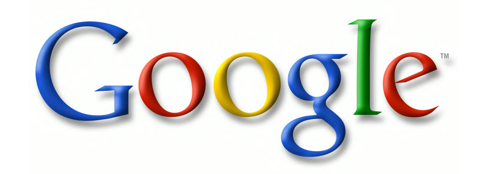
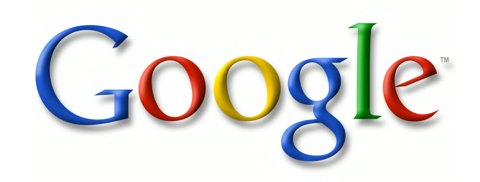





BUHR A
a39015 01810800 4b

EN

MANDCHOURIE

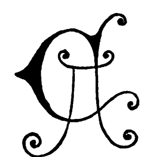
EN

MANDCHOURIE

A LA MÊME LIBRAIRIE

G. DE LA SALLE

EN MANDCHOURIE



Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

1905

Georges DE LA SALLE

EN MANDCHOURIE



Brassard de Correspondant de Guerre en Mandchourie

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
5, Rue de Mézières
PARIS

Parti de France le 22 avril 1904, j'arrivai en Mandchourie vers la fin du mois de mai. Je quittai le théâtre de la guerre le 1er décembre.

Mon séjour là-bas comprend donc cette période des hostilités dont les faits marquants furent :

La bataille de Ouafango, 14 juin 1904.
L'évacuation de Tachitchao, 22-24 juillet.
L'évacuation de Haïtchen, 2 août.
La bataille de Liaoyang, 30 août-2 septembre.
La bataille du Cha-Kho, 6-19 octobre.

Ce que je vis de ces événements est le sujet de ce livre.

G. S.

A

VICTOR BÉRARD

En témoignage de ma respectueuse affection.

EN MANDCHOURIE

EN ROUTE

23 avril 1904.

Wirballen : la frontière. Un grand personnage doit être attendu : sur le quai se rangent des hommes massifs, barbus, plutôt grotesques, dans leur blouse écarlate, serrée à la taille par une ceinture de cuir. Ils font penser à des figurants de ballet. Vont-ils se mettre à danser ? Ils se précipitent sur mes valises : ce sont les portefaix.

J'ai à peine quitté la France. Pourtant, je me sens déjà loin, très loin du pays. Aux repas, le menu est couvert de caractères incompréhensibles, et cet adieu aux lettres latines creuse un abîme entre le présent et le passé. Puis cette monnaie avec laquelle je me débats péniblement, même cette langue qui résonne autour de moi, bizarre, tour à tour caressante ou rauque, l'odeur nouvelle, étrangère, de la fumée des cigarettes russes : jamais voyage précédent ne m'a jeté, d'une façon si brusque, dans l'inconnu. Jadis, à mes départs, je trouvais un charme dans ces indices

d'une rupture avec le passé. Aujourd'hui, je n'éprouve aucun plaisir à me sentir ainsi dépaysé, violemment. Je ressens de la mauvaise humeur, une tristesse aussi, où je démêle comme une irritation indéfinissable contre les garçons qui me servent, les voyageurs que je me surprends à examiner sans bienveillance, enfin contre l'atmosphère de ce train.

Je tâche de réagir. Ces impressions ne peuvent durer. Je n'ai pas de raison à voir se dissiper aussitôt les motifs de joie qui m'ont tant fait souhaiter d'être — comme maintenant — en route pour la Mandchourie. Voici huit jours que je n'en dormais plus de penser que le rapide m'emmènerait vers Pétersbourg, puis le Transsibérien à la guerre.

Saint-Pétersbourg, 28 avril.

Je suis installé à l'hôtel de l'Europe : une grande bâtisse quelconque. Pour la note qu'il me faut payer, le propriétaire devrait bien mettre des volets aux fenêtres. Cela semble être l'usage, en Russie, de n'en pas avoir. Peu de maisons en possèdent. Je suis réveillé par le jour, à 4 h. du matin. Il ne fait nuit qu'à 8, 9 h. : drôle de climat.

Dès mon arrivée, j'ai porté mes lettres de créance à l'ambassade. J'y fus accueilli avec une grande bienveillance. Les démarches relatives à mon départ pour la Mandchourie suivent leur cours, que je trouve bien lent. J'avoue que je me faisais une idée peu

exacte de notre alliance. Je m'attendais à être reçu par les Russes avec plus de chaleur. Quoique Français, je dois passer par de nombreuses formalités pour être autorisé à suivre l'armée russe... « On a télégraphié à l'amiral Alexéieff, pour savoir s'il voulait bien de vous... on verra... patientez... »

La patience, malheureusement, n'est pas mon fort. Pressentie à Paris, l'ambassade russe a déclaré qu'elle serait heureuse de voir venir en Mandchourie un correspondant français... Alors?

Je fais part de mon étonnement à l'ambassadeur, M. Bompard. Ce n'est pas de sa faute, évidemment, si je piétine ici. Il a prié le ministère des Affaires étrangères russe de me laisser partir au plus vite, il y a deux jours. Je m'aventure à solliciter de l'ambassadeur une démarche nouvelle, pressante. Il me répond ceci, à peu près : « Non... Vous comprenez, cette insistance vis-à-vis de nos alliés, à une heure pareille, alors qu'ils ont bien d'autres chats à fouetter, ne pourrait que leur paraître désobligeante, les irriter... » Mais j'apprends que deux correspondants anglais vont quitter Londres munis de toutes les autorisations nécessaires, et partiront aussitôt de Pétersbourg au « front ». Tiens, tiens! Voilà qui jette sur mes conceptions d'une alliance une lumière nouvelle! Nous, parce que Français, nous devons patienter, ne point « embêter » les Russes. L'allié, par hasard, remplirait-il le rôle du cousin de la famille ou de l'intime, l'homme « sans importance », que l'on place, à dîner, au petit bout de la table?

Je suis las de Pétersbourg. Je ne puis trouver la capitale attrayante. Le premier jour de mon arrivée, j'ai pris quelque intérêt à la Néva, à la fameuse « Newski », si mal pavée, où sautent les roues des voitures légères, menées grand train par le cheval de type connu : crinière et queue au vent, actions maniérées, sorte de bête de théâtre. Les cochers m'amusaient, avec leur chapeau à peu près haut de forme, mais bas, écrasé, aux larges bords, et leur robe lourde, rembourrée, serrée à la ceinture par une cordelette, bouffant en mille plis aux hanches, qui leur donnent la rondeur respectable d'une matrone.

Maintenant que je m'accoutume aux aspects de la rue, je n'éprouve plus qu'un sentiment de gêne, d'inquiétude à contempler les palais, les ministères, les églises, qui forment un assemblage bizarre, interlope, déconcertant. A deux pas d'une façade modern-style, une coupole byzantine. Des cariatides semblent protester, à soutenir une façade qui s'achève en cottage, vaguement anglais, d'Exposition Universelle. Comme Parisien, je suis peut-être trop accoutumé à une harmonie générale, à un « fondu » qui fait que magasins, rues, monuments, boulevards, s'harmonisent, gardent, en quelque sorte, une ligne. Notre-Dame et l'Arc de Triomphe symbolisent plus de sept siècles de notre histoire nationale. Du jour où fut posée la première pierre de notre Cathédrale à celui où fut achevée cette consécration de nos victoires de l'Empire, durant plus de sept cents ans, des êtres différents de mœurs, de langues, se sont lentement rapprochés,

unis, au travers d'innombrables tourmentes, les joies, le deuil : et les deux monuments sentent la même race... De trois édifices, ici, ayant à peine deux cents ans d'intervalle, l'un ferait fort bien à Liverpool, l'autre à Byzance, le troisième à Monte-Carlo. Cet assemblage disparate n'est pas seulement disgracieux, mais aussi fatigant à voir.

Je veux la guerre ! En attendant, je me console à manger du caviar exquis, et je m'accoutume aux buffets immenses, somptueux, chargés de centaines de hors-d'œuvre, des deux grands restaurants, ici, « l'Ours » et « Cubat » ; mais je les céderais sans regrets, contre une gamelle de troupier.

Ils sont sinistres d'ailleurs, ces restaurants. De dimensions énormes, l'un surtout, « l'Ours », palmarium qui n'en finit pas, donne froid dans le dos quand on y entre. Une douzaine de domestiques en habit et culotte dorés sur chaque couture s'emparent de votre chapeau ; l'un vous remet un numéro. Vous pensez voir une salle envahie par les convives. Des tentures violentes flambent dans le corridor, aux feux d'innombrables lampes. Des truites, des poissons divers, vivants, somnolent dans des vasques de marbre, attendent votre bon plaisir et vous choisissez votre « meunière » ou votre « maître-d'hôtel ». Des sons d'orchestre. Enfin, un hall démesuré, que n'arrivent pas à animer cinquante musiciens ou plus, et dans lequel de rares convives semblent tout petits, humbles, noyés. Une armée de garçons inoccupés : dix pour vous apporter un cure-dent. J'achève mon

dîner et me sauve au plus vite : je commence à comprendre pourquoi les Russes aiment tant Paris.

Il y a deux jours, j'ai assisté à un ballet ridicule, à l'Opéra. Nos alliés sont très friands d'entrechats. Pendant qu'une dame, en tutu, pirouette en arrondissant les bras, ils causent, critiquent ou approuvent les pointes de la ballerine.

On m'avait dit beaucoup de bien des chœurs de chanteuses bohémiennes. J'ai voulu les entendre, aux Folies-Bergères d'ici, un music-hall nommé « l'Aquarium ». — Durant le spectacle, composé de chanteuses qui, à tour de rôle, vinrent débiter des inepties, des « *Viens Poupoule* » divers, je constatai que les Russes ignorent nos difficultés pour approcher ces dames. Chez nous, des pourparlers, une carte expédiée mystérieusement, avec l'aide d'un chasseur, d'une ouvreuse cupide, une longue attente, couronnée souvent d'un « impossible, mille regrets ». Ici, un mot au patron, et les étoiles, leur « numéro » fini, viennent faire la causette avec vous, dans votre loge. Ce serait bien plaisant, si elles étaient jolies... Le concert terminé, je fus emmené dans un cabinet particulier, et les bohémiennes firent leur entrée. Un pensionnat sévère, vêtu de noir, aux visages, aux chevelures, aux mains, aux ongles noirs. Quelques instruments à cordes, des guitares, une harpe, puis une voix métallique, dure, se fait entendre, chante une strophe ; le chœur ensuite ; de nouveau, la voix ; chants sauvages, énervants et mélancoliques. L'une des soli avait une belle voix basse, qui remuait. Les cou-

plets se succèdent, interminablement. L'air est toujours le même, finit par exaspérer, mais l'on regrette que la complainte s'achève.

Il y a un cirque, à Pétersbourg. On y voit des luttes, actuellement. Les Russes s'y montrent spectateurs exubérants. Ils semblent ne pas aimer le fameux Pons. L'autre soir, ce dernier luttait avec un nègre, dont il eut bientôt raison. Sa victoire fut accueillie par des sifflets qu'il reçut avec un bon sourire.

Pour la guerre, l'écrasement des Japonais est tellement assuré qu'on n'en parle même pas : on en cause. L'opinion générale est que les hostilités seront finies dans un, deux mois au plus. J'ai peur d'arriver déjà trop tard.

29 avril.

Ce matin, j'avais noté sur un carnet, dans ma chambre d'hôtel, des choses fort intéressantes. Entre autres, qu'il ne faisait pas trop froid, que les cochers rivalisaient avec les nôtres en exigence, etc. Je laisse le carnet sur ma table et sors déjeuner. Je rentre vers trois heures. Le carnet est toujours là... la page est arrachée. Allons ! la police n'aime pas les étrangers « noteurs », en Russie : à bon entendeur, salut !

30 avril.

J'en avais assez ! Mes confrères anglais sont arrivés. Ils partent pour Kharbine demain. Malgré toutes mes

démarches, j'en suis au même point qu'au jour de mon arrivée. On attend que l'amiral Alexeieff veuille bien m'autoriser. Qui sait? Il y pensera peut-être quand la guerre sera finie? C'est bon! Je partirai pour Irkoutsk. Je viens de m'entendre avec l'ambassade. Durant ces huit ou dix jours de voyage, ma situation se réglera peut-être, et l'on m'en fera part à Irkoutsk.

2 mai.

J'ai quitté Pétersbourg, hier soir. Sans papiers, sans autorisation pour aller au front, que va-t-il arriver? Bah! « mâlesh » disent-ils au Caire, « nitchevo », en Russie, je m'en moque, en France.

Me voici pour de bon sur la route de Mandchourie, car j'espère bien trouver à Irkoutsk l'autorisation télégraphique de joindre l'armée : des Anglais, des Américains et des Allemands l'ont obtenue déjà.

Je n'ai passé que quelques heures à Moscou. Les villes, leurs monuments ne m'intéressent pas à l'heure actuelle : il me faut des batailles. J'ai été au Kremlin, ce n'est pas affolant. J'ai visité une église où il y a trop d'or; j'ai vu, d'une hauteur, des coupoles à foison, bleues, vertes.

Je me faisais un épouvantail du Transsibérien. Pour l'instant, je m'y trouve fort bien. Je suis seul dans un petit coupé de sleeping : je dors dans des draps, la nuit. Malgré mon désir de me lier avec mes compagnons de voyage russes, une certaine suspicion

que je devine chez eux, à mon endroit, leur froideur évidente, me font rester à l'écart. J'ai d'ailleurs deux excellents compagnons de route : mes collègues anglais. L'un, M. Baring, a vécu en Russie, parle couramment le russe. Il emmène en Mandchourie un domestique russe, ancien soldat de la garde, un sous-officier même, je crois, géant qui impose.

M. Baring parle français comme moi. Il me « colle » sur nos auteurs, nos romans. Il a habité Paris, qu'il aime comme tous ceux qui l'approchent. Quel singulier type d'Anglais, si différent de ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici ! Polyglotte, érudit, aimant peu les sports, à ce qu'il me déclare, mais lisant le grec, citant Verlaine.

L'autre n'est pas moins intéressant, ni sympathique. Il est tout jeune, a vécu, lui, d'action, et si bien, qu'il possède une expérience, une maturité de jugement, un bon sens que des hommes de trente ans pourraient lui envier. Porteur d'un grand nom, la vie s'offrait à lui aisée, luxueuse, facile... A seize, dix-sept ans, je ne sais pas au juste, il était au Transvaal, où, durant toute la guerre, nuit et jour, il fit le coup de feu, sous le soleil implacable, par les nuits glacées, crevant de faim, plus d'une fois... Il méritait d'en revenir, et le voici, roulant de nouveau à l'extrémité de la terre.

Le plus bel apanage de l'Angleterre est peut-être les dimensions de cette île où l'on se sent vite les coudes gênés, et où l'hiver est noir, le climat plutôt ingrat : on ignore là notre béatitude, la paresse, l'in-

souciance auxquelles nous pousse une patrie privilégiée, vaste, faite de grasse terre, de soleil, de lumière, de joie, mais dans laquelle nous ne pouvons pas aussi bien puiser, en naissant, les germes de cette énergie obstinée.

7 mai.

Les voyageurs russes continuent à me regarder de travers. Ils semblent même ne pas dissimuler un certain mépris. J'en éprouve de l'irritation et de la tristesse. Moi qui venais en Mandchourie décidé à montrer aux Russes ma sympathie, je me sens très refroidi.

Les jours se suivent, monotones. Nous passons au travers de steppes immenses, de forêts dénudées. Les villages sont rares. Ce paysage est sinistre. Il semble que cette nature sauvage et morne râle sous l'étreinte de l'hiver. L'œil finit par s'accoutumer si bien à la répétition du spectacle de la veille, que je m'imagine parfois accomplir quelque voyage de rêve, sans espoir de but, d'une durée éternelle.

11 mai.

Me voici enfin à Irkoutsk. Aucune dépêche : c'est désespérant. Vont-ils me refuser l'accès de la Mandchourie ?

La réputation d'Irkoutsk semble méritée. C'est bien une ville de bandits, morose et sale. Le Grand Hôtel,

où je me morfonds, est passable. On ne voit, dans les rues, que femmes de la Croix-Rouge, par centaines. — Elles partent chaque jour pour le front et s'offrent, à l'hôtel, des banquets d'adieu. On ne dirait guère qu'elles vont panser les blessés ; elles donnent l'impression de se mettre en route pour quelque fête régionale, où il y aura des orphéons et des discours, mais non point pour être couronnées rosières, à en juger par leur liberté d'allures. Je ronge mon frein en compagnie de l'agent consulaire de France, M. Raufast. Il est aussi professeur de français au lycée d'Irkourtsk. Cet homme aimable arrive à me faire patienter, grâce à son bon accueil. On voit ici des Chinois, déjà. Avant la déclaration de guerre, il paraît que la ville était infestée de Japonais, la majorité, soi-disant, blanchisseurs ou photographes : tous espions, naturellement. Les Russes m'ont l'air trop insouciants. Ils savent fort bien le métier de ces Japonais, mais se contentent d'en rire. Un officier d'état-major japonais vient de passer officiellement près d'un an à Irkoutsk, sous le prétexte d'apprendre le russe. Il ne fréquentait personne, refusait toute invitation, pour n'avoir pas, probablement, à recevoir chez lui, et occupait ses journées à se promener dans les environs de la ville. Il ne voyait qu'un compatriote, un photographe. Dernièrement, un officier-général japonais vint le voir, du Japon. Ils eurent une longue conférence, à la suite de laquelle l'étudiant de langue russe vint annoncer au gouverneur qu'il lui fallait retourner de suite au Japon : son père, disait-il, était à l'agonie. Le gouverneur le

laissa s'envoler sans difficultés... la guerre éclatait quelques jours plus tard.

D'ailleurs, les façons d'agir de nos alliés me font constamment ouvrir de grands yeux : j'en savais, décidément, sur les Russes, autant que sur les Papous ; et je me demande combien de Français n'en peuvent pas dire autant ? M. Raufast habite en pension, chez une dame qui tient un « boarding-house ». Une autre dame y loge aussi. C'est la femme d'un ingénieur actuellement occupé sur les rives du Baïkal, à l'achèvement de la ligne du Transsibérien. Mais elle est amoureuse d'un officier qui part en Mandchourie, et elle veut le suivre au « front », comme infirmière. L'argent lui manque pour le voyage : elle va partir demain, le demander à son mari !

M. Bompard vient de me télégraphier « qu'il insiste auprès des autorités et qu'il espère le succès des démarches en cours ». Voilà qui me fait une belle jambe ! Veulent-ils me laisser passer, ou non ? Qu'ils le disent et qu'on en finisse ! Je viens d'engager un interprète. Je crois que mon ignorance du russe me coupera bras et jambes en Mandchourie. Cette recrue est d'origine allemande. Je ne sais pas trop bien ce qu'elle fait à Irkoutsk, ni pourquoi elle y est établie ? Peu importe, d'ailleurs.

17 mai.

Je n'en pouvais plus ! Six jours à Irkoutsk ! Grâce à M. Raufast, la police m'a donné un papier qui me

permettra d'atteindre la station de Mandchouria, à la frontière de Mandchourie. Nous verrons après. Ce sera toujours un pas en avant de fait. Si je suis autorisé, je serai plus près. S'il me faut rentrer en France, j'aurai vu du pays.

Trente kilomètres environ nous séparent du Baïkal. Nous arrivons à la nuit. La traversée du lac est de soixante kilomètres. Une longue attente, avant de pouvoir embarquer. Je fais ma première rencontre avec des soldats russes partant pour la guerre. Ils sont une centaine qui montent à bord avant nous ; vêtus de la capote couleur de bure, ces hommes sont massifs, solides et graves. Ils s'avancent en silence, sans bousculades, lentement. Notre tour arrive. L'interprète et moi nous embarquons sur l'*Angara* qui, nuit et jour, va et vient, d'une rive à l'autre. Non loin fument les cheminées d'un grand brise-glace. Sa forme, dans la demi-obscurité, ressemble vaguement à une forteresse flottante. On y place les wagons, des convois entiers, qui roulent de nouveau, à peine débarqués.

Tantôt unie, puis rugueuse, la nappe blanchâtre des glaces s'étend à perte de vue. La lune se lève. Sous sa lumière dure, le lac gelé prend des teintes livides et présente un aspect féérique, semble un décor immense, avec son fond de hauteurs sombres, dont les pointes aiguës montent dans le ciel pâle. L'*Angara* s'avance lentement. Près des bords, les eaux sont encore libres. Mais l'instant approche ; la bataille va s'engager. A vingt mètres commence la banquise ;

elle semble attendre, hostile. Soudain le navire tout entier gémit, marque un arrêt bref. L'étrave, avec un « croc » sourd, éventre la nappe qui s'ouvre, béante, se fend, se brise par places, rejette et entasse les uns sur les autres des morceaux énormes, épais d'un mètre. Lorsqu'ils s'écrasent, ces blocs éparpillent au loin d'innombrables fuseaux qui étincellent sous la lune comme des diamants, ruissellent en cascades éblouissantes, puis disparaissent dans le remous des eaux sombres, avec un grondement de cataracte.

A la station de Tankhoi, sur l'autre rive, le chef de gare annonce que les militaires seuls peuvent prendre le train pour Mandchouria. Un peu plus tard, il se décide à nous laisser monter. Je trouve difficilement une place. Mon interprète n'arrive pas à se loger. Il fait un tas de manières. Il croyait sans doute aller en Mandchourie dans un train de luxe. Ces façons m'irritent.

19 mai.

Vers 3 h. du matin, un des officiers de mon compartiment me réveille. L'Allemand est allongé à plat-ventre dans le corridor et pousse des hurlements. Il prétend être malade et veut retourner à Irkoutsk. J'en suis ravi. Je me débarrasse de lui à la première station. Parmi mes compagnons se trouve un officier, bavard insupportable, qui m'explique, en anglais, durant des heures, que la guerre est l'œuvre des Juifs et des Anglais. Il me déclare aussi que les hostilités

actuelles retardent l'époque où les Russes envahiront les Indes. Il est bien ennuyeux, mais il m'apprend qu'un corps d'armée russe demande treize jours pour se mobiliser, ce qui me semble plutôt long.

L'administration russe, d'après lui, ignore l'existence du Transsibérien. Les officiers ont leurs frais de route payés par kilomètres, comme à l'époque où l'on allait en Sibérie par étapes. Selon le grade, ils touchent des indemnités d'entretien, de nourriture pour deux, trois, quatre chevaux. Pour un colonel ou un général, le déplacement doit être une bonne affaire. La plupart achètent leurs montures à l'arrivée.

La contrée devient de plus en plus vivante. Nous avons suivi un jour entier la vallée de la Chilok, fertile, bien cultivée, populeuse. Le nombre des Chinois augmente à chaque station. Pour la première fois depuis mon départ, la flore nouvelle, le ciel plus doux, le soleil déjà chaud, les pâturages enfin verts, me font éprouver une sensation nette d'avoir traversé presque la moitié de la terre.

21 mai.

Nous sommes arrivés hier à Mandchouria. Dans une vaste pièce, à la gare, un officier examinait les passe-ports, délivrait les permis pour Kharbine. Je me présentai, sans grand espoir. Je reçus mon papier immédiatement ! Je roule vers Kharbine. Voilà donc ce que vaut la paperasserie de Pétersbourg ! Je voyage maintenant en 3e classe. Mes compagnons

sont des marmots Cosaques, indifférents à toute harmonie, qui exercent leurs poumons aux « hourras » futurs; aussi des Chinois, dont le mépris des coutumes civilisées n'épargne même pas l'usage des crachoirs, enfin de braves paysans russes, des *moujiks*, pour qui le savon doit paraître quelque objet diabolique, rempli de maléfices... Des nuits en musique, les vingt-quatre heures d'horloge en *parfums* et en tabagie : le voyage est long.

L'animation, dans les gares, augmente chaque jour. Les arrêts du train se multiplient, imprévus, sans raisons apparentes. Chaque pont, chaque passage à niveau est gardé par une sentinelle; l'usage d'appareils photographiques est interdit : tout sent la guerre. Aux stations, trop nombreuses, ce ne sont qu'uniformes, cliquetis de sabres et d'éperons, femmes au corsage barré d'une croix rouge. L'arme au bras, des soldats gardent des voitures chargées d'ambulances, de munitions, de roues de canons. Dans les fourgons, portes entr'ouvertes, luisent les yeux des huit petits chevaux cosaques, face à face sur deux rangs de quatre, qui hennissent joyeusement vers les seaux d'eau fraîche. Uniformes aux couleurs éclatantes, Chevaliers-Gardes, Houzards, Dragons, Arméniens, Tatars, cheveux blonds, yeux bleus, types d'Orient, s'entre-croisent et se confondent, fraternisent dans les buffets étroits des gares. Je songe à l'adversaire, à la petite île, là-bas, perdue aux bords du Pacifique...

J'ai fait la connaissance d'une bande d'officiers, joyeux vivants. Ils m'ont pris en amitié, ceux-là, et

m'initient aux mystères du jeu de *makao*, sorte de baccara. Ce que j'aime moins, c'est l'ardeur qu'ils mettent à me faire apprécier le *vodka* (eau-de-vie de pommes de terre). Chaque fois que j'en bois, j'ai l'impression de vider une lampe à esprit de vin. Eux, ne commençent à sourciller qu'au quinzième ou vingtième verre. Ils boivent, c'est effrayant : nuit et jour, ils mangent et remplissent leurs gobelets. Quand ils sont bien en forme, ils chantent des chansons cosaques, mélancoliques, et s'accompagnent sur la *balalaika*, sorte de mandoline rudimentaire. Certains airs me semblent bien symboliser les immensités monotones et tristes que nous avons traversées durant des semaines.

Hier soir, l'un des officiers m'a raconté des histoires stupéfiantes. Il doit, sans doute, se moquer de moi. Dans les provinces maritimes se trouvent quelques garnisons perdues, où la vie des officiers s'écoule dans une solitude atroce. Voisins des mers glaciales, ils vivent là, aussi solitaires qu'au plus noir de l'Afrique, « darkest Africa ». Durant huit mois de l'année, un hiver qui descend quelquefois à 50, 60°. Les oiseaux tombent gelés, souvent, en plein vol.

Quand ils n'en peuvent plus, ils inventent, m'a dit l'officier, des distractions : l'une consiste à faire venir, après dîner, dans la salle du mess, un ours. Les ours pullulent dans la région. On en garde toujours, pour ce jeu, quelques-uns en réserve. La bête est poussée de force dans la pièce ; les lumières sont éteintes, et chacun vide son revolver, au petit bonheur. Les

munitions épuisées, on éclaire de nouveau, et l'on constate les résultats. Parfois, l'ours n'est que blessé : rendu furieux, il a frappé au hasard, dans la nuit. De temps à autre, aussi, on trouve un camarade par terre, percé d'une balle ! L'autre amusement est plus simple : après boire, quelqu'un fait le pari de longer un des murs de la pièce et d'arriver indemne à l'autre bout. Il se place, on éteint ; puis il se rue au but, tandis que, rangés au fond de la salle, les autres déchargent sur lui leurs revolvers...

23 mai.

Me voici tout nerveux. Nous allons arriver !

9 h. du soir.

La Soungari ! Kharbine ! la guerre ! Le grand pont du fleuve passé, je distingue, parmi les lumières de la ville, un cercle flamboyant. Intrigué, j'interroge mes compagnons, mais nul ne sait... Je ne pense qu'à la guerre : ça doit être le projecteur électrique de quelque fort ? Je trouve enfin une personne qui me renseigne : c'est un cirque.

DE PARIS A KHARBINE

Kharbine ! l'Eldorado, l'objet des convoitises, des entretiens répétés des officiers russes ! La ville aux théâtres, aux cafés-concerts, aux boissons glacées, aux alcools innombrables, aux femmes, surtout !

A l'extrémité de la péninsule du Liaotung, les Russes décidèrent un jour qu'il fallait une ville. D'une campagne déserte, ils firent Dalny. Rien ne manquait : théâtres, jardins publics, boulevards, larges avenues, quais spacieux, port perfectionné : il n'y fallait plus que des habitants.

Nos alliés paraissent vouloir user du même procédé à Kharbine. L'entreprise a réussi, pour l'instant. Depuis le début de la guerre, les magasins ne suffisent plus aux achats, les hôtels aux voyageurs ; partout s'élèvent de nouvelles constructions, en hâte. Je doute cependant, les hostilités achevées, le courant actuel de voyageurs épuisé, que Kharbine devienne la perle d'Extrême-Orient, la rivale redoutable des grands centres connus, Tientsin, Shanghaï, Hong-

Kong ou Calcutta. On persuadera difficilement aux commerçants ayant réalisé une certaine aisance d'y finir leurs jours. Le pays est rébarbatif, le froid terrible, l'hiver : Kharbine restera, je crois, le caravansérail, le campement où l'on couche et mange, pour en fuir au plus vite.

Des étrangers firent, à Kharbine, dans le commerce et l'industrie, des tentatives vaines. A l'heure actuelle, à l'exception de deux ou trois Français, de marchands de comestibles grecs — ceux-là semblent posséder des procédés d'insinuation irrésistible — la porte est obstinément fermée pour les autres.

Fondée soi-disant pour les besoins du chemin de fer, la Banque Russo-Chinoise, obéissant aux ordres de Saint-Pétersbourg, garde sous son contrôle chaque entreprise, en Mandchourie. Exclusiviste plus que tout autre peuple, le Russe veut rester seul chez lui. L'Amérique, au début de la domination russe, fournit le coton et le pétrole. A peine installés, les Russes subventionnent largement des navires qui déchargent les articles de laine russe à Vladivostock et à Dalny, d'où ils sont transportés, sans droits, en Mandchourie. La compagnie du Transsibérien ne fournit bientôt de réservoirs à pétrole que pour le pétrole russe.

Actuellement, le gouvernement russe a pris possession de toutes les terres avoisinant Kharbine, de peur que des étrangers ne veuillent s'y installer. Ceux-ci ne sont que tolérés. Aussi, malgré sa position géographique exceptionnelle, malgré la Soungari sur laquelle

les bateaux appartenant à la Compagnie du chemin de fer transportent en cinq à six jours les marchandises à Khabarovsk, d'où la voie ferrée les mène à Vladivostok ; malgré son point de jonction des deux lignes principales qui traversent la Mandchourie, l'une menant à Port-Arthur, l'autre à Vladivostock, distant d'environ 350 milles anglais ; malgré la fertilité des régions qui l'entourent et même une activité commerciale et industrielle apparente, Kharbine aura toujours un défaut dans son développement économique : le manque de concurrence.

La guerre augmente les besoins de façon incalculable : aussi les minoteries produisent-elles près de 500.000 kilos de farine par jour. L'industrie des viandes fumées, de la charcuterie, est considérable. Deux brasseries sont en construction, une autre fonctionne, fabrique une bière buvable qui supplantera les marques américaines (Schlitz, etc.) : la vallée de la Soungari produit un houblon de bonne qualité.

Pour l'instant, le prix des choses, augmente d'une façon fantastique. Avant la guerre, la main-d'œuvre était d'environ 50 à 60 kopecks, elle atteint près d'un rouble.

Mais une fois la guerre finie, pour qui ces usines ? Les minoteries, par exemple ? Pour les Chinois ? Ils ne mangent guère de notre farine. Et je ne serai pas étonné qu'au lendemain de la déclaration de la paix, la population actuelle de Kharbine ne baissât de 40 p. 100 : l'exode des prostituées seules justifierait presque ce chiffre.

Les Russes, néanmoins, ont dépensé des sommes énormes pour élever cette ville, ou plutôt ces trois villes distinctes : le vieux Kharbine, où je ne suis jamais allé, distant de plusieurs kilomètres du Kharbine neuf : ce dernier touche le quartier commerçant, le Pristan (littéralement : le débarcadère), avoisinant la Soungari. Il y a cinq ou six ans c'était la campagne déserte, des marais peuplés de hérons, un modeste village chinois : le vieux Kharbine. La Russie obtient la concession du Transsibérien. Comme je l'ai dit, la situation de Kharbine semble réunir le maximum de chances, comme grand centre futur : nos alliés risquent le coup de dés, avec l'aide de deux auxiliaires : la toute-puissante Compagnie du Transsibérien et la non moins puissante Banque Russo-Chinoise, l'Éminence grise du gouvernement Impérial en Extrême-Orient.

Personne n'ignore la provenance des capitaux qui servirent à la construction du Transsibérien ; chacun sait que la Banque Russo-Chinoise, organisée par décret impérial du 10 décembre 1895, banque d'État ayant le monopole de toutes les opérations financières — et autres — en Extrême-Orient, a été constituée presque entièrement par des apports français.

On serait donc autorisé à dire que Kharbine, centre de concentration des armées russes, des approvisionnements, cité surgie de rien, comptant une population de 12.000 Russes en 1901, de 20.000 en 1902, du double en mai 1903, de 60.000 âmes (sans la garnison) cinq mois plus tard, dont 400 Japonais et 300 Eu-

ropéens, seulement, autres que les Russes (Autrichiens, Grecs, Turcs, Allemands), Kharbine est l'œuvre de l'argent français.

Lorsque Pétersbourg décida que la Mandchourie était russe, nos alliés, un peu grisés, ce me semble, résolurent de faire de Kharbine une Capoue lointaine. Mais l'essai fut timide, hésitant : le résultat l'avoue — j'entends la nouvelle ville.

Là, d'immenses casernes, lourdes, disgracieuses, certaines en cours d'achèvement, couronnées de centaines de Chinois, d'échafaudages inextricables : les futurs bureaux des divers États-Majors, les assises de la bureaucratie russe. Puis des rues, évidemment, des magasins, une église, un hôtel même : « l'*Orient* », bâtisse misérable, tenue par un personnel d'anciens déportés, libérés de l'île Sakkhaline, où je trouvai à mon arrivée, pour 50 francs par jour, une cuisine impossible, une chambre que chaque averse transformait en baignoire, car la pluie traversait le plafond.

Mais cet ensemble s'efface vite de la mémoire du voyageur, pour ne laisser que le souvenir d'une ville quelconque, bâtie sur la hauteur, et d'un palais écrasant, d'une disproportion telle avec les constructions environnantes qu'il en devient presque ridicule : à l'intérieur vastes halls qu'encombre une foule bigarrée, de 9 h. du matin à 5 h. du soir, globes électriques, chauffage à la vapeur, « tennis courts »... la Banque Russo-Chinoise !

Cette somptueuse masse de pierres, qui règne sur la nouvelle ville, est bien l'image symbolique de cette

Banque, arrivée en Mandchourie à la première heure, consciente d'un avenir glorieux, et qui sut garder, aussi longtemps qu'il convint, un rôle effacé, discret. Ses premières assises, à Kharbine, dans la vieille ville, furent une humble maison chinoise. Instrument colossal de puissance, souple, facile à désavouer, utilisé dans les emplois les plus divers, tour à tour bailleur de fonds et agent diplomatique, il accable de coups mystérieux, inattendus, le gouvernement de la Chine, porte, aux coins qui paraissent les plus impénétrables de l'Empire jaune, au cœur sacré de la Mongolie, la parole et l'or du Tzar.

Mais cette partie de Kharbine semble avoir, pour les Russes, le défaut de sa qualité même : c'est neuf. Les maisons sont propres encore, les voies passables, les magasins presque attirants ; l'ensemble est calme, « respectable », diraient les Anglais... On y habite, on y fait de rares emplettes, on encaisse un chèque, on passe chez le coiffeur, un Français, le meilleur de Kharbine, et vite, avec un « ouf ! », soulagé : « *Isvotchik* (cocher), Pristan ! ». Vers les rues bruyantes, les cafés, les lieux de réjouissance, vers la ville de joie. M. Wigham, un journaliste anglais que j'eus le plaisir de rencontrer à Moukden, traversa la Mandchourie, il y a plusieurs années. Ses impressions sur Kharbine débutent à peu près ainsi : « Ce que j'ai surtout vu, à Kharbine, sont des généraux et des phonographes. » Et les cocottes, qu'en faites-vous, « my dear Wigham » ? Vous me direz, peut-être, qu'elles n'existaient pas de votre temps. Je déclare, alors, que vous

vîtes une Kharbine que j'ignore, une ville aussi peu semblable à celle que j'ai sous les yeux, que Paris l'est à Irkoutsk!

Je quitte « l'*Orient* », et vais voir le colonel X.., toujours infiniment aimable, qui me déclare que je partirai pour Moukden... bientôt, que, d'ailleurs, cela ne m'avancera guère, car j'y resterai longtemps prisonnier. Le colonel est à son bureau, dans la grande bâtisse de l'État-Major. J'attends en bas. Une foule est là, qui apporte sa correspondance, ses dépêches à la censure; des officiers, des commerçants, des gens du peuple... des femmes : un coup d'œil, et vous connaissez leur carrière. Je vais ensuite faire des achats. Je descends de la nouvelle ville à la « Pristan ». Je passe d'abord le télégraphe : une cohue, une file interminable de bons gros soldats, pacifiques et sales, dépêches en main; puis des terrains vagues, des prés lépreux; nous franchissons le pont du chemin de fer : à gauche, la nouvelle gare, spacieuse, aux murs couleur vert tendre, sur lesquels ondulent des motifs modern-style. Cette station vient d'être achevée. A l'autre bout du pont, des hôpitaux : sur le seuil des portes, des soldats convalescents, en houppelandes brunes. Une descente rapide, une route épouvantable, sur la droite, quelques « bistros » louches, le cirque, un photographe; nous tournons à gauche, vient un bas-fond, marécage après deux heures de pluie, puis nous revenons à droite. Une rue bordée de bâtiments : nous sommes à la « Pristan ».

Çà et là, des stations de fiacres, victorias fantas-

tiques, criardes, rafistolées avec des ficelles... et les banquettes, et l'attelage, et le cocher, bandit crasseux, l'injure à la bouche! Des magasins se suivent, bazars hétéroclites ; les phonographes voisinent avec les conserves, les vêtements, les étalages de modistes, les bijoux véritables, mais d'un goût affreux; des charcutiers, des marchands de bottes, d'appareils photographiques.

Il est 9 h. du matin, les passants sont nombreux déjà : parmi eux, beaucoup de femmes en cheveux, modestes de costume, en jupon et camisole souvent, les épaules protégées d'un châle à mailles épaisses, tricot de ménagère, honnête... que diable ont-elles toutes à me dévisager, à tourner la tête vers moi, avec le même sourire qu'elles avaient lorsque je les ai aperçues, à vingt mètres de distance, alors qu'elles ne se doutaient point de mon passage? En négligé, matinales, ces *dames* vont aux provisions, font leur marché, discutent âprement, pendant des heures, le prix d'un poulet, avec un Chinois jovial, impassible aux aménités aussi bien qu'aux injures, et qui, en fin de compte, les « roulera ».

Vers cinq heures de l'après-midi, me voici de nouveau par les rues. Je ne me trompe pas : chaque cent mètres, je reconnais, à pied, ou vautrées dans des victorias à deux chevaux, mes bourgeoises souriantes, et je m'effare! Un passage incessant de corps fatigués, de visages peints, aux lèvres trop rouges : robes de couleurs invraisemblables, chapeaux empanachés, aux formes extravagantes, combinaisons fantastiques de

jaune, de vert, de rouge, de bleu, arcs-en-ciel mouvants, quelle modiste, quelle couturière en démence vous fit éclore ?

Peu de monde, à dîner, dans les restaurants. Les femmes sont rares : elles sont à leur toilette et se réservent pour le souper de 3 h. du matin. Nous les retrouverons dans quelques heures.

Puisque j'ai décidé de patienter à Kharbine, tant que l'autorisation de pousser au « front » ne sera pas donnée aux correspondants, je m'installerai à l'hôtel du *Commerce*, dans cette « Pristan » aux rues boueuses, aux cochers redoutables, animée, fêtarde. Aussi bien, arrivé depuis trois jours, je trouve déjà la cuisine de l'*Orient* immangeable. De plus, un incident hier m'a dégoûté de la maison.

Il était 2 h. de l'après-midi. J'écrivais une lettre, dans ma chambre. On frappe à la porte. Un officier entre, que j'avais entrevu deux fois, à l'heure des repas.

« Heureux de vous voir, mon capitaine ! Mais asseyez-vous donc... »

L'officier reste debout, tourne sa casquette entre ses doigts. « Non, excusez-moi, Monsieur de la Salle, je vous vois occupé, pardon... mais... je suis très gêné » — mes yeux s'agrandissent... un silence — l'officier achève : « prêtez-moi onze roubles. »

C'est le chiffre, surtout, qui m'a démonté. Je sortis la somme. Mon officier salua, fit demi-tour, selon les principes, et, sans un mot, prit la porte... Il m'a salué, de nouveau, hier après-midi, dans une victoria

somptueuse, aux côtés d'une cocotte assez bien, ma foi !

A l'hôtel du *Commerce*, dans la rue « *Kitaiski* » (chinoise), la voie principale, je suis au centre de la noce.

Kharbine possède un jardin public. Il est vaste, fait songer à une copie grossière d'un *Jardin de Paris*, où l'on pourrait manger. Il renferme un théâtre qui, chaque jour, fait le maximum ; le triomphe de l'instant est une traduction russe du *Contrôleur des wagons-lits*. Dehors, dans le jardin, une centaine de tables, occupées pour la plupart. Ce jardin est utilisé aussi pour la musique militaire, le dimanche, et pour des ventes de charité, au bénéfice de la Croix-Rouge. Il est 11 h. du soir : Kharbine, bientôt, battra son plein. La foule des consommateurs, les promeneurs qui tournent en cercle, se dévisagent et, probablement, se critiquent avec ardeur, sont assez calmes, se tiennent bien, en général. Parmi les dames se trouvent des femmes du monde, au bras de leurs maris, ingénieurs du Transsibérien ou officiers. Je quitte le jardin. Un quart d'heure à pied et me voici à la *Nouvelle Colchide*, les *Ambassadeurs* de Kharbine. Là, également, une scène, sorte de café-concert, puis un restaurant, des tables garnies d'officiers, des promeneurs, deux, trois cents femmes... toutes des cocottes ! D'où viennent-elles ? Du monde entier. La générosité russe est proverbiale : aux premiers bruits de guerre, ces femmes se sont ruées sur la Mandchourie, mais surtout sur Kharbine, aimant magique, miroir à...

alouettes. Leur profession exige la connaissance de plusieurs langues ; nombre d'entre elles ont habité longtemps les colonies françaises, anglaises ou allemandes ; l'une m'a affirmé avoir vécu des années dans les « Pampas » ; elles abordent indifféremment cinq ou six dialectes, usent de chacun aussi mal : comment savoir leur nationalité ? La majorité semble israélite : Salomés douteuses, Judith épaisses, se suivent, nombreuses.

Ces femmes n'aiment point la solitude : elles préfèrent s'installer, à frais communs, deux ou trois ensemble. D'autres adoptent le système connu, dans les ports de Chine, sous le nom de « maison américaine ». Une dame, habituellement lourde d'embonpoint et d'âge canonique, meuble la maison, en paye le loyer. Elle accepte deux ou trois compagnes pensionnaires ; celles-ci versent une certaine somme par mois et usent de leur temps comme bon leur semble. Le second bénéfice, et le principal, pour la grosse personne, est la consommation du champagne, dont les produits lui reviennent. Enfin, bien des prostituées qui se promènent à la *Nouvelle Colchide*, le soir, habitent tout bonnement, quinze ou vingt ensemble, une maison où l'on entre sans frapper. Rival de la *Colchide* se trouve, dans la rue principale, le *Monte-Carlo*. A chacun de mes séjours, l'établissement est fermé, par ordre de la police. Là, comme à la *Colchide*, les bagarres ne se comptent plus.

Quand la Mandchourie ne sera plus qu'une ombre dans mon souvenir, que les détails de Kharbine

seront effacés de ma mémoire ; quand j'aurai oublié l'aspect des rues, les commerçants grecs, innombrables, les huit fabriques de *vodka* qui distillent, nuit et jour, des océans d'alcool, revendu, grâce à l'absence de droits, les trois quarts moins cher qu'en Russie, seule restera gravée l'impression d'une ville qui, d'un bout à l'autre, n'est que noce, fête continuelle, chocs de bouteilles et de verres, bandes d'ivrognes par les rues, coups de revolver, la nuit, bouges, maisons closes, estaminets sordides, et, dominant le tout, prostituées, par milliers... au seuil de la guerre.

Ma dépense moyenne, par jour, est de 100 à 150 francs. Cette somme comprend deux ou trois fiacres, mes repas, et ma chambre, à l'hôtel du *Commerce*, vaste d'ailleurs, assez confortable. Ce n° 5 ! Y ai-je passé des après-midi à me morfondre ! Le matin, je courais aux nouvelles, mais, à Kharbine, je n'ai jamais entendu que des histoires à dormir debout. Tantôt Kouropatkine, avec un faible détachement de cosaques, était entré à Séoul, tantôt des transports russes débarquaient des troupes au Japon, et l'ennemi fuyait, épouvanté... Le lendemain, la ville ne parlait que des catastrophes survenues à l'armée ou à la flotte russe. Nous étions alors à la fin de mai. Dans deux ou trois mois, personne ne s'occupera de la guerre ; on se croira, à Kharbine, à mille lieues des hostilités ; seul, Port-Arthur intéressera encore : aussi en annoncera-t-on la reddition chaque jour.

La garnison permanente de Kharbine est extrême-

ment faible. Depuis les hostilités, il s'est trouvé des moments où la ville n'avait aucune troupe. Actuellement, elle comprend, sur le papier, deux bataillons, formés de réservistes. Aussi une centaine de volontaires, des employés du chemin de fer, peu militaires d'allure, qui s'exercent chaque dimanche, près de la Banque.

A part mes promenades à l'état-major et au télégraphe, dans la ville neuve, ma vie se concentre dans cette partie de la « Pristan » qui avoisine la rue « Kitaiski ». Aller découvrir les environs de Kharbine ne m'intéresse pas. Je veux voir la guerre : quand vais-je y parvenir ?

Je peux partir pour le Sud si je veux, me dit le censeur. Mais à quoi bon ? Je sais que mes collègues piétinent à Moukden comme moi ici. J'ai découvert un libraire français. Il possède l'œuvre de Zola et quelques volumes de Maupassant. Je lis pour la vingtième fois *Pierre et Jean*, *Miss Hariett*, fais des photographies et me couche tard. Mais quelle que soit l'heure à laquelle je rentre à l'hôtel, je croise des hommes, des femmes qui arrivent ou sortent. Les portes claquent, les rires retentissent, bruyants ou aigus ; les eaux clapotent, l'atmosphère est imprégnée de senteurs bon marché ; dernièrement, j'ai posé ma main sur le mur du corridor : cinq minutes après, elle sentait encore un « Royal » quelconque. La plupart des locataires sont des femmes. Le matin, les pas s'accompagnent de froissements soyeux ; trois dames, mes voisines, s'arrêtent à cau-

ser souvent ; l'autre jour, leurs peignoirs réunis formaient les couleurs françaises. Elles sont bien laides, mais semblent réussir dans les affaires, à en juger par les allées et venues.

Un employé de la Banque me dit une fois : « Imaginez l'équivalent de la prostituée la plus humble de Paris, la fille en cheveux... elle a, ici, déposés à la Banque, 2.000 roubles d'économie. » Avec les prix de la vie, à Kharbine, on juge quels bénéfices doivent faire ces dames, pour mettre une somme pareille de côté ! D'autres, celles qui tiennent le haut du pavé, apportent chaque mois, avec une régularité ponctuelle, 5, 6.000 roubles à la Banque. On m'en cite une qui, en six mois, a amassé 100.000 roubles !

Durant mon séjour à l'hôtel d'*Orient*, je fis la connaissance d'un bijoutier français, établi en Russie. Les raisons qui l'amenèrent à Kharbine sont curieuses. Un très jeune officier, appartenant à une famille russe connue, devint amoureux fou d'une cocotte en vedette, de Saint-Pétersbourg. La dame, avec son expérience, ne tarda pas à tourner complètement la tête de l'officier. Il parlait de mariage, ni plus ni moins. Alarmée, la famille, bien en cour, obtint l'envoi du jeune homme en Mandchourie. Ce n'était pas l'affaire de la cocotte. Elle chercha à suivre son amant. Le passeport lui fut refusé, et la police lui fit savoir que son expulsion de Russie suivrait la moindre incartade. L'abandonnée confia ses peines au bijoutier dont elle était la meilleure cliente, ou

plutôt elle lui promit une récompense honnête, s'il parvenait à l'aider dans son désir de joindre l'officier. Soit par intérêt, soit par esprit d'aventure, le bijoutier accepta. Quand je le rencontrai à l'hôtel, sa mission était accomplie, avec succès, disait-on. On n'entendit plus jamais parler de la femme. La police eut vent de l'équipée, mais ne réussit pas à trouver la fugitive. Le bijoutier resta discret. Si j'en crois les racontars, la cocotte fit le voyage, les trois semaines de Transsibérien, déguisée en ordonnance, et cachée, par surcroit de précaution, derrière des bottes de foin, dans un wagon à chevaux!

Je sortais un matin des bureaux de l'état-major, quand je croisai un missionnaire catholique. Je me présentai. Nous déjeunâmes ensemble, le Père Bourlès et moi.

Missionnaire à Houlan, dans les environs, il était venu à Kharbine pour obtenir les papiers nécessaires au voyage, à Tientsin, d'un de ses Chinois dont la mère était morte. Il me raconta les difficultés que créent les Russes, la paperasserie tracassière, compliquée, avec laquelle ils procèdent. Au fond, ils n'aiment guère nos missionnaires. Ils trouvent que leur influence est gênante, de même qu'ils admettent mal, en Mandchourie, des commerçants autres que leurs compatriotes.

Le Père Bourlès est jeune, il n'a que huit ou dix ans de Chine. C'est un Breton : tête chaude. Nous nous racontâmes nos déboires, durant le repas, en buvant du vin russe exécrable. Dix années de plus en Mand-

chourie, et le Père respirera cette philosophie souriante qui caractérise les missionnaires d'expérience que j'ai rencontrés en Extrême-Orient. Sans efforts, il possédera cette bonhomie qui inspirait le missionnaire de Moukden, arrivé en Mandchourie il y a quelque vingt ans, quand il répondait à la sentinelle russe, aux portes de la ville chinoise, lui demandant ses papiers : « Et toi, quand tu es arrivé, te les ai-je demandés, tes papiers? » Et il passa devant l'homme stupéfait.

Las de Kharbine, je décidai, vers le 4 ou 5 juin, de partir pour Moukden. Je reçus mes papiers le 7. Mon exaspération, à piétiner si loin du « front », avait été mise à son comble, quelques jours auparavant, par une décision que prirent les autorités russes. Elles émirent la prétention de ne laisser partir en Europe que les télégrammes rédigés en russe ! Cette plaisanterie avait jeté les correspondants dans tous leurs états.

Le 8 juin, je pris la route du Sud. Le voyage dura trois jours. Je l'occupai à essayer des conserves allemandes, que j'avais achetées à Saint-Pétersbourg : des conserves perfectionnées. Deux points noirs sont marqués sur le couvercle ; vous y enfoncez un poinçon. Il crève des cloisons intérieures. Une provision d'eau vient arroser des morceaux de chaux. Le tout se transforme en chaux vive, fait cuire le contenu, et, sans user de feu, vous avez un déjeuner chaud en un quart d'heure. Mais cette invention était trop perfectionnée, sans doute : des boîtes me firent explosion à la figure. D'autres ne renfermaient qu'une sorte de pâte décomposée.

Les nombreux officiers russes qui allaient au Sud, eux aussi, ne me quittaient pas d'un regard mêlé d'envie et de soupçons : « Que diable peut bien faire ici cet étranger, qui se promène dans le couloir du train, vêtu d'un *pydjama* rose, et se fait servir commodément par un boy chinois, sans quitter son compartiment ? » et ils hochaient la tête.

A mon arrivée à Moukden, je contemplai tristement la montagne de bagages qui m'entouraient. Le train avait stoppé à quelque vingt mètres de la station, s'était éloigné de nouveau, et je restais seul, environné de caisses. J'ai toujours voyagé avec au moins deux malles de trop. Le sort, par la suite, se chargea d'alléger les autres correspondants, et moi. Les uns dans la retraite de Haïtchen, les autres dans celle de Liaoyang, perdirent successivement une belle part de leur bagage, jusqu'au jour où, n'ayant plus que sa chemise et sa brosse à dents, le plus favorisé se sentit enfin libre et dit : « ouf! » en méprisant les infortunés qui n'avaient pas encore eu la même chance.

Le colonel X..., à Kharbine, avait dit vrai. Je reçus l'hospitalité de quelques correspondants de journaux anglais ou américains : eux aussi, ils attendaient l'autorisation, toujours ajournée, de joindre le « front ».

Ils étaient alors réunis dans une petite maison, qu'ils eurent vite fait de rendre habitable, et même confortable. A mon arrivée, les nuits étaient douces déjà, et nous dînions dehors, dans une petite cour retirée. Nous prolongions la soirée en causant interminablement de la guerre, des chances de succès

des belligérants. J'étais tout feu, tout flammes alors, et ce sujet ne me lassait jamais. Le boy plaçait mon lit de camp dehors, quand l'heure de nous coucher venait, et j'attendais que le sommeil me gagnât, les yeux aux étoiles, rêvant aux batailles futures ; le silence des nuits n'était alors troublé que par les aboiements de chiens innombrables, si lointains et confus que, s'élevant en une grande plainte monotone, ils finissaient par nous bercer. Une pièce commune, aux murs revêtus de papiers à gais dessins bleus, s'offrait, accueillante. Le *khang* (sorte de lit-poêle), disparaissant sous les coussins, vous invitait aux siestes, aux rêveries du cigare lentement fumé. Les tables étaient chargées de journaux anglais, de revues. Quelques gravures anglaises décoraient la muraille, une scène de chasse à courre : la meute, blanche et fauve, lancée à toute vitesse, en longue file, le cavalier monté sur un grand bai et sanglé dans l'habit rouge, et tout au loin, un petit point jaune, le renard à la longue queue touffue. Deux gravures chinoises, longues bandes de papier étroit, au dessin tout en courbes ; une femme très peu vêtue, à la coiffure compliquée, respire une fleur qu'elle tient au bout de ses doigts pointus ; à ses pieds, un petit chien à longs poils, à tête de singe, la regarde d'un œil vicieux. L'autre représentait le fond de la mer : un gros poisson, gueule ouverte, les yeux énormes, se faufile au travers d'algues ténues.

Malgré l'accueil sympathique de mes camarades, le confort de la maison, je regrettai vite Kharbine.

Là, au moins, de la glace, des distractions! Eux, tuaient le temps en promenades aux tombeaux des Empereurs, en marchandages de chevaux. De montures, je n'avais encore pas besoin; quant aux beautés de Moukden, je ne m'en souciais point : j'étais, en Mandchourie, non un touriste, mais un correspondant de guerre. Je voulais de la poudre! Je demandai au censeur de bien vouloir me prévenir, quand je serai autorisé à joindre l'armée. Il me le promit. J'engageai, durant ce bref séjour, sans intérêt, à Moukden, un domestique, un boy, Li-An, qui ne parlait que russe, mais semblait intelligent : le 19 juin, j'étais de retour à Kharbine, pour m'équiper, car cette semaine, passée sans profit à Moukden, m'avait fait voir que bien des choses nécessaires me manquaient; il me fallait l'utile : je n'avais que le superflu.

A mon arrivée, j'éprouvai une déception. Ma belle chambre, à l'hôtel du *Commerce*, était prise! J'expliquai à Li-An qu'il fallait trouver un local digne de son « capitan ». Mon homme partit causer aux boys chinois de l'hôtel, disparut longtemps, revint la figure triomphante, et me conduisit dans une chambre exiguë, misérable. Je fronçai les sourcils. Dans un mélange de russe et de chinois, Li-An parvint à m'expliquer, usant de gestes même : « Que ça n'avait pas d'importance, car une belle dame habitait à côté! » Quand je vis ma voisine, je me rendis compte que l'esthétique féminine de mon boy différait beaucoup de la mienne, mais tout réside dans l'intention, et, de ce jour, ma sympathie pour Li-An n'a jamais faibli.

A mon retour, je constatai que je jouissais, à Karbine, d'une popularité déplorable.

Le correspondant de guerre français était assailli de marchands de chevaux qui voulaient absolument lui placer leurs meilleurs déchets. Je roulais sur l'or, s'il en fallait croire les « potins » de ces dames. Aussi l'existence devenait-elle impossible. Ma dépense journalière à l'hôtel s'augmentait chaque jour, ainsi que les sourires du personnel, de plus en plus obséquieux. Je parvenais au tour de force : le restaurant de la *Nouvelle Colchide* me donnait à dîner sans plus d'une demi-heure d'attente, entre chaque plat! Des voix qui, pour féminines, n'en étaient pas plus suaves, susurraient à mon passage : « *Fransouski* ». Quelque flatteur que fut ce rôle de maintenir le prestige national, cette vie continue de fête, ces discussions violentes avec des cochers, ces « écorchages » répétés me tendaient si fort les nerfs, que je bondis à la gare, le 26 juin, sur ces mots de dépêche « Autorisé partir Liaoyang ».

Un bref arrêt, à Moukden. Juste le temps d'aller au bureau de la censure, de recevoir des liasses de règlements, de beaux papiers, couverts de sceaux respectés, où figurent les deux aigles ; l'on me donne aussi le brassard de soie rouge, où les deux lettres Russes K-B (correspondant militaire) sont encadrées de caractères chinois qui, traduits littéralement, veulent dire, paraît-il, « celui qui espionne les choses militaires ». De nouveau, je roule vers Liaoyang : fini, je l'espère, la noce, le champagne, les femmes... Kharbine.

LIAOYANG, TACHITCHAO, HAÏTCHEN

Nous stoppons à une centaine de mètres de la station. Je pousse jusqu'à la gare, en attendant que mon boy trouve des véhicules.

Une place encombrée de charrettes, de chevaux tenus en main par des soldats, de pousse-pousse, de victorias grossières et boueuses. La gare elle-même, en briques grises, a des prétentions au style chinois, si j'en juge par les deux cornes retroussées du faîte. Ces gares ont été construites par des ouvriers indigènes, sous la surveillance russe : l'architecture proclame d'elle-même ce mélange. Quelques marches, puis un corridor étroit où s'empilent des montagnes de ballots et de caisses ; le parquet disparaît sous les bouts de cigarettes. Sur le quai, une foule : des infirmières, des officiers de tous grades, des êtres sordides, en tenue civile, à l'aspect louche et redoutable. Un gendarme, revolver à la ceinture, se promène nonchalamment. Hélas ! moi qui voulais tant être à Liaoyang, pensant que Liaoyang, c'était « la

guerre » ; je m'aperçois, à contempler ce monde bruyant, que je suis encore bien loin du « front ». J'ai le pressentiment des retards qu'il faudra endurer encore, avant de pouvoir franchir les quelque cent verstes qui me séparent du théâtre des opérations.

La porte du buffet est grande ouverte : j'entre; mais l'air, dans cette pièce remplie de gens, est irrespirable. Je ressors à la hâte. Au dehors, sont installées de nombreuses petites tables ; les bouchons sautent : un officier vacille sur ses jambes, fait à un garçon impassible un long discours, où revient incessamment le mot « Japonais » et finit par l'embrasser, à la grande joie des assistants.

Mon boy Li-An vient m'avertir que tout est prêt. En route vers la ville ! Quand la ligne du Transsibérien fut tracée, les autorités chinoises demandèrent que la bête de feu, horrible et impie, ne s'approchât pas à plus de quelques kilomètres de leurs villes de Mandchourie. — Le quartier russe, qui entoure le chemin de fer, se trouve donc assez éloigné de la ville même.

Je fais pour la première fois connaissance avec le *Pékin cart*, sorte de charrette que recouvre une armature de bambous entre-croisés en jolis dessins et que coiffe un toit rond, souvent en toile huilée. La voiture est haute sur roues : un petit escabeau en facilite l'accès. A l'intérieur, au fond, sur un tapis mince, un coussin crasseux s'offre pour appuyer la tête, car il faut s'étendre ou, sur son séant, se cramponner éperdument aux treillis de bambous. Des

deux côtés, est percée une petite fenêtre, grillagée d'une gaze à larges mailles. Je fais également connaissance avec l'attelage : une mule superbe, grasse, à la robe luisante. Je l'admire. Elle me regarde, en coin. Je m'approche et m'aperçois qu'une chaîne de fer lui passe à l'intérieur de la bouche, sur les gencives. Au même moment, elle tâche de me placer un coup de dent. Le conducteur, pouilleux et jovial, rit largement, caresse la bête, pour la féliciter, sans doute : la mule, sous sa main, devient un agneau. J'apprendrai, plus tard, que je suis un « diable étranger » aussi bien pour les bêtes que pour les hommes.

Entre la station russe et la ville chinoise, environ trois kilomètres de cahots, dans un nuage de poussière que dore le soleil couchant. Nous passons au pied de la tour coréenne, isolée dans un jardin ; je l'examine distraitement ; j'apprendrai à l'aimer petit à petit : elle manquera à mon horizon lorsque, ayant définitivement quitté Liaoyang pour Moukden, je saurai que, pour toujours, je lui ai dit adieu. Nous traversons ensuite un grand espace découvert, sorte de champ de manœuvre à l'extrémité duquel s'alignent quelques tentes ; aux alentours, sont piquetés des chevaux. Puis, de petites maisons d'aspect misérable, bâties à la hâte, s'égrènent, de plus en plus rares à mesure que l'on s'éloigne du quartier russe. Quelques boutiques laissent entrevoir, derrière leurs vitres maculées de boue, grises de vieille poussière, un ramassis de bottes, de boîtes de conserve, de bonbons, de phonographes. Une enseigne sale, *Poltava*, surplombe

une entrée basse que, plus tard, j'ai franchie ; on avait l'impression de pénétrer dans quelque coupe-gorge : c'était un hôtel. Le couloir étroit et sombre était jonché de cigarettes à moitié consumées. De petites portes en bois, fermées par un simple crochet et que deux pitons permettaient de cadenasser de l'intérieur, donnaient accès dans les chambres. Ces portes étaient fermées quelquefois ; une carte, fixée par quatre clous, indiquait le nom de l'occupant ; ce nom était souvent encadré d'un dessin prétentieux, sentimental : une colombe vaguement rose ouvrait les ailes et tenait dans son bec un rameau vert. Mais la plupart du temps les portes étaient ouvertes, et le passant distinguait alors, dans la demi-obscurité, une rangée de jupons jaunes et mauves, pendus au mur.

Quelques-unes de ces petites maisons gardent leurs volets obstinément clos. A la porte, une file de pousse-pousse attendent ; des ordonnances tiennent des chevaux en main et restent là tout le jour, quelquefois toute la nuit. D'autres cases ont leurs rares fenêtres voilées de rideaux aux couleurs tendres, couverts de taches et de poussière. De là, s'échappent des rires aigus, des cliquetis de bouteilles et de verres. Ces maisons closes dégagent pour moi une indicible tristesse.

Nous longeons un canal qui court aux pieds des hauts murs. On le passe à gué. C'est toute une entreprise après quelques heures de pluie ; la ville et la plaine deviennent alors un immense marécage, où

l'eau monte d'un mètre dans une après-midi. Aujourd'hui, le Chinois, descendu de la charrette, n'a de l'eau qu'à mi-jambes. Sur l'autre rive, la mule donne un effort contre un raidillon. Le Chinois fait claquer son fouet, excite sa bête par des gloussements bizarres. Quelques mètres d'une ruelle étroite où se serrent de petites boutiques, des cuisines pour la plupart : à l'étalage, des gâteaux, des pâtes de toutes sortes; les fourneaux sont installés en plein vent; une odeur de graisse, d'huile, de friture rance nous enveloppe. Au bout de cette ruelle, la charrette tourne à angle brusque : nous sommes à la porte extérieure de la ville. Puis vient la porte intérieure, la seconde, après une courte voûte que gardent deux sentinelles russes. Non loin, un petit groupe de policemen indigènes, nonchalants et railleurs, regardent avec impassibilité leurs collègues européens s'évertuer avec force jurons et bourrades contre les embarras de la rue encombrée de voitures.

Je m'étonne de voir les sentinelles ne point nous arrêter. Nous suivons lentement la grande rue. De chaque côté de la chaussée, les boues et détritus rejetés ont fait une sorte de talus étroit, surélevé, qui forme trottoir au long des boutiques chinoises : aux angles, se balancent de grandes enseignes, longs panneaux de bois couverts de caractères énormes, en rouge, en noir, en or; parfois, une enseigne européenne, avec le nom du marchand en russe; des magasins européens aussi, tenus par des Allemands, des Grecs, des Caucasiens, des Arméniens, que

sais-je ! Venue en Mandchourie sans souliers, toute cette cohue de fournisseurs levantins, slaves et teutons, qui toujours accompagnent les armées russes, amasse des bénéfices gigantesques en vendant des conserves bizarres, de la charcuterie faite à Kharbine, des alcools fabriqués au Japon et décorés de marques françaises, des jeux de cartes, des savons, des parfums. D'après ma petite expérience, la propreté des Russes est extrêmement relative. Et pourtant leur consommation en savons était énorme ; quant à ces parfums douteux, mes narines se souviennent encore qu'on en usait sans compter.

Des marchands ambulants vantent leurs produits à plein gosier, en mélopées barbares, aux terminaisons gutturales et rauques. Des groupes de soldats marchandent interminablement, avec de grands gestes, d'une voix violente, devant des paniers remplis de poires. L'un d'eux fait mine d'en emporter sans payer ; le Chinois le saisit par sa capote ; une bataille amicale s'engage ; le Russe se défend à peine, rend les fruits sans difficulté et tous rient aux éclats. Un troupeau de bœufs nous arrête. Ils semblent inonder la rue. Ils viennent de toutes parts, s'entassent, mugissent. Les piétons se faufilent entre les cornes, les jambes. L'air est obscurci de poussière. Une longue file de charrettes régimentaires survient. Un des conducteurs injurie mon Chinois : l'autre déverse un torrent de paroles qui doivent être de haut goût, si j'en juge par le rire silencieux de mon boy.

La rue se dégage enfin. La mule fait des difficultés

pour se remettre en route. Il faut user du fouet. Je remarque alors que l'homme cingle avec ardeur le brancard qui n'en peut mais, et se garde bien de toucher à sa chère bête. Ils agissent tous ainsi. A force de gestes, je parviens à accélérer un peu l'allure. Nous arrivons à l'hôtel. Je fais le compte de mes bagages. Mon boy devient inquiet : ce que j'ai de plus précieux, une valise contenant mes papiers, est restée à la gare! Je saute dans un pousse-pousse et refais immédiatement le chemin. Mon coureur quitte la grande rue, suit de nombreuses ruelles : nous débouchons dans une voie plus large, où des ferblantiers, des chaudronniers, des centaines de marteaux frappent le métal à coups pressés; le tapage est assourdissant. Je fais, malgré moi, connaissance assez complète avec Liaoyang : à part les artères principales Nord-Sud, Est-Ouest, ce ne sont que ruelles paisibles et sales, aux maisons basses, aux façades toutes en fenêtres, fenêtres innombrables, minuscules, dont le papier noirci ou jauni pend en lambeaux lamentables : on ne les réparera qu'au retour des froids. Dans l'air, flotte une violente odeur d'ail; des chiens faméliques, l'œil méchant, errent et grognent ou se battent avec rage : un s'éloigne en boitant, le museau couvert de sang. Des soldats, toujours, partout! Ils traînent souvent de petits ânes à l'œil malin, dont le bât disparaît sous d'énormes fardeaux que la bête semble gaillardement porter. Deux monstres fantastiques, deux lions de pierre ricanants, gardent l'entrée d'une humble pagode.

Des bandes de bébés tout nus, très sales, avec de grands yeux, des bras et des jambes potelés, interrompent leurs jeux à notre passage, s'alignent, prennent l'attitude du soldat qui salue, et, la main à la hauteur du front, entonnent un air russe appris des hommes de troupe, pour avoir des sous. Voici une grande rue sans magasins, une voie calme, bordée d'arbres aux feuilles délicates, d'un joli vert, aux branches d'un dessin bizarre, toutes semblables à celles que représentent les gravures ou les porcelaines de là-bas.

Comment sommes-nous sortis de la ville? nous voici revenus au canal extérieur ; nous le franchissons sur un pont de bois, près de l'hôtel *Poltava*. La sentinelle nous laisse passer sans difficultés. A la gare, par une chance inexplicable, je mets la main sur ma valise. J'explique à mon coureur que je veux retourner par le même chemin. J'ai hâte d'être enfin installé. Je promets un bon pourboire. Il file à toute allure. Nous arrivons au petit pont. La sentinelle, qui vient d'être changée, nous refuse obstinément le passage. Il en sera toujours de même, par la suite ; l'accès sera interdit un jour, sans raisons explicables ; un beau matin on pourra passer, également sans raisons connues... Mais il en sera de même pour tant de choses ! Nous revenons donc à la porte. De nouveaux flots de poussière, des arrêts incessants, des vociférations, et je suis entouré d'amis à l'entrée de l'hôtel International. Me voici à Liaoyang, vers lequel tendaient tous mes désirs, depuis mon arrivée en Mandchourie.

L'hôtel International ! Un Grec au nom interminable, tour à tour obséquieux ou grossier, a loué ou acheté cette maison chinoise, dont il a transformé les deux ou trois vastes pièces, sur le derrière, en une vingtaine de chambres : deux mètres sur trois, une table, un escabeau, quelque chose comme un lit, dans un coin, une cuvette grande comme une tasse à thé, et plusieurs millions de mouches. La porte de l'hôtel est faite de deux volets de bois, peints en vert, sur lesquels il fallait frapper longtemps, longtemps, quand on rentrait tard. La police russe vous entourait alors et vous disait beaucoup de phrases incompréhensibles, en vous dévisageant avec sévérité. A gauche de l'entrée, des chambres ; à droite, une salle à manger, l'éternel buffet chargé de hors-d'œuvre et de petits verres. On balayait quelquefois le sol briqueté. Mais le boy, avec autant de soin, poussait chaque jour les débris de toutes sortes sous le buffet.

Au bout de cette entrée, quelques marches en briques, peu sûres, conduisent à la pièce la plus plaisante du lieu, une sorte de hall ou de cour intérieure, à ciel découvert. Les murs sont bariolés de peintures grossières, représentant de populaires légendes chinoises. Je me souviens, entre autres, d'un vieillard à longue barbe, au front démesuré, vêtu d'oripeaux de couleur violente, et qui, m'a-t-on dit, symbolise l'intelligence. Aux heures de soleil, un toit de larges nattes se déroulait : cette opération s'effectuait habituellement à l'heure des repas ; un nuage de poussière se jouait un instant dans la lumière, puis

retombait lentement dans les plats et les verres ; mais une ombre délicieuse délassait les yeux ; le sol arrosé prenait plus de fraîcheur ; entre deux nattes mal jointes, filtrait un jet de soleil éblouissant. Comme on était bien, alors ! Les moineaux voletaient ; un gros pigeon bleu courtisait sans trêve sa femelle ; un chat passait sur les nattes, et sa marche lente faisait ployer la souple toiture, avec un bruit léger.

Le soir, les nattes étaient roulées et quelques lampes ne diminuaient point l'éclat des étoiles. Mais, pour que le charme fût complet, il aurait fallu du silence, un peu de recueillement ; deux choses inconciliables avec les boys chinois et les convives russes. Tous les jours, à chaque repas, c'étaient les mêmes scènes avec les boys, qui rivalisaient de saleté, de paresse et d'insolence ; un surtout, en blanc (là-bas, c'est signe de deuil), semblait toujours n'avoir abandonné qu'à l'instant sa pipe d'opium, et ce grand gaillard, maigre comme un clou, passif, indifférent à mes plus belles injures, exécutait les ordres avec une lenteur exaspérante. Une demi-heure vous procurait deux œufs à la coque, puis trois quarts d'heure, le reste du repas, deux plats ; la boisson arrivait au café : une petite heure vous mettait entre les mains une addition de 15 à 20 francs ! Aux tables environnantes, les voix russes, éclatantes dès le début, se faisaient de plus en plus violentes. Les coudes sur la nappe rapiécée, pleine de taches de vin et de sauce, les convives fumaient et buvaient. De loin en loin, quelques officiers, d'allure correcte, de mise soignée, de maintien

réservé, parlant d'un ton mesuré. Mais les autres! Grossiers, bardés de crasse, bientôt pris d'ivresse. J'en ai retrouvé, plus d'une fois, vers minuit, à la même table où je les avais vus prendre place vers 4 h. du soir... Quand ils n'en pourront plus, ils s'affaleront sur un lit, sans se dévêtir ni ôter leurs bottes; et le lendemain ils recommenceront.

Des popes, aussi, qui n'inspiraient que répugnance par leur conduite et leur saleté : sur leur robe, entre les épaules, à force de frotter, leur longue chevelure aux boucles graisseuses, dans lesquelles ils portaient trop fréquemment la main, avait laissé une sorte d'enduit qui luisait. Ils tenaient tête aux autres, buvaient, coup sur coup, d'innombrables verres de *vodka*, de champagne, de bière, de vin, et leurs rires retentissaient, leurs visages flambaient, leurs petits yeux scintillaient derrière les lunettes d'or. Les chants commençaient bientôt : des airs russes, lamentables, puis des rengaines européennes, françaises surtout, *Amoureuse*, *Gloire immortelle de nos aïeux*, *Funiculi-Funicula*, la *Marche funèbre* de Chopin. Souvent, entre eux tous, il ne connaissaient que deux ou trois airs, ou bien ils se toquaient d'un seul : ils le répétaient alors toute la nuit. Je me souviens d'une tablée qui, un soir, nous voyant plusieurs étrangers ensemble, entonna, l'un après l'autre, tous les hymnes nationaux, « pour voir ». Ils commencèrent par *la Marseillaise*. Un petit Américain, les dents serrées, attendait qu'ils en arrivassent au sien... Mais ils ne le connaissaient pas. Le chœur ne leur paraissant pas assez

bruyant, ils l'accompagnaient de couteaux, de fourchettes, sur leurs verres et leurs assiettes.

Au début, quand je voyais ces officiers, les jugeant sur leur tenue délabrée, leurs effets mangés de soleil et de boue, maculés de sauce, j'étais plein d'indulgence : « Ils viennent de passer des semaines aux avant-postes, à vivre durement ; un peu de noce ! » Mais, par la suite, je constatai qu'un certain nombre, depuis mon arrivée en Mandchourie, ne faisaient la guerre que dans les buffets des gares, les restaurants, les lieux mal famés : de Tachitchas à Kharbine, ils ne faisaient que « changer de marchand de vin ». L'habitude n'arriva point à diminuer l'irritation que soulevait en moi pareil spectacle. J'avais beau me dire que ceux-là ne formaient, en somme, qu'une minorité, qu'il y avait tous les autres, là-bas, aux positions, vivant avec leurs hommes, — ceux qu'on ne voyait jamais : je ne pouvais trouver d'excuses suffisantes à ce genre de vie.

Je me répétais que je me trompais peut-être ; j'évoquais toutes les raisons qui, dans mes critiques, me forçaient à une extrême prudence : mon inexpérience technique, mon ignorance de la langue russe. J'en arrivais pourtant toujours à la même question : que diable faisaient ici tant de gens ? Encore une fois : je parle, non point de la majorité qui ne venait s'égayer un peu qu'entre deux batailles, mais de ce petit nombre — pourtant trop grand — d'officiers de tout grade qui passaient leur temps entre le flirt et la bou-

teille. Leur présence en Mandchourie est restée pour moi inexplicable : comment étaient-ils parvenus à se faire envoyer à ce poste d'honneur? De hautes relations, un favoritisme regrettable, forçant la main même au commandant suprême, voilà la seule explication que j'aie jamais entrevue... Et je rêvais d'un homme qui, un jour, d'une main solide empoignerait un grand balai.

Ceux-là auraient cru, sans doute, se rabaisser en suivant l'exemple donné par tant d'autres qui, en six, huit mois de campagne continuelle, toujours au feu, en reconnaissance, sous la pluie, dans la boue, prirent à peine, et quand ils n'en pouvaient plus, deux ou trois congés d'une quinzaine de jours, lorsque les hostilités s'étaient ralenties. En imitant ces derniers, nos gens se seraient pourtant trouvés en fort bonne compagnie, en la meilleure, en compagnie de princes, et non des moindres, même de sang royal. Mais, durant mon séjour en Mandchourie, de quelque côté que tournât le vent, que l'on se battît ou non, je n'ai jamais cessé de voir tous les endroits où l'on mange et où l'on boit, tous les cafés-concerts et autres mauvais lieux gorgés d'officiers qui s'alcoolisaient à mort. Et j'ai fini par trouver dans ces habitudes l'explication de bien des fautes commises, de bien des revers que l'on eût peut-être évités.

Que peuvent-ils savoir, ces officiers ? Où prendraient-ils le temps de s'instruire ? Ils sont tous très braves; ils le savent eux-mêmes et s'en contentent. Cette guerre, malheureusement, leur apprend chaque

jour, aux dépens de milliers de vies humaines, que maintenant la bravoure personnelle ne vient qu'en seconde ligne et qu'il faut avant tout « savoir son métier ». Mais voilà ! travailler les ennuie. Et puis, un travail assidu, un renom de science et d'étude, un passé de labeur assurerait-il le succès de leur carrière ? Autant qu'un court séjour là-bas me permet d'en juger, je ne le crois pas.

Hautement apparenté, bien en cour, fortuné, l'officier russe gagne ses étoiles de général sans efforts, à quarante ans, s'il a un peu de veine. Est-il pauvre, sans relations utiles, sans esprit d'intrigue surtout, il pourrait bien être travailleur, méritant : il atteindra le plus souvent sa retraite de capitaine dans une garnison perdue, aux quelques maisons mornes, enfouies sous la neige la moitié de l'année, et finira par noyer sa tristesse et ses rancœurs dans des flots de *vodka*. Mais riche ou pauvre, en faveur ou en disgrâce, ni l'un ni l'autre n'ouvrira un livre, une carte, ne travaillera ni ne réfléchira volontiers. Il m'est arrivé souvent d'entrer dans des chambres où vivaient des officiers. J'y ai trouvé, presque invariablement, des chemises sales dans un coin, un paquet de cartes à jouer graisseuses sur la table, un plancher semé de bouteilles vides, de trognons de pommes ou de coquilles de noix. Et, chaque fois, je songeais à ce que serait ou pourrait être cette chambre, si un officier français l'occupait depuis deux heures seulement : des objets proprement rangés sur la petite table, une ou deux photographies d'êtres chers, des romans un peu lestes peut-être, mais aussi

quelques « bouquins » à titres rébarbatifs, et le lit étroit disparaissant sous une carte, piquetée de drapeaux minuscules.

Quel souvenir m'a laissé le buffet de Liaoyang ! A l'entrée, à droite, une baie, percée dans la cloison, donnait sur la cuisine. De là s'échappaient des odeurs de graillon atroces, et le regard entrevoyait au passage de quoi vous couper tout appétit. Les premières fois, le plafond m'intrigua. Imaginez une vaste carte, noir sur blanc, qui me semblait représenter vaguement le monde. Je croyais voir les continents, tout noirs, se détachant vigoureusement sur la blancheur des mers. Une fois même, je crus distinguer la France et je m'amusai à chercher Paris. Ces taches noires, dépassant souvent plusieurs centimètres carrés, étaient des mouches.

Les tables, nuit et jour (le buffet restait continuellement ouvert), étaient bondées. Chaque chaise devenue vacante donnait lieu à un assaut, souvent courtois. De nombreuses infirmières, — nous les appelions *sœurs*, là-bas, *sistras* ; ce n'étaient pas des religieuses ; elles comptaient dans leurs rangs des femmes des meilleures familles russes, des paysannes aussi, — agrémentaient le lieu. Souvent, elles attendaient longtemps, debout, qu'un siège devînt libre. Peu d'entre elles étaient vraiment jolies ; mais belles ou pas leurs adorateurs étaient toujours innombrables. Ah ! quelles médisances ou quelles calomnies sur ces pauvres *sistras* ! Les Russes les englobaient presque

toutes dans une diffamation générale. Quelques-unes évidemment montraient une préférence marquée au flirt (je veux être galant) sur l'hôpital et les pansements. Mais il ne faut pas oublier qu'elles étaient des centaines, des milliers peut-être, ces femmes, et j'ai vu seulement celles des buffets : il y avait toutes les autres, les vraies sœurs, soignant nuit et jour les blessés, celles que, pas plus que les bons officiers, on ne voyait jamais.

Parmi celles-là même que l'on apercevait dans les buffets des gares, un grand nombre avaient momentanément quitté leur dure besogne : elles venaient de loin en loin passer quelques heures avec un mari, un fiancé, pour qui elles avaient eu le courage de venir vivre parmi des mourants, à l'autre bout de la terre. Celles-là aussi étaient calomniées, déchirées à belles dents. Que voulez-vous ? On était tant d'hommes là-bas ! Combien, ne pouvant se consoler de leur solitude, s'offraient la compensation de dire, en contemplant le bonheur d'autrui : « Ces raisins sont trop verts. »

Maintenant, des officiers japonais garnissent peut-être ces tables de Liaoyang, où j'ai passé tant d'heures inutiles, à boire du café innomable ou du thé que je crois me rappeler excellent, à plonger une cuiller graisseuse dans l'éternelle soupe aux légumes. Le potage débordait de l'assiette à peine lavée, et les mouches y tombaient par douzaines... Que mangent-ils, les vainqueurs jaunes ? Sans doute, des plats compliqués, par portions menues, et peut-être parlent-ils

du pays, eux aussi, avec une *sistra* au nom de fleur.

Au sortir de la porte de l'Est, s'ouvrait un bout de campagne charmant. Je me promenais là souvent, à cheval, vers le soir. La plaine, toute verte de *gaolian*, se déroulait au loin, enfermée dans un cirque de collines. La distance et l'heure les revêtaient d'une teinte mauve qui s'assombrissait lentement. Sur la gauche de la route coulait une rivière paisible. Ce grand calme faisait rêver. Mais soudain passait avec un bruit de ferrailles, une sorte de victoria, dans laquelle se prélassaient un officier et une femme au visage peint : mon plaisir se gâtait ; j'envoyais au diable cette vieille dame laide, violemment parfumée et je revenais mécontent à l'hôtel. Je me demandais combien de centaines de femmes pouvait bien renfermer Liaoyang? un millier peut-être, quelques centaines tout au moins. Je marchai de surprise en surprise durant mon séjour en Mandchourie ; mais ce ne fut pas la moindre que la vue, en tous lieux, d'innombrables prostituées. Les ports de la Chine, de l'Indo-Chine, du Japon, d'Europe même déversaient sans relâche des chargements de visages plâtrés. Le nombre s'en accrut bientôt de telle façon que l'on dut prendre des mesures contre cette marée envahissante et parfumée — si j'ose dire. Après la perte de Liaoyang le séjour de Moukden fut interdit à ces dames. Tiéling en regorgea aussitôt. Quant à la ville de Kharbine, — on l'a vu — dès le début de la guerre, elle devint la place forte, le centre de résistance de toutes ces

vieilles gardes, quoi que fît la police pour les expulser, les réexpédier par centaines en Russie.

Mais quel que fût leur nombre, je n'entendais toujours parler que des sommes énormes qu'elles déposaient à la Banque Russo-chinoise, de leurs gains ou plutôt de leurs fortunes, réalisées en quelques mois. Les Russes donnent, donnent sans compter, à peine sollicités, souvent en tout bien tout honneur. Invitaient-ils une ou plusieurs cocottes à partager simplement une bouteille de champagne (vingt-cinq roubles) : à la fin de la partie, ils remettaient vingt-cinq autres roubles à chacune des officiantes, — je les ai vus donner ainsi jusqu'à cent roubles — pour le dérangement. Et je pensais à cette guenon, au chapeau vert, au corsage rose, à la jupe jaune, marquée de petite vérole, qui, un jour, à la Banque, tandis que j'attendais le paiement d'un chèque, remit à l'un des employés des liasses de cent roubles, tirées du fond de son large réticule, froissées, graisseuses. Je reçus l'un de ces billets, quand on me compta l'argent que je demandais.

« Venez donc au jardin ce soir », disait un ami. Je n'avais rien à faire. J'appelais mon pousse-pousse favori. Drôle de gaillard, que mon coureur ! En suivant le mouvement rapide de ses jambes, en observant avec quelles précautions il franchissait les places boueuses pour ne point salir ses socques blanches, je me disais qu'il parlait peut-être un peu trop bien anglais, que ses occupations à Liaoyang étaient bien

mystérieuses, que son œil était vraiment trop vif. Pensez donc ! Un coolie, un esclave, gagnant péniblement quelques sous par jour ! Sa connaissance de l'anglais lui aurait permis, quand il aurait voulu, de trouver, à Tientsin ou à Pékin, une place de tout repos, largement payée ! « As-tu vu des Japonais ? » lui disais-je parfois. Il répondait alors « non » de la tête, et se répandait contre eux en injures que je trouvais toujours un peu outrées.

Le jardin était aux pieds de la tour coréenne, sur le chemin de la gare. Il fallait franchir la double porte de la ville. Passer sous cette voûte, aux battants massifs, hérissés d'énormes têtes de clous rouillées, me reste comme un des souvenirs les plus désagréables de mon séjour à Liaoyang et à Moukden (l'entrée des deux villes était la même). S'il avait plu, les chevaux enfonçaient dans une boue gluante, noire, glissaient à chaque pas ; les cavaliers, les voitures vous éclaboussaient de la tête aux pieds : en une seconde, on était moucheté de plaques nauséabondes. Le sol était-il sec, entre les deux portes s'élevait un nuage de poussière où disparaissaient hommes et bêtes : on n'y voyait plus à deux pas devant soi. Confiant dans mon cheval, il m'est arrivé souvent, tant l'instant était pénible, d'emplir mes poumons à l'entrée de la voûte et, retenant ma respiration, les yeux fermés, de passer au plus vite.

En cinq minutes, nous étions au fameux jardin. La grande tour de briques, revêtue de plâtre, vestige de l'époque où les Coréens conquirent la Mandchourie,

se dressait, blanche, depuis des centaines d'années. De temps à autre, une brique tombait sourdement dans le gazon épais qui mangeait la base. Couronnée de clochetons bizarres, s'effritant un peu tous les jours, la tour regardait passer, à ses pieds, les transports, les convois, les canons, la misère et le luxe, dans des flots de poussière. Le soir, d'innombrables martinets l'entouraient d'un nuage changeant, qui se rétrécissait avec l'heure, et leurs appels assourdissants donnaient à la vieille tour un semblant de vie.

En bas, c'était le jardin restaurant ; une musique militaire, pleine de bonne volonté, jouait sans justesse des airs de Wagner ; des garçons affairés, en tabliers blancs ; les bouchons de champagne sautaient ; des femmes maquillées dévisageaient les convives ; des conversations bruyantes ; des odeurs de friture... Là-haut, sereine dans la nuit sans nuages, la tour rêvait, au bruissement des arbres pleins de corbeaux endormis.

La « grande noce » avait lieu dans ce jardin. Le buffet de la gare était trop étroit, et « pas chic ». C'est au pied de la tour que j'entendis pour la première fois en Mandchourie *la Marseillaise*. J'avais invité quelques officiers. Il se faisait très tard. Hélas ! ce n'est pas sans mélancolie que je repense maintenant à tous les verres que nous levâmes en l'honneur des succès futurs, durant ces six mois, de Tachitchao à Kharbine ! Mais voici *la Marseillaise*. Un officier est allé au chef d'orchestre, lui a dit quelques mots. Un air en train s'arrête, un silence, et soudain : *Allons*,

enfants ! Tous les regards vont à moi. A notre table, nous restons debout, et je suis très gêné. L'hymne s'achève pour recommencer encore : c'est bien long; ça ennuie tout le monde. Enfin, c'est fini. Je vais aller donner un pourboire aux musiciens; mais avant, je dis à mon voisin, un officier de la Garde, que je serais très heureux d'entendre maintenant l'hymne russe. Les sourcils se froncent. Avec un peu de gêne, on m'explique qu'il est défendu de le jouer... Une mauvaise tête pourrait ne pas se découvrir ou siffler... Il faudrait alors dégainer.

Le champagne que l'on boit en Mandchourie est exécrable. Il est très doux, très sucré. Je pense sans joie au mal de tête de demain. Je règle ma note, quelque cent roubles. Je n'en puis plus et pars, malgré les protestations. Eux vont continuer ici ou ailleurs. Je dors à moitié dans le pousse-pousse durant le trajet de retour. Nous voici à la porte de la ville. Les portes ferment vers neuf heures. Comme d'habitude, il me faut parlementer avec la sentinelle, qui veut voir mes papiers : je les sors laborieusement. La lourde porte s'entre-bâille.

Quel contraste entre la ville nocturne et l'agitation du jour ! Je donne ordre à mon conducteur de ralentir l'allure. Nous cheminons sans bruit par la rue déserte. Je me laisse aller au charme de ce grand silence, de cette obscurité profonde que trouent à peine, de loin en loin, quelques faibles lampes fixées au sommet de grossiers poteaux en bois, singeant naïvement nos réverbères. Sous les rayons de la lune, les

maisons, les enseignes, les nuances se fondent et s'harmonisent pour ne plus former qu'une masse indistincte, mystérieuse. Au croisement des rues, un policier chinois, appuyé sur son grand bâton, en plein milieu du passage, garde une immobilité de statue ; d'autres sont cachés dans l'ombre, à l'encoignure d'une porte ; je ne devine leur présence qu'à la mélopée bizarre et triste, chutes en mineur, dont ils hâtent parfois la marche des heures lentes, ou à la flambée brusque, aveuglante d'une allumette. Mais des Européens ivres regagnent le quartier russe. Ils chantent *Vorei mori* d'une voix pâteuse : dans ce sommeil impressionnant de toute une ville, j'allais oublier que nous sommes en guerre.

Me voici enfin dans ma chambre. Tous les matins, je renouvelle l'ordre à mon boy ; pourtant, comme d'habitude, il a laissé vide mon pot à eau. Demain, je le battrai. Je note cela, pour ne point l'oublier, en gros caractères, sur une feuille de papier noircie par les mouches.

Mon *mafou* (palefrenier) me réveille trop tôt. Il me raconte un tas de mensonges stupides, pour me soutirer de l'argent. L'heure est mauvaise. Je lui apprends sans douceur qu'il n'est plus à mon service. Mon boy Li-an, a des procédés plus délicats. Il sait choisir le moment. Ce n'est que lorsqu'il me voit très occupé qu'il me compte dix kopecks une pièce de linge venant du blanchissage : autrement, c'est toujours cinq.

Deux de mes amis ont des palefreniers monténégrins. Ils ne tarissent pas d'éloges sur eux. Un troi-

sième Monténégrin cherche un emploi. Je le verrai demain.

A l'heure dite, un gaillard au nez d'aigle, au teint bronzé, se présente à l'hôtel : toutes les conversations cessent quand il traverse le hall. Il est vêtu d'une sorte de blouse écarlate à larges broderies d'or. A sa ceinture sont passés des coutelas, tout un arsenal : le costume national, paraît-il. Je l'engage avec une crainte respectueuse. Mon boy le considère avec méfiance et quelque mépris. Il me faudra, à moi, plusieurs semaines pour juger ce nouveau venu, Martinovitch, que mon Chinois, lui, d'un coup d'œil a deviné.

Un de mes amis, correspondant anglais, est tombé malade. M. W..., médecin anglais installé à Liaoyang depuis nombre d'années, l'a pris chez lui. J'ai déjà fait la connaissance du docteur, et, dès la première rencontre, j'ai éprouvé une grande sympathie pour ce brave homme, qui ne fait que du bien autour de lui et que les Chinois vénèrent. La crise des Boxeurs a détruit son hôpital, ruiné sa maison, son beau jardin, qui, seul, pouvait altérer d'un peu d'orgueil sa modestie habituelle.

M. Martinovitch, mon palefrenier, me selle un de mes poneys chinois : il semble, durant cette opération, présider aux destinées de l'univers ; pan ! un coup de pied nettement détaché le rappelle aux réalités d'ici-bas. Il sort de sa bouche un flot d'injures, dans une langue mystérieuse. Décidément, — je le verrai

plus tard, — boys et chevaux jugent mieux de l'homme que moi.

Par le bel après-midi chaud, je traverse la ville au pas. Chaque Chinois ayant boutique ou maison sur rue, a le devoir d'arroser son seuil et une partie de la chaussée, matin et soir. Comme de toutes choses, ce peuple s'acquitte de cet arrosage consciencieusement, avec gaieté. Les pères de ses pères n'agirent-ils point ainsi, durant quelque mille ans ? D'un geste circulaire ils vident l'écuelle ou le plat rempli d'eau, souvent sale, et la gerbe liquide s'écrase sur le sol en éventail. Aux extrémités, les gouttes, roulant dans la poussière, forment de petites boulettes noirâtres sous les pieds de mon cheval, que ce jeu semble intéresser infiniment. Moi, je surveille sans indulgence cet arrosage. Ces pince-sans-rire choisissent soigneusement le moment où je vais entrer dans leur zone de travail, et, avec une dextérité chinoise, s'appliquent à lancer leur eau de façon que pas une éclaboussure ne m'atteigne, mais juste... tout juste !

Une fois seulement, à Moukden, je fus légèrement atteint. Je chargeai l'homme, qui disparut sous la première porte, à la grande joie des assistants et d'un groupe de sergents de ville indigènes, nonchalamment appuyés sur leurs gros bâtons. Les rires redoublèrent, quand, voyant l'homme reparaître, j'avisai à la devanture d'une boutique un tas de pommes de terre. J'eus vite fait d'en saisir une, de la jeter de toutes mes forces et, par hasard, l'homme fut atteint. Mais c'était à Moukden ; ma physionomie était, à la

longue, devenue familière ; on ne se fâchait pas : j'étais un bon *Fâ-goua* (Français), à la main un peu dure, peut-être, souvent généreux en taloches, malgré tout un assez bon diable d'étranger, méprisable évidemment, mais supportable.

C'est la première fois que je vais chez le docteur W... J'arrive à une porte de la ville et me trouve tout à fait perdu. Les sentinelles me fixent avec soupçon. Une petite casquette de voyage, une chemise « khaki », une selle américaine à étriers en bois énormes, recouverts de cuir, derrière lesquels disparaissent mes pieds : c'est louche, tout ça ! Surviennent heureusement deux attachés militaires anglais, sur de grands chevaux : ils rentrent de chez le docteur ; je suis dans la bonne voie. Bientôt, mon poney s'arrête de lui-même devant la porte ; un serviteur s'empresse.

Je ne suis plus à Liaoyang, en Mandchourie, en Chine. Evidemment, la maison est chinoise de style, les boys ont une natte dans le dos, les arbres et les fleurs ne sont pas tous des essences d'Europe. Mais à peine entré, sur le seuil de l'habitation, me voici transporté à des milliers de lieues, dans un « home » anglais qui me ravit. J'ai quelque honte à maculer le parquet luisant. Les murs disparaissent sous de gaies tentures, de joyeuses gravures de chasse à courre. Une bonne odeur de bois verni. Les meubles sont *home made*, faits dans la chère patrie. Je trouve mon malade allongé dans un vrai lit aux draps blancs. Sur la petite table, à portée de sa main, est un plateau où scintille, au milieu des tasses, une belle théière en

argent. Malgré l'heure avancée, les grandes fenêtres inondent la chambre de clarté. Dehors, les moineaux piaillent. C'est à donner envie d'être malade.

Ah ! ces Anglais, quel peuple ! Partis du pays, du « dear old country », depuis quinze, vingt ans ou débarqués d'hier, ils savent en quelques heures s'installer à l'anglaise et vivre comme chez eux ! Ils sont là-bas au courant de tout ce qui se passe, reçoivent leurs livres, leurs journaux, leurs vêtements, leur savon d'Angleterre. Et j'admire, même dans ces humbles détails, le culte profond, l'attachement inébranlable qu'ils gardent, à tous les coins de la terre, pour le sol natal. Je me laisse aller à ces pensées, en écoutant mon camarade. Cette impression, sans doute n'est pas neuve. Je l'ai déjà éprouvée souvent. Et d'autres l'ont décrite bien avant moi. A mon admiration pour cette énergie nationale, se mêle toujours un peu de tristesse, car, invariablement, mon esprit se reporte à nos fonctionnaires d'Indo-Chine que, tous, presque sans exception, j'ai vus vivre dans une installation qui sentait l'inachevé, le provisoire, le départ futur. Ceux-là ne pensaient guère qu'au congé prochain, qui mettrait fin à leur corvée présente.

Mme W... apparaît, me recommande de ne point trop faire parler mon ami, de ne pas le fatiguer. Notre conversation a assez duré. Le docteur m'entraîne. Il m'emmène visiter le jardin que les Boxeurs ont dévasté en 1900. Quelques arbres ont été respectés ; la vie de cet homme prend une grandeur singulière, quand, me désignant un tronc robuste, il me dit avec simplicité :

« J'ai planté cet arbre, il y a quinze ans ». L'hôpital a été démoli, de fond en comble. M. W... va en bâtir un plus large, voilà tout ! Les fondations sont achevées. Là sera la pharmacie ; ici, la salle d'attente des patients ; à côté, les bains. Et l'œil du docteur, dont les cheveux se font déjà blancs, s'illumine de confiance dans l'avenir, de foi toujours vivace. Il adore son jardin, me dit les noms et me raconte l'histoire de ses fleurs. Sa femme nous a rejoints. Un mouton favori, superbe, revient du pâturage. Rentrer à l'étable lui déplaît, et son humeur est méchante. Il baisse la tête, menaçant, quand je veux le flatter. Devant nous, de gros nuages rouges se poursuivent lentement. A petits pas, sur le gravier fin, nous nous dirigeons vers la porte. Une plate-bande de fleurs blanches, au soleil couchant, prend un ton de chair. Dans les branches immobiles, les oiseaux font un concert éclatant.

Je quitte à regret ce jardin, ce calme. Dans la chaude buée du soir qui accompagne mon retour, une nostalgie me prend, que je connais bien ! Jusqu'à demain, j'aurai le mal du pays...

Une joie m'était réservée, quelques jours après. J'apprenais le retour, à Liaoyang, du général Silvestre, venant du Sud. On avait mis à la disposition des attachés militaires étrangers une maison avoisinant la gare, d'assez belle apparence. Ce fut un bon moment pour moi : je me présentai au chef de notre mission, ainsi qu'au capitaine Boucé. Le commandant Cheminon, lui, était très loin au Sud, avec de la cava-

lerie, commandée par le général Samsonoff, si j'ai bonne mémoire. Je me sentais, à cette époque, un peu fatigué, démoralisé : la vue d'uniformes français me ragaillardit. Au contact du général et du capitaine, je me « secouai ». Puisque l'occasion s'en présente, qu'on me laisse exprimer ma gratitude à la mission française, pour les bontés qu'elle m'a témoignées là-bas. Chacun de mes rapports avec elle a été pour moi le sujet d'une fierté grandissante d'être de ma race.

Juillet 1904.

Je commence à trouver bien longue mon attente à Liaoyang. Je ne suis pas venu en Mandchourie, moi, comme certains Russes, pour me promener dans les rues, le matin, en prenant des vues photographiques, puis dormir ou faire traîner le déjeuner une bonne moitié de l'après-midi. J'en ai assez de l'inévitable trajet de la ville à la gare, des stations au buffet et au jardin, des bouteilles de bière japonaise, exécrable, et des buveries nocturnes, pour ne parler que de choses honnêtes. Se bat-on, oui ou non, dans ce pays? Ici, l'on ne se douterait guère que des hostilités quelconques soient en cours. On parle incessamment, il est vrai, des Japonais, en faisant la fête. Que je boive avec des officiers dans les restaurants, que je les accompagne dans les lieux les plus équivoques, les conversations ne sont que Japonais, Okou, Kouroki, Kouropatkine, régiments, sotnias, escadrons, bat-

teries, Croix-Rouge : petits ou grands, chacun décide en quelques mots qu'Alexeieff est un génie, Kouropatkine au-dessous de tout, Oyama digne d'être pendu, Kouroki une nullité, ou vice versa. On fait et refait les batailles : en ai-je entendu de ces Napoléons condamner ou absoudre les généraux, dans des bouges tendus d'andrinople à six sous le mètre, noircie de mouches ! Des relents de cuisine se mêlaient aux parfums violents, opoponax ou musc. Le champagne coulait. Les propos sanguinaires accompagnaient le piano, où un camarade jouait des fragments de *Manon*. Les portefeuilles et les liasses de roubles sortaient des poches des capotes sales, aux premiers mots d'une voix criarde et fatiguée...

C'était le temps encore où les Russes s'imaginaient n'avoir devant eux qu'une poignée de sauvages à peine armés et qu'un coup de patte de l'ours formidable devait jeter à la mer... C'était l'époque aussi où l'on ne tarissait pas sur les atrocités commises par les Japonais, sur leur manque de loyauté dans le combat : quelques mois après, je devais entendre les mêmes officiers russes reconnaître loyalement la vaillance et les qualités militaires de l'adversaire, le défendre contre les obstinés, leur affirmer que jamais les Japonais n'avaient arboré le drapeau de la Croix-Rouge pour éviter le feu, mais que le drapeau du Soleil Levant, agité par la brise, ressemblait beaucoup à l'autre et causait des méprises. En fait, ce ne fut qu'à mon départ, ou plutôt après la terrible bataille du Cha-Kho, que je vis nos alliés ouvrir les yeux, enfin !

et perdre un peu de leur confiance aveugle...
A Liaoyang, je désespère de pouvoir juger des choses moi-même. A part un photographe extrêmement aimable et poli, qui habite à deux pas de l'hôtel *International*, possède une très longue natte lui battant les reins, prend une peine infinie à mal parler russe et sait rester impassible quand, brusquement, je lui adresse la parole en français, en l'appelant « Mon Colonel » (c'en est un peut-être, et d'état-major), je n'ai pas encore vu de Japonais.

Aux premiers jours de juillet, je reçois enfin l'autorisation d'aller au « front ». Je dois désigner le corps auquel je désire être attaché. J'opte pour le 2e de Sibérie, qui se trouve à Haïtchen. Mais il me faut des papiers, un tas de « documents » qui, comme d'habitude, arrivent avec une sage lenteur. J'ai passé presque tout mon séjour en Mandchourie à recevoir des paperasses, règlements, instructions innombrables. Ils ne m'ont jamais servi de rien, naturellement. Les officiers ne se souciaient guère de les examiner. Je ne pouvais pas les lire, puisqu'ils étaient en russe. Quant aux soldats et à nombre de sous-officiers, ils les contemplaient gravement, longuement, semblaient les lire avec attention, mais les tenaient la tête en bas et me les rendaient enfin, d'un air satisfait. Vers le 15 juillet, je suis en règle. Il s'agit maintenant de trouver un wagon, d'y embarquer trois chevaux, deux boys et M. Martinovitch, mon palefrenier. Je mets enfin tout ce monde en route, non sans peine. Le

Monténégrin est décidément un grand seigneur : mes Chinois font le double de besogne, en moins de temps, et mieux.

Le trajet de Liaoyang à Haïtchen me prend une nuit. J'arrive en gare vers 6 h. du matin. Je me précipite au buffet, j'interroge les officiers pour savoir où se trouve le 2e corps de Sibérie. Ils sont cinq : personne n'en sait rien. « Evidemment, il y a des troupes, par là, quelque part, dit l'un, et son bras s'allonge vers des collines lointaines qui s'entrevoient, bleuâtres, à l'horizon. — Mais, dit un autre, le 2e corps est à Liaoyang, mon ami ! » et il rit de ma méprise. Je l'étonne beaucoup en lui disant que j'en viens, de Liaoyang, et que là ne se trouve pas plus de 2e corps que sur ma main. Je pousserai jusqu'à Tachitchao, au quartier général. Il est formellement défendu d'y aller. Tant pis !

Vers 11 h. du matin, me voici à Tachitchao. J'aperçois tout d'abord, sur le quai, l'officier tant redouté, celui-là même qui va m'accabler de reproches, m'expulser peut-être par le premier train... N'est-ce pas lui qui m'a répété souvent qu'il est absolument interdit de venir au grand quartier ? Je m'approche en chien battu. Il me serre la main, m'écoute, me dit que j'ai très bien fait, et disparaît. J'avoue qu'au lieu de lui être simplement reconnaissant de sa complaisance, j'éprouve un sentiment de regret à l'idée qu'en somme, si j'avais eu l'audace, sans aucun papier, de partir pour le « front », il y a quelques trois semaines, personne probablement n'aurait attaché

plus d'importance à cette violation des règlements que durant le voyage de Pétersbourg à Kharbine.

Je trouve à Tachitchao deux compatriotes. Ils m'offrent l'hospitalité dans la maison d'un missionnaire absent pour le moment : nous logeons dans l'église, qui est désaffectée. J'ai le souvenir de belles nuits dehors et de journées passées à lutter contre les mouches. Le surlendemain de mon arrivée, je vais à la gare trouver le censeur et faire viser une dépêche adressée à mon concierge, à Paris, pour faire couper mon téléphone. Plus de censeur, plus d'état-major! Tout le monde est parti subitement, pour Liaoyang, disent les uns, pour la région de l'Est, disent les autres. Mauvais signe! on ne se battra pas de sitôt. N'importe; je resterai ici quelques jours encore.

Le 1er corps de Sibérie (général Stackelberg) se trouve le plus proche de Tachitchao. L'envie me démange d'une visite aux avant-postes, de pousser, au moins, aussi près que possible de la ligne ennemie. Le canon gronde de temps à autre. Je veux voir. Je pars en compagnie d'un capitaine danois. La pluie est tombée durant la matinée. Les chevaux avancent lentement, glissent à chaque pas dans la terre grasse. Au sortir de Tachitchao, nous franchissons quelques fossés, sur de petits ponts en bois, aux parapets de branches à peine équarries. L'aspect de la campagne est agréable : parallèlement à la route, à gauche, une chaîne de collines aux formes douces, aux flancs arrondis, s'allonge ; à droite, l'immense plaine, richement cultivée, s'étend comme un tapis de verdure

jusqu'à la mer. Nous arrivons soudain sur une position de batteries : des deux côtés de la route sont creusées de larges fosses, prêtes à recevoir les pièces.

Au bout de cinq à six kilomètres, un grand village, où loge le quartier général. Les fourneaux de campagne fument : singulières chaudières ambulantes, qui ressemblent aux charrettes de nos asphaltiers. Des chevaux, piquetés en groupes, sans ordre, somnolent ; de l'autre côté de la route, sous des tentes basses, blanches jadis, dorment des hommes ; d'autres abris laissent entrevoir un amoncellement de couvertures, de bottes, de gamelles, de théières. Par les ruelles, flotte l'odeur nauséabonde des eaux croupissantes, du purin : tous les relents d'un village actuellement mi-chinois, mi-soldat russe. Du seuil des portes, les soldats massifs nous regardent, curieux à peine, un peu moqueurs. Les galons de mon capitaine danois les rendent soudain respectueux. Ils rectifient la position et saluent, la paume de la main en dedans. Devant une maison de meilleure apparence, celle du chef de village, sans doute, au sommet d'une longue hampe tombent, sous la chaleur orageuse, sans un souffle de vent, les plis d'un fanion. Le général Stackelberg habite là, probablement.

Hors du village, nous nous retrouvons en plaine. Au bord de la route, quatre pierres entourent un socle, sur lequel repose un grand ovale de pierre où sont gravés de mystérieux caractères. La tombe d'un mandarin, peut-être ? Ex-voto vénérable ? Témoignage de joie ou de deuil ? Des baïonnettes, des fusils

à répétition, et ces pierres que ma rêverie imagine vieilles comme le monde !... Le grand ciel nuageux surplombe le cadre lointain des monticules verts, qui abritent dans leurs replis quelques camps, groupes blancs solitaires, à peine distincts, perdus dans la grisaille de l'atmosphère pluvieuse.

Nous passons un autre village, puis une petite rivière. Des soldats, jambes nues, baignent des chevaux. Autour d'une forge en plein vent, des hommes s'agitent, maîtrisent un cheval à grand'peine, le ferrent ; le marteau retentit sur l'enclume sonore. Au sommet d'une colline, se dresse une vieille tour en ruine, trapue, massive, aux pierres toutes noires. Elle me rappelle les monuments khmers de l'Annam. Le haut de la tour disparait sous des branches d'arbustes, des herbes, une végétation folle.

Le canon retentit, tout proche. Je pars au galop vers un autre mamelon où j'aperçois des officiers, debout, fouillant l'horizon de leurs lorgnettes. Je croise une infirmière à cheval ; elle répond, souriante, à mon salut. Au pied du monticule, je mets pied à terre. Je me présente au colonel, un colosse sanguin qui m'écrase la main. Il ne parle pas français, mais un autre officier va venir. Il pointe une longue-vue, portée sur un trépied, m'offre, d'un geste, d'y appliquer l'œil. Je n'y vois goutte, d'abord. Mais soudain, au pied d'un monticule que surplombe une tour aussi, je distingue vaguement, à quatre ou cinq kilomètres en face de nous, deux sortes d'ombres qui rampent : les Japonais ! A mes pieds, un village, perdu dans

le *gaolian :* mon regard l'embrasse comme à vol d'oiseau. Quelques centimètres de métal noir : une batterie russe. Soudain, un éclair ; un peu de fumée bleue ; la détonation ; le projectile se visse dans l'air avec une sorte de bourdonnement qui s'éloigne et va s'affaiblissant. A deux pas des canons, des Chinois, le dos courbé vers la terre, sarclent leur champ. Au seuil d'une chaumière, une femme tient un enfant dans ses bras et cause avec une vieille qui fume une longue pipe. Autour d'elles, trois petits font gravement des pâtés et ne lèvent même plus la tête, quand un *boum !* retentit. Sur la colline, derrière moi, des groupes d'officiers fument et rient. Le colonel m'offre de venir prendre du thé.

L'heure s'avance. Il faut revenir. J'ai peu de chance, me déclare un officier en me disant adieu, de voir une bataille ici. Les Japonais ne ripostent même pas à notre artillerie. Ils sont très peu nombreux devant nous. Nous remontons à cheval, le capitaine danois et moi. Soudain, une musique militaire commence à jouer son plus beau morceau, tandis que nous nous éloignons, — en notre honneur. Nous saluons, et resaluons, et saluons encore... De la musique aux avant-postes, qui le croirait ? Je quitte le capitaine : son cheval est fatigué; il rentrera lentement. Je hâte l'allure du retour ; la nuit tombe.

Je repense, en cheminant, à cet orchestre, à ces Chinois paisibles, à ces femmes, à ces petits enfants et aux flocons mortels que j'ai vus s'épanouir à l'horizon. Je n'en reviens pas, de cette guerre « en

famille » ! Mon cheval fatigué commence à buter. Les collines, une à une, disparaissent dans le crépuscule paisible. Un concert mélancolique de crapauds m'escorte. Au loin, des cantonnements épars, monte en notes graves, dans la nuit grandissante, le chœur des prières du soir.

Mon opinion est faite. On ne se battra pas ici : plus de censeurs, plus d'état-major à Tachitchao. Tout prouve que l'intérêt est ailleurs.

Le lendemain de ma visite aux avant-postes, je sors à cheval l'après-midi. Je me perds au bout de quelques heures et, inopinément, je trouve un correspondant anglais dans un village. Abrité d'un lambeau de toile qu'il appelle une tente, allongé sur l'herbe, il contemple avec sérénité une mare boueuse où trempent ses bottes. Il est à la suite d'un détachement de cavalerie. Il reçoit une hospitalité parfaite. Il est très content ; la nourriture est bonne... pourtant, si je trouvais moyen de lui envoyer du chocolat, un pot de confitures... Le jour suivant, je rentre à Liaoyang en laissant mes chevaux à Tachitchao.

J'apprends, à mon arrivée, le départ du général Kouropatkine pour la région de l'Est, où s'annonce une bataille imminente. Je suis furieux de ne pas avoir de chevaux. Comment faire? Je cherche de tous les côtés : pas moyen de trouver une monture. Le surlendemain, dans la soirée, je vois, à la gare, arriver wagons sur wagons remplis de blessés. J'en compte 60. J'apprends que Kouropatkine est brusque-

ment reparti hier pour le Sud et qu'une grande bataille a lieu à Tachitchao ! Les premiers engagements ont commencé le jour même de mon départ. Et mes bagages, mes chevaux, mes boys qui sont restés là-bas ! Je les vois déjà aux mains des Japonais ! Vers minuit, je saute dans un train de la Croix-Rouge. J'apprends en cours de route que l'évacuation de Tachitchao est commencée. On parle toujours d'une bataille à l'est.

En somme, les Russes ignorent sur quel point l'ennemi portera son effort. Nous sommes menacés partout à la fois. Les Japonais profitent de notre infériorité numérique, énervent nos troupes en les menaçant simultanément de tous côtés ; dissimulant leurs mouvements derrière un rideau impénétrable, ils engageront l'attaque principale au point où l'on s'y attendra le moins. Le général Kouropatkine, qui ne dispose encore que de faibles effectifs, doit déplacer continuellement ses forces pour parer au plus pressé. Ce n'est, en ce moment, que marches et contremarches, troupes remontant du Sud au Nord, puis retournant à leur point de départ.

J'espère que mon palefrenier a été assez intelligent pour évacuer sur Haïtchen, où j'arrive le matin. Je vais chez le missionnaire français; en effet, hommes, bêtes et bagages sont à une hôtellerie voisine. J'en éprouve un grand soulagement. A l'auberge, je trouve un ami qui, plus heureux que moi, a, déclare-t-il, vu toute la bataille de Tachitchao. Il est enthousiasmé. C'était intéressant, admirable, passionnant ! Rien ne

lui a échappé ! A causer, je m'aperçois qu'il a vu ce que je soupçonnais, en effet : beaucoup de *gaolian* et des fumées de shrapnells. Il a attrapé un coup de soleil, aussi, dans la bataille !

Les chevaux ont fini de manger. Je repars pour Liaoyang, les mettre en sûreté. Je reviens à Haïtchen par le chemin de fer. La place semble bonne. Les Japonais, pour une fois, ne se reposent pas sur leurs lauriers. Ils paraissent décidés à en finir au plus vite. Sans monture, je verrai la bataille d'Haïtchen du buffet de la gare : c'est plus près, d'ailleurs, du télégraphe ; mais il fait très chaud et il y a trop de mouches, et je n'ai pas d'endroit où coucher.

J'apprends à la gare qu'une des rares maisons construites par les Russes, dans le voisinage, loge des officiers que je connais : mes joyeux compagnons d'Irkoutsk à Kharbine. Je vais les voir, après dîner. Ils n'ont pas quitté la table, et je sais qu'ils y resteront encore très longtemps. Ils m'accueillent avec des *hourrahs !* Je n'obtiens grâce qu'au douzième verre de *vodka* environ. Ils m'offrent un matelas que je place dehors et sur lequel je m'endors bientôt, aux sons d'une *balalaïka* triste.

Je vais le lendemain, vers 5 h. du soir, rendre visite au général Silvestre. Il loge dans un train voisin de celui du généralissime ; l'emplacement est agréable : une voie provisoire s'égare, non loin d'une grande rivière, sous un petit bois bien vert, qui repose, après tant de plaines. Au bord de la rivière, campe de la cavalerie. L'animation, aux dernières

heures du jour, est grande. Les cuisines fument, les hirondelles emplissent le ciel de leurs appels, les chevaux, en foule, viennent boire, se baigner, ou en reviennent. Les eaux sont basses. Par centaines, les bêtes s'ébrouent, frappent du pied, et l'eau jaillit, étincelle sous la lumière. Des hommes, souvent nus, les enfourchent, les poussent jusqu'au milieu du courant. Elles boivent lentement, le cou allongé : le poil mouillé reluit ; les cavaliers immobiles, au soleil couchant, semblent des statues roses.

En revenant, je pense aux officiers qui m'ont hébergé la nuit dernière. Ils vivent une quinzaine dans trois ou quatre petites chambres. Je ne veux pas les encombrer davantage. Mais un capitaine m'offre spontanément de partager un wagon mis à sa disposition. Il y est seul, je suis sûr de ne pas le gêner. J'accepte. J'ai connu mon hôte pour la première fois à la Banque, à Liaoyang, il y a longtemps déjà. Je ne suis pas fâché de le revoir, de faire plus ample connaissance. Il m'a fait une grande impression. Je n'ai rencontré que deux ou trois officiers de ce type, en Mandchourie, et tous n'étaient que capitaines au plus, dans des régiments mal « cotés ». Celui-ci surpasse encore les autres en étrangeté. Pas un instant, il ne donne l'impression d'être un Russe. Sa nationalité pourrait aussi bien être française, anglaise, espagnole : il diffère en tous points de ses compatriotes, des Slaves. Sur son passé, plane un mystère. Une fois seulement, il a fait allusion, et à peine, à une histoire de femme convoitée en Russie par un officier

que c'est vrai. « Ça va être très chic, dit-il. En Mandchourie, nous allons bientôt battre les Japonais à plate couture. Vous, vous marcherez contre l'Angleterre. On en finira une bonne fois avec ces deux sales peuples. » Tout le monde applaudit. On entonne *la Marseillaise* en chœur. Le *vodka* circule. Le canon gronde au loin.

Je retourne à la gare. Vers 9 h. du soir, mon ami le capitaine russe et moi sommes assis sur le quai; nous buvons du thé. Je parle du général Keller, de ma conversation précédente. Le capitaine m'écoute en tortillant sa moustache. Je laisse percer mon étonnement d'avoir entendu le général ainsi traité. Il hausse les épaules, d'un air découragé, puis me dit :

— Keller, durant tout l'engagement, s'est continuellement porté aux points les plus exposés. J'ai des détails. Remontrances, prières des officiers de son état-major, rien n'y a fait. Il est parvenu à ses fins. Une de ses batteries était criblée de projectiles; il y est allé aussitôt... C'est là que le malheureux a enfin trouvé la grande fin du soldat, qu'il recherchait avec tant d'obstination... Keller s'est suicidé! Je ne l'ai pas connu. Mais tous ceux qui m'ont parlé de lui sont unanimes à rendre justice à ses qualités privées et à proclamer la sympathie qu'il inspirait : il était populaire parmi ses hommes. Il avait été, durant de longues années, directeur de l'école des Pages, à Pétersbourg, gouverneur de province ensuite. Il s'est trouvé brusquement en face d'une réalité sans

pitié. Ce n'est pas aux Pages ni à Ékatérinoslav, dans son gouvernement, qu'il aurait pu apprendre cette guerre moderne ni même acquérir une solide instruction technique. A bout de forces, sentant la tâche trop lourde, il a pris la détermination la plus noble. A qui jeter la pierre? A cet homme ou au système d'éducation militaire pratiqué depuis des siècles en Russie?

Un officier, que je connais à peine, vient s'asseoir à notre table. Il a déniché, Dieu sait où, une bouteille de mauvais cognac et triomphe : sur notre refus d'en boire, il commence à la vider seul, lentement. Mon ami, de temps à autre, me pousse du coude en me le désignant sans indulgence. Après un silence, la conversation s'engage. L'homme à la bouteille parle fort bien français. Soudain, je ne sais plus à propos de quoi, il me déclare, délibérément, que la France est une « amante infidèle ». Du tac au tac, je lui réponds qu'elle entretient richement ses élus. Je veux continuer, je suis furieux; mon ami m'impose le silence :

— Vous trouvez étrange, dit-il, l'indignation de ce cher allié. Eh! mon ami, il faut vous faire une raison! J'en connais plus d'un qui partage les mêmes opinions; on ne peut admettre que votre flotte, vos troupes ne soient pas immédiatement venues à la rescousse, que vous n'ayez point déclaré la guerre au Japon, à l'Angleterre, au monde entier, que vous n'ayez pas accepté de partager, de compte à demi, la « douloureuse » de nos folies. — Et il se met à ricaner.

Je suis abasourdi. L'autre réplique :

— Quand on accepte l'alliance d'un peuple, c'est pour l'aider, non dans la prospérité, mais dans l'infortune. Les Japonais nous pressent; pour l'instant, nous n'avons point encore eu de victoires sur terre; notre flotte subit des défaites; et la France ne bouge pas. A quoi bon l'alliance?

Le capitaine le coupe. Il se met en colère, lui aussi :

— Vous devriez avoir honte de parler ainsi devant un Français qui, en somme, est chez vous, à qui vous devez le respect de l'hôte pour l'invité. Vous devriez mesurer vos paroles, par politesse d'abord, mais aussi en réfléchissant au mal fondé de vos assertions. Monsieur se moque de vos appréciations. Vous êtes ivre. Allez vous coucher.

L'autre dort à moitié sur sa chaise. Le capitaine hausse les épaules et me dit : « Rentrons. » Du quai au wagon, il ronchonne d'une façon indistincte. En nous couchant, je m'efforce de le calmer. Je suis ému de l'ardeur avec laquelle il a défendu notre cause. Je lui dis qu'en somme beaucoup de Russes comme lui savent ce que nous valons, que je préfère l'estime d'un seul de ceux-là à la sympathie de dix ivrognes. Il ne répond d'abord pas, puis d'une voix grave :

— Ce ne sont pas seulement ses opinions sur la France qui m'ont ainsi irrité. Sans doute, j'aime votre pays, mais je sais que vous restez indifférent à ce que peut dire ce sac-à-vin. Cette colère me vient en pensant qu'ils sont nombreux, les officiers semblables

à celui de ce soir, qu'il y a, en Mandchourie et en Russie, vraiment trop d'incapables et que des milliers de victimes en souffrent, en meurent...

1er août.

Je vais assister à une belle bataille! L'ère des évacuations est finie, a déclaré, affirme-t-on, le général Kouropatkine. Hourrah! La canonnade est violente toute la journée. Les Japonais ont repris cette nuit leur marche en avant et, l'un après l'autre, les éléments de nos forces entrent en contact. Tout fait prévoir une intention bien résolue de lutter jusqu'à la dernière extrémité. Près du train du généralissime, le génie achève un pont de bateaux sur la rivière, avec une hâte fébrile : depuis mon arrivée, ils y travaillent sans relâche nuit et jour. Nous avons contre nous sept à huit divisions, commandées par les généraux Okou et Nodzou.

Je suis content. J'ai manqué Tachitchao; mais cette fois-ci pareille mésaventure ne m'arrivera pas. Je trouve même à louer un cheval! Rien ne me manque. Je rends visite au missionnaire. Il me fait savourer un verre de vrai vin. Il le fait venir de France : comme c'est bon! Le Père est pessimiste. Il m'affirme que les Russes n'ont aucune idée du nombre des Japonais. Je me souviens qu'en effet, dernièrement, à Liaoyang, l'état-major déclarait que les Japonais disposaient de 500.000 hommes; maintenant, à quinze jours

d'intervalle à peine, ils parlent de 300.000. Le Père hausse les épaules. Il connaît les Russes et les Japonais. Il n'a guère confiance dans les premiers. Il a vu les seconds à l'œuvre, en Mandchourie, il y a dix ans. Leur discipline est de fer. Quand le général Kadoura prit alors Haïtchen, pas un désordre ne se produisit dans le village. On annonça, au milieu de la nuit, l'arrivée de l'ennemi. Le matin, les indigènes gardèrent leurs boutiques fermées ; l'après-midi, ils les rouvrirent, et, sauf les soldats japonais qui se promenaient par les rues, tout avait repris, le soir, son aspect habituel. Le Père lui-même, après sa messe, se promenait dans son jardin ; la porte s'entre-bâilla ; un officier japonais, tout seul, vint à lui, se découvrit et, en très bon français, lui dit : « Mon Père, permettez-moi de me présenter : le général Kadoura. » Il s'inquiéta que ses troupes ne fissent aucun dommage, revint le voir, plusieurs fois, en compagnie d'autres officiers. Tous parlaient français, connaissaient bien la France, Paris, aimaient à évoquer ces souvenirs de voyage : « Ils appréciaient beaucoup mon vin », ajoutait avec fierté le Père.

D'après lui, Nodzou fait face aux Russes, à Simoutchen, depuis quinze jours ; les Russes vont être obligés de se retirer pour ne pas être enserrés entre l'armée de Nodzou et celle qui nous attaque au Sud. Le Père n'est pas content. Les soldats russes viennent de lui emporter une meule de *gaolian*, sans la payer. Il se console en me racontant ses souvenirs de 1870. Il était alors aumônier de francs-tireurs.

les connaît, les défilés de l'Argonne! et sa voix s'anime. Pauvre Père! Sa physionomie si douce, ses cheveux blancs, sa longue barbe vénérable, je ne devais plus les revoir, ni son humble mission, la petite salle basse où il disait la messe, avec un servant chinois qui bredouillait les répons, en avalant les r! Que de bonté, de foi sereine! Aux dernières heures du jour, on plaçait sa grande chaise au milieu de la cour. Tout de blanc vêtu, les mains jointes, la tête penchée sur sa poitrine, il méditait, immobile, dans le calme, dans la paix du crépuscule divin... La dysenterie l'emportait quelques jours après.

De retour à la gare, j'apprends que l'on vient d'arrêter un espion chinois. Les Russes sont continuellement épiés, entourés de gens qui guettent! L'autre jour, à Tachitchao, des positions de batteries étaient creusées par des ouvriers indigènes, durant la nuit du 23 au 24 juillet; à l'aurore, la place était arrosée de projectiles... Les Japonais savaient déjà. On n'y avait heureusement pas mis de canons.

Mon ami, le capitaine russe, part aux avant-postes cette nuit. Je lui dis : « Ça va chauffer demain? » Il ne me répond pas, mais je m'étonne, car il secoue négativement la tête, de son air habituel de découragement profond. Ses préparatifs s'achèvent. Il sort un livre de sa cantine, l'ouvre; je lui en demande le titre. Il me passe le volume. Il l'a composé lui-même. Une à une, sur les pages blanches, il a collé les maximes préférées de La Rochefoucauld.

Je vais au buffet de la gare. Le canon continue à

gronder. Sûrement, c'est pour demain ! Je cause avec un officier des espions japonais et des Chinois aux gages de l'ennemi. Il me raconte des histoires fantastiques ! La guerre, pour lui, est impossible dans ces conditions : pas un Chinois en qui on puisse avoir confiance. « Et ces cochons, s'écrie-t-il, qui ne veulent pas se soulever ! ». Tiens, tiens !

2 août.

Je sors de la gare à l'aube. Je n'en crois pas mes yeux. Hier s'alignaient tentes après tentes, dans toutes les directions. Elles ont presque entièrement disparu ! Venant du Sud-Est, des colonnes d'infanterie se succèdent sans fin et se dirigent vers le Nord, puis des *sotnias* de cosaques, des canons...

Je retourne à la gare. L'affolement est général. On empile à la hâte des milliers de pioches, de bêches : elles forment bientôt d'énormes tas, hauts de plusieurs mètres. Les gens courent de tous côtés, les quais se couvrent de caisses, de malles, de boîtes de munitions, de tables et de chaises. Des infirmières vont et viennent, un sac de voyage en main. A l'intérieur du buffet, c'est une cohue, un vacarme assourdissant. Le buffetier vend à bas prix tout son stock. D'innombrables mercantis grecs, que je n'ai jamais vus auparavant, achètent avec ardeur : ils revendront plus tard, très cher... On mange du saucisson, des poissons fumés, du fromage, à pleines mains. Le

canon tonne. Les locomotives sifflent sans relâche, des trains interminables se forment; une file de blessés arrive; des soldats ballottent les civières, empilent des formes sanglantes, à la hâte, dans des wagons : l'ordre d'évacuation a été donné cette nuit...

Trois Chinois paisibles construisent une véranda de nattes à l'extérieur du buffet; on réclamait un peu d'ombre depuis longtemps : le travail a été commencé hier soir.

Je rencontre des attachés militaires étrangers. Ils me confirment les nouvelles. Le Père était bon prophète. Notre flanc gauche, trop faible, a dû céder devant l'attaque japonaise. Il faut battre en retraite, sinon nous serons coupés du Nord. L'armée se retire lentement sur Nantchandzan, protégée par une arrière-garde puissante. Ils me racontent qu'hier, au cours d'une promenade aux positions, ils ont failli entrer dans un village occupé par les Japonais. Ils ont tourné bride à la hâte, n'étant plus qu'à quelque cent mètres de l'ennemi. On leur envoya plusieurs projectiles qui, heureusement, n'atteignirent personne. Je ris à l'idée des Japonais, ramassant, comme d'un coup de filet, cinq à six représentants des grandes puissances. La chaleur est accablante. Près de la gare se trouve un puits. Une foule de soldats l'entourent, font boire les chevaux. J'examine l'eau. A la surface, des trognons de choux, des débris de toutes sortes, une vieille casquette. Je bois longuement. L'eau est très fraîche.

Vers midi, part un des derniers trains; il me faut

le prendre. Nous sommes une cinquantaine dans un wagon de troisième classe qui peut bien contenir trente personnes. Mes compagnons sont des marchands et un tas d'employés aux uniformes bizarres, comme je n'en ai jamais vus et comme je n'en reverrai pas. D'où sortent-ils, tous ces gens? Que faisaient-ils à Haïtchen ? Deux vieilles cocottes grignottent des pommes : il y avait donc des femmes au « front » ? La chaleur est terrible. Un grec me parle anglais. Il a appris d'un officier une histoire qui me semble bien mystérieuse : les Japonais, la nuit dernière, auraient réussi à employer le télégraphe militaire russe, qui relie le quartier général à l'état-major des différents corps; ils auraient détourné le courant, branché une ligne à eux sur le fil principal, agi de telle façon que notre centre n'expédiât pas de renforts à la gauche débordée. Il tient d'un officier que certaines troupes sont très surmenées, manquent de vêtements et de bottes : elles sont en contact continuel avec l'ennemi, depuis le Yalou ! Je m'étonne simplement que ces retraites successives n'énervent pas plus les hommes.

Nous arrivons à Liaoyang tard dans la soirée. J'ai toutes les peines du monde à faire croire au censeur que Haïtchen est évacué. C'est juste s'il admet que j'en reviens. Il est malade, à l'hôpital. Tandis que nous causons, je vois sortir une foule d'officiers en grande tenue : ils viennent d'assister au service funèbre du général Keller.

Durant les jours suivants, on n'entend parler que

de quitter Liaoyang. La Banque russo-chinoise fait ses malles. Des femmes d'officiers ont déjà quitté la ville, l'évacuation est à peu près certaine. Je vais à la Banque. J'apprends des nouvelles peu rassurantes : le général Kouroki (durant mon séjour en Mandchourie il, ne cessa pas d'être la bête noire de nos alliés, et l'homme dont on parlait le plus) est mort ; mais il meurt chaque huitaine, ce qui ne l'empêche pas de s'avancer sur Moukden à une vitesse effrayante : il est déjà très au nord de Liaoyang, se rapproche à grands pas de Moukden, avec 100.000 hommes. Liaoyang va être tourné d'ici peu, coupé du Nord si ce n'est déjà fait ; alors, plus de télégraphe ici, ce qui ne fait pas mon affaire : passe d'être bombardé, mais je n'éprouve aucun besoin d'être enfermé. Le 7 août, à 3 h. du matin, je pars, à cheval, pour Moukden. Je connais la route : elle est si monotone que, demandant aux chevaux un gros effort, je brûlerai les étapes et tâcherai d'être à destination ce soir.

Il fait encore nuit, quand nous quittons la ville. L'extrême limite de l'horizon s'emplit bientôt d'une clarté blanchâtre dans laquelle se noient les étoiles. Puis, ce n'est plus blanc, ni encore vert, ni jaune, mais une teinte faite de toutes celles-là, délicieuse et indéfinissable, qui se transforme lentement en vert tendre, pour passer par toutes les gammes de l'or. Les collines lointaines émergent graduellement d'un nuage vaporeux, violet sombre, presque noir d'abord, amarante ensuite, puis mauve clair, puis lilas très

le prendre. Nous sommes une cinquantaine dans un wagon de troisième classe qui peut bien contenir trente personnes. Mes compagnons sont des marchands et un tas d'employés aux uniformes bizarres, comme je n'en ai jamais vus et comme je n'en reverrai pas. D'où sortent-ils, tous ces gens? Que faisaient-ils à Haïtchen? Deux vieilles cocottes grignottent des pommes: il y avait donc des femmes au « front »? La chaleur est terrible. Un grec me parle anglais. Il a appris d'un officier une histoire qui me semble bien mystérieuse : les Japonais, la nuit dernière, auraient réussi à employer le télégraphe militaire russe, qui relie le quartier général à l'état-major des différents corps; ils auraient détourné le courant, branché une ligne à eux sur le fil principal, agi de telle façon que notre centre n'expédiât pas de renforts à la gauche débordée. Il tient d'un officier que certaines troupes sont très surmenées, manquent de vêtements et de bottes; elles sont en contact continuel avec l'ennemi, depuis le Yalou! Je m'étonne simplement que ces retraites successives n'énervent pas plus les hommes.

Nous arrivons à Liaoyang tard dans la soirée. J'ai toutes les peines du monde à faire croire au censeur que Haïtchen est évacué. C'est juste s'il admet que j'en reviens. Il est malade, à l'hôpital. Tandis que nous causons, je vois sortir une foule d'officiers en grande tenue; ils viennent d'assister au service funèbre du général Keller.

Durant les jours suivants, on n'entend parler que

de quitter Liaoyang. La Banque russo-chinoise fait ses malles. Des femmes d'officiers ont déjà quitté la ville, l'évacuation est à peu près certaine. Je vais à la Banque. J'apprends des nouvelles peu rassurantes : le général Kouroki (durant mon séjour en Mandchourie il, ne cessa pas d'être la bête noire de nos alliés, et l'homme dont on parlait le plus) est mort; mais il meurt chaque huitaine, ce qui ne l'empêche pas de s'avancer sur Moukden à une vitesse effrayante : il est déjà très au nord de Liaoyang, se rapproche à grands pas de Moukden, avec 100.000 hommes. Liaoyang va être tourné d'ici peu, coupé du Nord si ce n'est déjà fait; alors, plus de télégraphe ici, ce qui ne fait pas mon affaire : passe d'être bombardé, mais je n'éprouve aucun besoin d'être enfermé. Le 7 août, à 3 h. du matin, je pars, à cheval, pour Moukden. Je connais la route : elle est si monotone que, demandant aux chevaux un gros effort, je brûlerai les étapes et tâcherai d'être à destination ce soir.

Il fait encore nuit, quand nous quittons la ville. L'extrême limite de l'horizon s'emplit bientôt d'une clarté blanchâtre dans laquelle se noient les étoiles. Puis, ce n'est plus blanc, ni encore vert, ni jaune, mais une teinte faite de toutes celles-là, délicieuse et indéfinissable, qui se transforme lentement en vert tendre, pour passer par toutes les gammes de l'or. Les collines lointaines émergent graduellement d'un nuage vaporeux, violet sombre, presque noir d'abord, amarante ensuite, puis mauve clair, puis lilas très

pâle... Cette nuance dernière, enfin, s'évanouit brusquement, et le grand soleil soudain inonde la plaine de sa lueur déjà dure.

Monotone et sans fin, c'est maintenant à perte de vue des champs de *gaolian*, une mer immense d'un vert éclatant, trop vert, toujours le même. De temps à autre, un bouquet d'arbres au feuillage sévère ombrage quelques monticules gazonnés : des tombes chinoises. De loin en loin, quelques villages, identiques les uns aux autres, aux maisons entourées du même mur de terre bas, aux mêmes enfants craintifs, les yeux grands ouverts d'étonnement, aux mêmes hommes indifférents... Et la même vieille femme, toute ridée, la longue pipe à la bouche, est toujours là, qui vous suit du regard, dédaigneuse. Les tombes, et les villages, et les potagers même, si bien ordonnés et que l'on sent entretenus avec tant de soin, offrent un contraste si court, une vision si fugitive, que l'œil n'a point le temps d'y trouver un repos... De nouveau la plaine, à perte de vue, somnolente sous le soleil qui mord. Et ainsi durant des heures, longues et mornes heures, au pas du cheval dévoré de mouches !

Vers midi, j'ai la tête en feu, quoique je me sois arrêté à chaque puits ou cours d'eau pour m'inonder. Nous faisons halte une heure, dans un village. Un de mes chevaux est tombé boiteux. Je déjeune, entouré de Chinois qui suivent de l'œil tous mes gestes ; des poules deviennent vite familières, picorent et se battent sous mes pieds ; un gros chien, l'œil

défiant, rôde dans mon voisinage, la queue entre les jambes, sans cesser de grogner, prêt à fuir au moindre geste. Nous nous remettons en route, à lente allure. D'innombrables corbeaux, gras, comme vernis, ne se dérangent même pas à notre passage; des buses énormes attendent le dernier moment, puis s'envolent, lourdes, à regret. Seul indice de la guerre, nous rencontrons un cheval mort, étendu au milieu du chemin.

J'aperçois, au loin, un piéton solitaire. Je le rejoins bientôt. Quel beau fantassin que ce Chinois! Pieds nus, il va d'une allure rapide, à pas décidés, les jarrets tendus. Il porte allègrement sur l'épaule un petit ballot, enfilé au bout de son bâton. Sa carrure, son maintien dégagé, donnent l'impression d'un gaillard solide, content de lui-même. Un paysan, sans doute, qui revient à la ville, sa besogne faite, des écus dans ses poches. Tiens! il sifflote entre ses dents. Les Chinois qui sifflent sont assez rares. Il m'intrigue, je ne sais pourquoi. Je le dévisage... Une tête énergique, des yeux petits, intelligents, aux paupières très bridées. Il soutient mon examen sans broncher, continue de siffloter, me fixe aussi du regard... Quelle expression étrange, indéfinissable, quelle ironie voilée! Une question me brûle les lèvres. Mais à quoi bon? Mon opinion est faite. Il n'avouera d'ailleurs pas... Je passe.

Je ne dois pas être loin du « fameux coup de soleil ». La tête me tourne; tout se fait vague à mes yeux. A demi halluciné, je marche dans une somno-

lence bizarre, une rêverie où passent des visions. Altérée de fraîcheurs et d'ombrages, ma mémoire soudain évoque, avec une netteté saisissante, un souvenir de chaleur pareille, jadis, au Cachemire. Toute une mortelle journée, j'avais suivi le cours d'une rivière étroite, encaissée entre des rochers nus, brûlants. Je m'étais arrêté, vers 5 h., envoyant mon monde en avant, pour préparer le camp du soir. Je partis moi-même un peu plus tard. J'allai longtemps. Ma carte était mauvaise. Le crépuscule approchait. Je commençais à craindre que la nuit ne se passât pour moi sans gîte et sans dîner, quand un de mes hommes, dépêché à ma rencontre, vint me tirer d'embarras... Et je revois, comme si c'était d'hier, le campement de ce soir lointain. La vallée de la rivière s'ouvrait brusquement en éventail sur une large plaine, emplie d'un lac immense, profond et pur. Du seuil de ma tente, mon regard se perdait, à l'arrière-plan, sur une forêt de roseaux, aux aigrettes délicates et frissonnantes. Plus proche, une floraison d'énormes nénuphars, poussant de tous côtés leurs feuilles géantes, couvraient les eaux de leurs corolles épanouies, pourpres et blanches ; près des bords, des centaines d'iris frangeaient la rive d'une bande violet sombre, d'où pointait la tache claire des lis. De grands platanes, envahis d'orchidées de toutes nuances, entouraient ma tente ; à quelques mètres, derrière, commençait un champ de roses sauvages, plein de rossignols... Et, là-bas, sous les rayons de la lune, les neiges éternelles.

Une grêle de pierres, au sortir d'un village, me ramène en Mandchourie. Le *gaolian*, haut de deux mètres, s'étend de chaque côté du chemin : rien à faire ! Le soleil commence à baisser enfin. Mais nous sommes encore au diable de Moukden. J'active l'allure. Les chevaux donnent des signes de fatigue : celui qui boite fait peine à voir. Je décide que nous mettrons pied à terre et marcherons quelques kilomètres, pour leur donner un peu de repos. M. Martinovich, mon palefrenier, se déclare malade, incapable de marcher. Dans un mélange de français, d'anglais et de russe, je le traite de poule mouillée. Avec force gestes, je lui dis qu'il n'est pas un *tcheloviek*, un homme, mais une *madam*. Il blanchit de colère. Mes Chinois exultent. Il est peut-être souffrant, après tout. Je lui donne mon meilleur cheval. Il refuse d'abord, par honte. Mais, un quart d'heure après, comme je ne m'occupe plus de lui, il monte à cheval, sans bruit, avec l'espoir que je n'en verrai rien.

A la tombée de la nuit, nous arrivons à un grand village, impressionnant de solitude. Une tour coréenne se dresse à l'entrée ; à l'autre bout, s'élèvent deux grands poteaux, surmontés chacun d'un énorme poisson de bois, peint en blanc. Je n'ai jamais su l'exacte signification de ces deux mystérieux emblèmes. Quelques kilomètres encore, et nous sommes aux bords ensablés de la large rivière Houn. La dernière fois, l'accès du pont me fut interdit par la sentinelle, malgré l'exhibition d'innombrables papiers. Aujourd'hui, je ne m'y risquerai pas. Je desselle les bêtes

les unes après les autres. Nous passons à bac : les chevaux, tenus en main, nous suivent à la nage. Martinovich, la figure dure et entêtée, me refuse toute aide. Nous atteignons enfin l'autre rive. Une heure de route encore. Il est près de 8 h. du soir. Le ciel est nuageux. Les étoiles sont rares. La nuit de Mandchourie est une nuit sans vie : quel contraste avec les mille rumeurs de la vraie, de la grande jungle ! Dans le silence, qu'animent péniblement quelques grillons laborieux, nous atteignons le faubourg de Moukden.

MOUKDEN

Des ruelles innombrables, tortueuses. Comment mon boy parvient-il à s'y reconnaître, dans cette obscurité, ce dédale ? Les chevaux savent, eux aussi. Ils oublient leur fatigue, poussent de petits hennissements satisfaits. Nous voici devant une porte de la ville. Elle est déjà fermée. Je cogne violemment. J'attends longtemps. Je suis las et manque de patience, aussi la sentinelle est-elle accueillie sans ménagement, et ne songe guère à me demander qui je suis, mais salue respectueusement l'inconnu qui jure si bien. Des rues encore, à n'en plus finir. Soudain hommes et bêtes s'arrêtent net devant une porte. Mon boy appelle. Nous entrons. Une cour. Un corps de bâtiment. Une seconde cour : au fond, une petite table qu'éclaire une lampe, deux visages amis : « Hallô, La Salle !!! » « Hallô ! » et ces deux cris se croisent : Où est Kuroki ?

Tout le long de la route, entre Liaoyang et Moukden, je m'attendais à me cogner contre quelque parti

japonais. Je ne doutais pas que les avant-gardes de Kouroki ne fissent un raid en avant pour couper le chemin de fer ou le pont de la Houn-Khé. Ce fut un véritable soulagement pour moi d'arriver sans encombre et juste à temps — pensais-je — pour assister à la réalisation de ce mouvement tournant, si gros de conséquences. A Moukden, dès les premières visites, je rencontrai des officiers d'état-major, qui ne dissimulaient pas leur satisfaction. Tout, selon eux, était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Loin de contrecarrer les projets de l'adversaire, ils ne demandaient qu'à les voir vite réussir : Liaoyang, fortifié d'une façon formidable, devenait un second Port-Arthur; durant ce siège, la Russie jetait 500.000 hommes en Mandchourie; des forces journellement accrues se concentraient à Kharbine; enserrées entre l'armée de Kouropatkine qui tiendrait à Liaoyang et ces troupes venant du Nord, l'affaire des armées japonaises était claire : pas un homme n'échapperait.

J'étais donc bien tranquille : puisque les Russes désiraient être coupés, ils le seraient, et sous peu. Et, loin de Liaoyang, je me félicitais de ma clairvoyance et raillais intérieurement des amis moins avisés, qui, bientôt, serait pris dans la souricière. Satisfait, confiant, j'attendais les événements dans une maison chinoise, la maison de Lou : c'était le nom du propriétaire.

Quelques amis et moi, à mon premier séjour à Moukden, nous avions décidé un Chinois, — Lou, —

à prendre à bail une maison, où nous pourrions nous installer. Il avait loué une large construction, abandonnée depuis longtemps. L'incurie chinoise la laissait se délabrer un peu plus chaque jour, le papier des fenêtres tombait en lambeaux, les briques, descellées, cassées, faisaient trébucher à chaque pas; la poussière et les détritus envahissaient les pièces; tout sentait le moisi et l'abandon; de gros rats y gambadaient en plein jour.

En revenant de Liaoyang, j'eus peine à reconnaître ce nid à hiboux. Quoique l'installation ne fût pas entièrement achevée, je trouvai une grande maison propre qui me parut un véritable palais. C'était une Capoue chinoise, où je devais m'endormir. A quoi bon détailler? Au bout d'une cour intérieure, où l'on avait planté des massifs de rosiers et des buissons verts, s'ouvrait une large véranda surélevée, à laquelle on accédait par quelques marches. Au sommet d'énormes mâts, un toit de nattes défendait du soleil; les bruits du dehors ne parvenaient point jusque-là : on était loin de toutes choses. Au fond de la véranda, les chambres : les fenêtres, garnies de papier blanc, semblaient éclaircir et comme augmenter la lumière; quelques-unes de ces petites vitres étaient collées un peu lâche, et le vent les froissait doucement.

Ah! les belles journées de chaleur accablante, les belles nuits tièdes sous la véranda! Dans l'obscurité sereine, la petite table était dressée; la lampe jetait sur la nappe blanche, sur les couverts, une lueur discrète. L'alentour restait dans l'obscurité jusqu'au

lever de la lune : de grandes ombres s'allongeaient alors sur le sol de la cour, et le calme se faisait tel, l'oubli du monde extérieur si grand, que l'on songeait vaguement à une prison dont on n'eût point voulu sortir. Réveillé par la lune, un coq, quelquefois, très loin, se mettait à chanter. Son appel affaibli nous parvenait à peine, et sa finale se prolongeait, mélancolique, dans le silence rendu plus grand encore par les abois incessants de milliers de chiens qui hurlaient, du coucher du soleil jusqu'à l'aube, mais dont les abois étaient si fondus qu'ils semblaient planer au-dessus de Moukden en une sourde rumeur, faisant penser, je ne sais pourquoi, à la vague clarté qui, planant la nuit dans notre ciel d'Occident, révèle au loin l'approche de nos villes.

Qui croirait que nous sommes en guerre ? pensais-je souvent durant ces heures de rêverie, en suivant des yeux la course des nuages. A mes côtés, mes compagnons échangeaient des impressions sur l'Amérique. Un petit chien noir, que l'un de nous avait recueilli, venait me mordiller les jambes, me demandant à jouer. Les jours se succédaient avec nonchalance. Nous étions à la première quinzaine du mois d'août. Le confort de la maison de Lou et la belle cour fraîche me plaisaient tant que je ne sortais presque point et restais plongé dans une torpeur orientale. J'attendais Kouroki : comme en un coin de l'Engadine, je faisais à Moukden une cure de tranquillité.

Aller de la ville chinoise à la gare russe était une corvée. Tout le long de la route, durant ces quatre et

cinq verstes, on vivait dans un nuage de poussière, qui vous noircissait bientôt des pieds à la tête. On revenait les yeux enflammés, les cils bordés de noir, comme des chauffeurs de locomotives ou de navires, et l'on avait appris qu'il ne s'était rien passé, que Kouroki était mort ou que 64.000 Japonais (pas un de plus, pas un de moins) avaient été pulvérisés devant Port-Arthur. Il nous arrivait alors de penser, avec ironie,aux jalousies qu'en France nous devions exciter: « Ah! voilà au moins des gens bien renseignés!... Si nous en savions autant qu'eux! »

Je me trouvais à la gare, une après-midi. Un commerçant allemand, au buffet, m'annonce que l'on recevait de mauvaises nouvelles du Sud, qu'il y avait eu un engagement. Il ignorait le lieu même de l'action et son importance. Je vais trouver qui de droit. On hausse les épaules violemment, et, d'un ton de commisération : « Quels racontars, quels tas de mensonges ! Une bataille? Allons donc ! Quelques Russes et Japonais peut-être se sont rencontrés ; on a tiraillé, un peu sabré, et voilà tout ! » Je remerciai chaleureusement mon interlocuteur, — un si charmant homme, — et revins au buffet. On avait maintenant des nouvelles... C'était une vraie bataille, des canons étaient perdus. Je retourne auprès des deux officiers qui m'avaient renseigné avec tant de complaisance. Ils durent avouer qu'évidemment c'était un *assez* gros combat : « Mais bah! ne vous occupez donc pas de ça ! — Puisque ça n'a pas d'importance, je puis télégraphier? — Non ! » Et voilà comment j'appris la ba-

taille de Ouafango : 20.000 Russes en retraite... Durant assez longtemps, les journalistes eurent comme censeur un officier qu'une chute de cheval avait immobilisé dans un hôpital, au diable vauvert. Il jugeait de l'exactitude des nouvelles, rectifiait dépêches et lettres. Il ne témoignait d'ailleurs aucune antipathie aux correspondants; je crois même qu'il les aimait : c'étaient eux qui le tenaient au courant des faits de la guerre.

Les jours se succédaient donc en paix. Kouroki ne semblait point pressé de venir. Bien des choses nous manquaient à l'hôtel. Il faisait très chaud, nous ressentions l'absence d'un *whisky and soda*. L'après-midi du 12 août, je me décidai à faire une pointe jusqu'à Kharbine pour m'y approvisionner. Un grand dignitaire de la Croix-rouge, ayant aussi besoin d'aller à Kharbine, s'était adressé au général Kouropatkine lui-même pour tâcher de savoir si la période de calme touchait à sa fin. Le général en chef avait assuré que tout resterait tranquille durant la quinzaine. Je pouvais quitter Moukden sans crainte. Je résolus de mettre mon fameux palefrenier à la porte avant mon départ.

Martinovitch et moi tenions les comptes, chacun de notre côté. Après une matinée de travail, je découvris que mon homme faisait une erreur d'une centaine de roubles — à son profit, bien entendu. Le palabre commença. — Vers 5 h. du soir, les 100 roubles se réduisaient à 50; à 8 h., des amis que j'avais conviés à dîner, virent un homme, sur la véranda, hurler des injures à pleine bouche, de temps à

autre les interrompre pour tomber sur les genoux, lever les yeux au ciel, porter une main à son cœur, puis la brandir en l'air : cracher par terre enfin, en jurant, par Dieu et toute la création, que je lui devais 11 roubles, ou qu'il me ferait mon affaire. Je glissai dans ma poche un revolver, et nous nous mîmes à table : la brute s'éloigna vers le milieu du repas.

Le lendemain, je remis au propriétaire la somme que je devais à Martinovitch, et partis pour Kharbine. Il n'essaya point d'empoisonner mes chevaux, comme je le craignais, mais porta plainte contre moi à la police qui l'envoya promener. Il lui fallut plusieurs jours, me dit-on à mon retour, pour se décider à prendre ses gages. Je ne l'ai plus revu depuis, mais j'ai su par la suite qu'il s'associa avec les deux autres palefreniers de mes amis — car ils les congédièrent bientôt, sans regrets, — et que les trois tiennent maintenant un petit hôtel, un *Poltava* quelconque, à Tiéling, un petit hôtel monténégrin dont je devine les couloirs obscurs, saturés de parfums violents !

Les Monténégrins ne manquent pas, en Mandchourie : on en trouve partout. Après bien des tâtonnements, ils se sont spécialisés dans le métier de portiers pour hôtels borgnes, pour maisons closes. Au début, ils viennent comme soldats. M. Naudeau les avait drôlement dénommés : les « Rampeurs ». Un matin, on vit débarquer une troupe d'hommes aux costumes éclatants, les ceintures gonflées de poignards, de coutelas, de lames courbes et droites, d'énormes revol-

vers. Ils venaient faire la guerre à leur façon : ils comptaient opérer durant la nuit, ramper — d'où le nom — dans le *gaolian*, couper les jarrets des chevaux et massacrer silencieusement les Japonais. Leur chef était un cabotin majestueux, aux décorations innombrables. Il n'avait pas le sou : les hommes encore moins. Il leur promit pourtant des payes fantastiques, des pillages gigantesques, du butin à ne savoir qu'en faire, et à tous la croix de Saint-Georges... Quand ils virent des shrapnells, ils conçurent des doutes sur la possibilité de mettre à exécution leurs plans ténébreux ; d'argent, ils n'en voyaient jamais : plusieurs désertèrent et se firent domestiques... Quand les autres hurlaient trop fort, une décoration apaisait les plus indociles : une façon de gages.

Sur les 600 kilomètres environ qui séparent Moukden de Kharbine, les Russes déploient une telle ardeur à bâtir, le long du Transsibérien, qu'à chacun de mes passages, je vois des constructions nouvelles, des maisons qui s'élèvent. Quand j'arrivai en Mandchourie, cet itinéraire me laissa l'impression de champs de *gaolian*, à perte de vue, cultivés comme un parterre, et, çà et là, quelques rares *fandzas*. Les villes chinoises, dont les stations russes portent le nom, se trouvent à cinq ou six kilomètres de la ligne ; elles sont invisibles. Le nombre des chaumières indigènes n'a point augmenté. Mais sur de grands espaces, la verdure a disparu, s'est comme effacée pour faire place à des gares spacieuses, quelquefois en cours d'achèvement, autour desquelles se groupent des maisons en

briques, couvertes de tuiles, solides, durables, et d'immenses entrepôts.

A soixante kilomètres environ de Moukden, Tiéling : partout des pierres, des briques, des échafaudages, des Chinois au sommet des murs, la truelle à la main. Au sortir de Tiéling, la chaîne des collines, sur notre droite, jusqu'alors assez rapprochée, oblique franchement vers l'Est; bientôt les ondulations dernières s'effacent dans le crépuscule.

Jusqu'à Kharbine, ce sera désormais la plaine immense, Beauce démésurée, également fertile, qui, à l'Ouest, s'étend jusqu'à la rivière Liao, jusqu'aux steppes de Mongolie.

Des magasins énormes entourent Quoundjoulin, Kouantchandzé, qui forment, avec Tiéling, les trois stations principales échelonnées entre Moukden et Kharbine. Les Russes en font leurs trois grands centres d'approvisionnement et les mettent en état de ravitailler, ensemble, 400.000 hommes durant trois mois.

Entre ces points principaux, trois stations de moindre importance s'entourent aussi de constructions hâtivement bâties, de postes de gardes-frontière, d'hôpitaux. Après Tiéling, nous passons par Kaiyuen; puis vient Quoundjoulin. Nous franchissons une petite rivière dont je n'arrive point à savoir le nom, arrivons à Fandjiatoun, seconde étape intermédiaire, enfin, Kouantchandzé. La ville chinoise, m'a dit un missionnaire, est très importante. Il s'y trouve une mission. Mais tout cela est hors de vue. Pour les

voyageurs du train, ce n'est que la répétition de la veille : à notre droite, la route mandarine, large, monotone, remplie d'ornières ; à gauche, un chemin plus étroit, bordé de *gaolian*. Je regarde ces rubans jaunes, où le vent fait tourbillonner la poussière, et je pense aux heures de cheval que j'ai passées sur cette « mandarinski doroga » (route mandarine) pour la possession de laquelle, ainsi que des deux traits luisants de rails qui vont jusqu'à Pétersbourg, nos alliés semblent lutter, bien plus que pour rejeter l'ennemi à la mer.

De temps à autre, une file de trois ou quatre cavaliers,aux uniformes verts, rompent la solitude du paysage : des gardes-frontière en inspection, au pas saccadé du poney mongol.

Puis Iomin, qui sépare Kouantchandzé de Kharbine. Après cette station, l'œil, si accoutumé à la plaine, s'intéresse aux modestes vallonnements qui encadrent la voie, hauts de dix, quinze mètres, peut-être. Un arrêt, et je ne puis m'empêcher de rire tout seul, comme je l'ai fait si souvent : il me semble que le train, lui aussi, parlemente avec la sentinelle, pour passer le grand pont de la Soungari. A droite, sur une hauteur, des bâtiments : la caserne des gardes-frontière, entourée d'une muraille épaisse que trouent des meurtrières, et qui doit protéger des Khongouses, je suppose, car, contre une batterie... Encadrés par des sacs remplis de sable, deux canons veillent à chaque entrée du pont gardé par deux sentinelles. Je mesure de l'œil l'âme de ces pièces qui paraît insi-

gnifiante, quoique d'aspect menaçant. Mais cela peut suffire, sans doute, contre des pillards. Le train, après une longue attente, s'engage sur le pont. Le fleuve paresseux roule ses eaux lentes et jaunes : des centaines de coolies se suivent à la file, sur les bords, et vident la terre que contient le petit panier qu'ils portent sur la tête. Ils nivellent l'approche du fleuve, où l'on construit un Decauville. A gauche, des bâtiments, aussi. Un grand hôpital de la Croix-Rouge, me dit un médecin. Et il me parle, avec enthousiasme, de l'installation luxueuse que l'on est en train d'y parfaire : rien n'y manquera, pas même un chauffage et une blanchisserie à la vapeur.

Mais j'écoute mal, et me penche pour voir le plus longtemps possible la Soungari, — car les règlements sont observés, aujourd'hui, et l'employé a passé dans le couloir pour fermer les fenêtres. Il est défendu de les ouvrir tant que le pont n'est pas franchi : une bombe est si vite jetée. Je suis du regard les eaux attirantes, l'inconnu de leur marche sinueuse : je descends en ma rêverie ce fleuve bientôt démesuré qui se joint à l'Amour, cette sorte de mer inépuisable dont se grossit l'Océan, là-bas, à des centaines de lieues, dans des solitudes glacées, aux confins du monde.

Kharbine, enfin ! Je suis parti un jeudi soir. Nous voici au dimanche matin : moins de 600 kilomètres, moins qu'entre Bordeaux et Paris — trois nuits et deux jours de voyage.

Tard dans l'après-midi, je passais, le lendemain de mon arrivée, devant l'hôtel du *Commerce* sur un banc, plusieurs officiers prenaient le frais. Parmi eux se trouvait un général que je connaissais. Nous causâmes. A côté du général était assis un officier de Cosaques. Son uniforme très simple, couleur de bure, était d'aspect austère. Il restait silencieux, paupières baissées. Aux premiers mots, il leva le regard. Sa physionomie me frappa. Les yeux très grands, d'un noir intense, éclairaient la figure bronzée, impassible, osseuse et dure, au nez énergique. Une moustache tombante, peu fournie, aux poils raides, cachait la la lèvre supérieure.

Son œil me fouillait, un regard étrange, droit, clair, et pourtant comme voilé de mélancolie. J'ai connu cette expression chez des fumeurs d'opium. Il jeta quelques mots dans la conversation : son français était parfait. Je demandai au général de me présenter. C'était le prince Arsène Karageorgévitch. J'avais une lettre de recommandation pour lui, d'un ami commun. Depuis mon arrivée en Mandchourie, j'avais vainement tâché de le joindre. Il était continuellement aux avant-postes, à des distances considérables : certain qu'une quinzaine se passerait sans action générale, il était venu se reposer quelques jours à Kharbine.

Cette soirée, il me semble que c'était hier. Le général arrangea, après dîner, une petite fête dans la *Nouvelle Colchide*. Je vois encore cette grande salle, cet immense cabinet particulier, où nous étions

assemblés, quelque vingt officiers et moi, autant de femmes fanées. A mesure que l'heure s'avançait, — et nous nous séparâmes très tard, — mon étonnement croissait à causer avec le prince Arsène. Quand je quittai Paris, sa renommée, dont quelques échos m'étaient parvenus, m'avait préparé à rencontrer un viveur, un cousin du joyeux Milan. Je trouvais en Mandchourie un officier de premier ordre, d'un courage devenu légendaire, toujours à cheval, toujours au feu, briguant les missions les plus difficiles et les plus dangereuses, vénéré de ses hommes, et pour qui tous ses supérieurs, Kouropatkine en tête, et tous ses égaux en grade professent la plus grande estime. Lorsque son rang et son nom lui rendaient si facile de traîner son sabre, comme tant d'autres, partout ailleurs que sur les champs de bataille, il ne se décidait à quitter son service que complètement épuisé, et lorsqu'on ne se battait pas. Toujours à la besogne, depuis le Yalou, on peut dire sans exagération qu'il ne s'est passé de jour ni de nuit qu'il n'affrontât dix fois la mort. Nous nous sommes souvent perdus de vue pendant longtemps : par des connaissances communes, je savais ce qu'il advenait de lui. Durant mes six mois de Mandchourie, le compte des congés qu'il a pris est facile à relever. Il s'est absenté trois fois de son corps, pour quelques jours seulement et — j'y reviens — lorsqu'on ne se battait pas : bref, un des rares qui fussent à la hauteur de leurs fonctions et digne de commander ; un vrai, un bon officier ; un de ceux avec qui on aime marcher !

Il en est un autre... Et tous deux furent dressés par l'armée française. De l'aveu même des Russes, parmi les meilleurs officiers qui se trouvaient en Mandchourie à mon départ, — la liste n'est pas longue, — se plaçait auprès d'Arsène Karageorgévitch, le prince Napoléon Murat. Car tout ce que j'ai dit de l'autre peut s'appliquer à celui-ci. Ce ne sont point mes sentiments personnels à l'égard de ces deux officiers, ni même l'orgueil national qui m'entraîne. Malgré mon estime et ma sympathie, je ne porterais point un jugement pareil, si l'armée russe entière ne pensait ainsi : quel que soit mon chauvinisme, je ne risquerais pas un démenti facile. Je constate simplement des faits. J'enregistre l'opinion des Russes : deux officiers ont toujours et partout fait leur devoir avec bravoure, avec ardeur, avec savoir et intelligence, et ce sont deux officiers éduqués par nos écoles, dressés par nos régiments. Il en est d'autres à coup sûr ; il en est même quelques-uns que l'on pourrait leur comparer. Il n'en est pas que les Russes leur préfèrent. Le relief qu'ont pris, en Mandchourie, le prince Karageorgévitch et le prince Murat est d'ailleurs facilement explicable : ces élèves de l'armée française possèdent les deux vertus militaires qui, je crois, résument toutes les autres, et dont la majorité des cadres russes est totalement dépourvue : l'esprit militaire et le sens du devoir. A l'appui de mon dire, et pour ceux qui traiteraient ce dernier jugement de calomnieux, que penser d'officiers supérieurs qui s'enivrent et roulent au ruisseau, avec leurs lieutenants, sous les yeux

de leurs hommes? Que penser d'officiers qui vident la caisse du régiment ou gaspillent l'argent qui leur est confié, en font cadeau aux cocottes, aux *sistras* de Tiéling, de Moukden et de Kharbine, cependant que les hommes manquent de vêtements ou de bottes, et les chevaux de fourrage?

Ce sont des exceptions, à coup sûr. Moins rares pourtant que je n'aurais souhaité. Je l'ai dit déjà, et je m'empresse de le reconnaître encore, il y a tous les officiers que l'on ne voit pas, parce qu'ils font leur métier ou tâchent. Mais ceux-là, ce sont pour la plupart des petits, des humbles, qui n'ont pas le temps ni le désir d'intriguer, et qui meurent obscurément, en s'efforçant d'acquérir — sous les balles — ce que l'école ne leur a point appris.

Quatre jours à courir les magasins, quatre nuits à boire du champagne, et je repars pour Moukden. En cours de route, une discussion s'engage entre des officiers au sujet de Kouropatkine et d'Alexeieff. Le général en chef a d'ardents défenseurs. Un grand nombre affirme que Kouropatkine, loin d'avoir ses coudées franches, est continuellement accablé d'ordres inexécutables, venant de Russie.

« Ah! s'il n'y avait que cela! dit l'un de mes compagnons. Mais non seulement Kouropatkine perd son temps à correspondre avec Pétersbourg, pour tâcher de les convaincre qu'ils n'arrivent qu'à le paralyser : il doit aussi prendre en main, surveiller à peu près la totalité des services en Mandchourie. Je ne prétends point que le généralissime soit un Napoléon. Comme

nous tous, hélas ! il en est resté aux tactiques de la guerre turque. Dès le début de la guerre, il eut, néanmoins, — et lui seul peut-être, une vision très nette de son plan de campagne. Il se rendit compte que notre infériorité numérique ne nous permettait aucune action offensive. Si on l'eût écouté, nous serions à Kharbine, à attendre patiemment les 600.000 hommes qui nous permettaient d'écraser les Japonais : nous aurions évité le désastre de Ouafango. Il n'aurait pas fait partir, contre sa volonté, Stackelberg au secours de Port-Arthur : Kouropatkine nous aurait donc conservé près de 1.500 hommes, des drapeaux, 17 canons...

« Vous pensiez, — il se tourne vers moi, — que le généralissime n'avait qu'à s'occuper de l'armée, des mouvements stratégiques, des batailles. Cette tâche seule serait déjà écrasante, car son état-major ne l'assiste guère, et nos cartes n'existent pas : presque inutilisables, tant elles sont défectueuses. Mais regardez autour de vous, récapitulez les services de l'armée dont vous pouvez avoir connaissance, et si vous les jugez insuffisants, dites-vous que, sans Kouropatkine, ils le seraient bien plus.

« Le général est obligé de diriger entièrement le service d'intendance, tant l'incapacité s'y montre grande ! Il veille à ce que ces (ici, un mot impossible à répéter) de la Croix-Rouge ne volent que décemment. Quoi encore ? De temps à autre, il lui faut s'occuper de faire mettre à la porte — comme à Liaoyang, dernièrement — un troupeau de prostituées. Il est

intendant, fait dresser des cartes, donner aux hommes du pain, des bottes, se débat contre ses rivaux lointains ou proches, car sa fortune lui a valu bien des haines. Ce n'est point tout. Vous souvenez-vous, en juin, de cette inspection qu'il passa, une nuit, au buffet de la gare ? Comme d'habitude, des officiers étaient étendus, ivres morts, sur le quai : Kouropatkine apparut soudain et les expédia, séance tenante, se faire tuer au « front ». Il doit donc être encore une sorte de garde-chiourme, de maître d'école... Vous voyez, termina-t-il, quel temps lui reste pour faire des plans de campagne ! »

En écoutant mon compagnon, je me figure Kouropatkine essayant sans cesse de replâtrer cet édifice en ruine que me semble être l'armée de Mandchourie : à peine réussit-il à consolider un pan de mur, qu'un autre menace de crouler. Deux officiers veulent absolument me faire prendre parti pour l'un des grands rivaux : suis-je un « Alexeieff ? » ou un « Kouropatkine » ? Un troisième me tire d'embarras, en demandant si vraiment le généralissime est tombé en disgrâce, rappelé à Pétersbourg. La majorité de mes compagnons espère que ce bruit est faux. Les partisans de l'amiral reconnaissent eux-mêmes combien serait dangereux le départ du seul homme qui connaisse le pays et ses ressources.

Ce qui m'étonne, c'est le sans-gêne de ces critiques, et de voir des sous-lieutenants démolir ainsi, en quelques phrases, le généralissime ou le vice-roi. Ils ne craignent point ma présence, parlent français,

me demandent mon opinion à tous propos, me poussent à l'exprimer franchement! Ils n'ont bu que peu, il est vrai, et il n'est que 8 h. du soir : à 1 h. du matin, ils affecteront la plus grande défiance à mon égard, et j'entendrai peut-être une voix pâteuse parler de la France « amante infidèle ». La plupart des Russes que j'ai rencontrés en Mandchourie agissaient ainsi. Un jour, ils me témoignaient une confiance sans bornes ; le lendemain, c'était le contraire.

Bientôt le haut commandement même s'inquiéta de ces critiques, de ces jugements, tenus dans les lieux les plus divers : une affiche, signée, si j'ai bonne mémoire, du général Sakharoff, chef du grand état-major, fut placée dans les buffets des gares, où chacun pouvait la lire. On y menaçait de punitions sévères les officiers qui se livraient ouvertement à ces appréciations désobligeantes, soit sur leurs supérieurs, soit sur les opérations. Ces propos n'étaient pas perdus pour tous. Si les Russes, quelques heures plus tard, ne s'en souvenaient guère, en était-il de même pour chacun des passagers, dans ces wagons de troisième classe où les officiers s'entassaient souvent? La fumée des cigarettes obscurcissait l'air; le parquet était jonché de bouteilles, de pelures de pommes, de débris de pain et de fromage. Contre le plafond, s'alignait une dernière rangée de couchettes, celles des humbles, des indigènes... Les bougies éclairaient mal. En levant les yeux, on distinguait à peine une forme étendue, un visage vaguement jaune, des paupières closes... Baissait-on la tête, deux yeux bridés

se fixaient sur les officiers russes et flambaient, grands ouverts.

Entre Kharbine et Moukden, mes compagnons vont aux nouvelles, à chaque station. Le bruit d'une bataille autour de Liaoyang devient persistant. Je reste sceptique. D'abord personne ne donne d'indications précises. Ce ne sont que des rumeurs incertaines, démenties quelques verstes plus loin. Et puis, je ne crois plus à rien, sinon à ce que je vois de mes yeux : la Mandchourie est le pays des nouvelles fausses. J'ai hâte pourtant d'être arrivé. A Moukden, mes amis me rassurent entièrement : des officiers leur ont affirmé que tout est calme au Sud. Dans cette région, les Japonais auraient même diminué leurs effectifs au profit du terrible Kouroki qui nous vient de l'Est et dont l'arrivée est imminente. Je me frotte les mains de satisfaction, m'occupe à faire ouvrir des caisses nombreuses de soda.

31 août.

Durant la journée, je suis intrigué à plusieurs reprises par le frémissement des fenêtres de ma chambre. De temps à autre, il me semble avoir dans les oreilles comme un bourdonnement lointain d'abeilles, — le vent, sans doute? Nous avons inauguré le soir, dans la belle maison, de longues parties de *bridge* : nous sommes si confiants dans nos prévisions !

La nuit est incomparable : le concert habituel des chiens flotte sur Moukden endormie. Du bâtiment

habité par les boys, s'échappent les notes sourdes, espacées, d'une guitare chinoise. Dans ce calme profond, les vibrations mystérieuses prennent une telle intensité que nous cessons le jeu : plus de doute sur la nature de ce grondement incessant ! A 70 kilomètres de distance, les canons nous apprennent ce que l'on a si bien réussi à nous tenir caché. Un enragé reprend les cartes et dit : « *Hearts are trumps*, atout cœur ». Les Japonais se ruent sur Liaoyang.

1er septembre.

Les pluies récentes ont transformé les routes en marécages. Il me faudrait trois jours pour aller à Liaoyang à cheval. Je suis à la gare dès l'aube. J'emmène Lian, mon boy ; il me servira d'interprète. J'ai la chance de trouver un train partant pour le Sud. Allons ! la guigne qui me poursuit depuis Tachitchao semble se lasser : je verrai quelque chose de la bataille. « Hâtez-vous », me dit-on. La locomotive siffle, semble impatiente de s'ébranler. Je me hisse vivement sur la plate-forme d'un wagon de marchandises ; mais nous ne quitterons Moukden que trois heures plus tard. Lassé d'attendre, je vais au buffet. Rien n'est changé. Comme d'habitude, nombre d'officiers fument et boivent, sourient aux infirmières.

— Vous allez là-bas ? me demande un colonel, en désignant du doigt le Sud. Il paraît qu'il y a une grande bataille, ajoute-t-il, indifférent.

Un mercanti grec, en train de gagner une fortune, me dit en français : « Hein ! Liaoyang? » Et il pouffe de rire : il semble, celui-là, mépriser les Russes en proportion de ses gains. Nous partons enfin. Toutes les cinq verstes, nous faisons halte, deux, trois heures.

A la tombée de la nuit, nous sommes garés sur une contre-voie : un train de la Croix-Rouge nous rejoint. C'est un de ceux qui furent offerts à l'armée par les grandes-duchesses. Un des wagons forme une superbe salle à manger. La table se garnit bientôt de nombreux convives, hommes et femmes, gais, souriants. A côté, se trouve la cuisine. Les immenses fourneaux en cuivre reluisent. Le canon gronde sans discontinuer. Pour être entendu à pareille distance, ce duel d'artillerie doit être effroyable ; nous sommes loin des 30.000 obus lancés par les Russes, le 24 juillet, à Tachitchao. A l'horizon, nous apparaissent fréquemment des points lumineux aussitôt disparus : les éclairs des shrapnells. Je songe à des nuits aux Indes, durant lesquelles d'innombrables lucioles semblaient entourer ma tente d'étincelles.

La Croix-Rouge a fini de dîner : bras dessus, bras dessous, officiers, médecins et *sistras* marchent lentement sur la voie, en avant du train. A cinquante mètres, se trouve un talus ; on y grimpe, pour mieux voir les shrapnells. A peine un point lumineux apparaît-il qu'on le signale, avec des exclamations. Ces gens semblent regarder un feu d'artifice. Puis, ils reviennent, souvent par couples étroitement unis. Il est 9 h. Le ciel est noir, sans une étoile, sans lune. Le foyer

de la locomotive projette des deux côtés de la voie une large barre sanglante ; dans l'air lourd, chargé d'orage, montent des rires étouffés, des petits cris...

Je m'enroule dans mon caoutchouc, m'étends sur la plate-forme et m'endors. Au milieu de la nuit, on me secoue violemment. Un sous-officier veut absolument me prendre pour un espion. Pauvre diable ! Il ferait bien mieux de surveiller l'aide-machiniste, un Chinois qui est venu se coucher près de moi et suit, narquois, notre discussion. Un soldat se rapproche, porteur d'une lanterne. Mon sous-officier trop zélé n'est certainement pas un de ces bons sous-officiers qui font les trois quarts de la besogne de leurs chefs, et que j'admire tant. Il pue le vice et l'alcool. J'ai hâte de reprendre mon sommeil : je l'entraîne à l'écart, lui glisse un rouble dans la main. Il salue et s'éloigne. Je me rendors en pensant : « Et si j'étais un espion ? »

Après deux ou trois mois de guerre, les Russes en Europe sont fixés sur la façon dont on gère les caisses de la Croix-Rouge. Aussi plusieurs grandes villes ont-elles délégué un envoyé spécial, qui vient en personne distribuer des secours et de l'argent. Le matin, je trouve un de ces volontaires parmi les passagers du beau train : j'ai la fortune de le connaître ; grâce à lui, je dévore du pain et des œufs. Je partage ces provisions avec mon boy. Il mange sans s'étonner. Depuis hier, il ne s'est pas départi de son impassibilité : je quitterai d'ailleurs la Mandchourie sans jamais l'avoir vu broncher. Les heures s'écoulent, avec une lenteur exaspérante. Le canon gronde toujours, là-bas.

Les mécaniciens du train placent des bouteilles sur le remblai, et font des concours de tir à coups de pierre. Midi, 3 h., 5 h. du soir! Nous sommes stoppés à un garage : une petite maison de briques s'élève au bord de la grande pleine verte, à cent mètres de la voie. C'est un poste de gardes-frontière. On nomme ainsi les soldats spécialement chargés de garder le chemin de fer. Quelle existence, là, seuls, pendant des mois! En été, passe encore, mais durant l'hiver terrible! Des semaines sans voir âme qui vive, sauf quelques Chinois, et le paysage immuable, ces étendues glacées, à perte de vue, que balayent les vents! Un chant bizarre détourne ma pensée. Je ne comprends d'abord pas. D'une fenêtre de la maison, dans le silence qui semble élargir encore ces plaines, cet océan de verdure, s'élève une voix puissante, *Toréador! en garde!*

Et vraiment, à cette heure, ce chant de phonographe est très beau.

Enfin des nouvelles! Vers 9 h. du soir, un train vient du Sud : Liaoyang est évacué. Je n'ai plus qu'à rentrer à Moukden : le phonographe inlassable nous jette, comme adieu, les fragments d'une chanson d'Yvette Guilbert.

J'arrive à Moukden au milieu de la nuit. J'exprime à un officier mes craintes d'être arrêté à la porte de la ville chinoise ; ne faut-il pas un mot de passe? « Bah! me dit-il, jovial, les sentinelles s'en moquent pas mal... et puis vous savez que cinquante kopecks aplanissent les difficultés. » Le service des portes, heureusement,

est mieux fait que ne le pense cet optimiste. Avec beaucoup de difficultés, j'arrive à la maison de Lou.

3 septembre.

Je pars à cheval pour le Sud, par la route mandarine. Nous sommes trois, deux correspondants anglais et moi. Les chemins sont affreux. Nous avançons à peine de dix kilomètres avant déjeuner. Nous faisons halte au village décoré de deux grands poissons. Les Chinois se mettent en quatre dès qu'ils apprennent que nous sommes des *Ingoua* (Anglais) et des *Fagoua* (Français). Nous arriverons certainement trop tard pour voir quoi que ce soit. Des milliers de charrettes se suivent sans interruption, allant vers Moukden : tantôt des voitures régimentaires russes, tantôt de lourds véhicules indigènes, menés tambour battant par un soldat, à la grande indignation du Chinois propriétaire de l'équipage. Ce dernier parle, gesticule et maudit sans relâche.

Peu de ces charrettes sont vraiment chargées : ce que j'ai surtout vu en Mandchourie, ce sont des voitures vides. Beaucoup transportent une petite table, une chaise et deux ou trois choux, autant de navets, qui serviront aux soldats pour la soupe prochaine.

Vers trois heures de l'après-midi, nous croisons un jeune homme à cheval, en civil. Il est escorté de nombreux Chinois, qui donnent l'impression de commerçants fortunés. Leurs vêtements sont neufs, faits de

bonnes étoffes solides. Leurs visages respirent le bien-être; quels singuliers gardes du corps! L'Européen doit avoir dix-huit, vingt ans à peine. Cet adolescent imberbe, élancé, si frêle, sourit en passant et me regarde. Il est déjà loin que l'expression de ce visage, de cet œil, m'intriguent encore. Je sens qu'il y a quelque chose. Je cherche en vain. Je sursaute tout à coup sur ma selle, à l'étonnement de mes compagnons. Je tiens mon jeune homme! Je mettrais la main au feu que c'est une femme. Je ne m'en étonne pas outre mesure. Si les maisons, les fermes qu'ont occupées les Russes en Mandchourie pouvaient parler, nous saurions quelques histoires dignes des fées.

Que de transports, que d'hommes remontent au Nord! Voici une batterie, démontée probablement, qui quitte le front, elle aussi. Nous croisons un détachement de cavalerie, colonel en tête. Il demande ses papiers à l'un de nous, les examine, et repart sans mot dire.

Depuis Moukden, le sol est couvert de boîtes de conserves innombrables. Aux abords des villages, les petits Chinois les ramassent soigneusement. Le soleil commence à tomber. L'étape est finie pour aujourd'hui. Nous ne savons pas trop bien où nous sommes. Nous nous arrêtons dans un village; chaque maison est remplie d'hommes; les champs disparaissent sous les tentes. Un peu à l'écart, nous trouvons enfin un gîte: dans un bas-fond, se dressent quelques maisons cachées parmi de grands arbres. L'une d'elles nous abritera pour la nuit. La chambre mise à notre disposi-

tion tient lieu de cuisine. Une odeur d'ail, suffocante, se répand. Après dîner, plutôt que de reposer sur le *khang* d'une propreté douteuse, je m'allonge par terre, dans mon manteau. Des fourmis me dévorent toute la nuit. Je m'endors un peu avant le lever du jour et me réveille couvert de rosée froide.

4 septembre.

De grand matin, nous quittons la route mandarine et prenons un chemin qui se dirige vers l'Ouest. Nous devons tomber sur la ligne du chemin de fer : là, nous aurons des nouvelles. Le terrain devient un peu accidenté. Las de ces plaines sans fin, je ne suis plus bien difficile et me réjouis à chaque vallonnement, aux boquetaux verts.

Des cavaliers dévalent une pente rapide, viennent à nous au grand trot. A leur tête, se trouve un colonel que je connais. Il s'arrête à peine, me demande si j'ai vu Kouropatkine. Je dis non. Il repart à belle allure. Il semble bien exalté : ça doit marcher mal ! De tous côtés, des bandes de Chinois fuient vers Moukden. Les hommes portent à chaque bout d'un bâton un panier rond, qu'emplit aujourd'hui un petit enfant à la mine éveillée, ravi de l'aventure. Puis des femmes lasses, courbées sous de gros paquets : les hardes de la famille, sans doute ; des gamins exténués, des charrettes que traînent des bœufs, de grands mulets couplés parfois à de tout petits ânes. Lamentable, ce

défilé de pauvres gens ! Il me vient, malgré moi, une irritation ridicule de voir ce paysage calme, ces arbres où chante le vent frais, ce ciel lumineux rayé par les hirondelles joyeuses, toute la nature contempler, impassible et sereine, cette misère et ces ruines.

Les troupes passent, toujours de plus en plus nombreuses. C'est la retraite, c'est la déroute couvrant le pays. Cavaliers, fantassins, caissons s'entassent dans les chemins étroits. Nous devons faire halte fréquemment. C'est une agitation, un désarroi inouïs. A contempler ce désordre, on sent combien l'esprit de direction fait ici défaut. Des hommes, par bandes ou isolés, s'en vont à travers champs, dans toutes les directions, ie fusil couché sur l'épaule. Ils semblent partir à la chasse. L'un d'eux manque de m'éborgner avec cette baïonnette qui jamais ne quitte le bout du fusil. D'autres dorment dans les fossés. J'en compte douze qui ronflent, en tas, sous le soleil. Tous ces hommes ne sont pas blessés pourtant. Où vont-ils ? Où sont leurs chefs ? Il n'y a personne pour mettre un peu d'ordre parmi ce gâchis. Voici plusieurs centaines de fantassins qui, tranquillement, montent au Nord, les mains dans les poches, pour ainsi dire. Se dirigent-ils sur Moukden, ou ailleurs ? Ils n'en savent sûrement rien eux-mêmes. Ils s'en vont..., et pas un officier qui les contrôle !

Le village où nous avons couché est Yentaï ; nous arrivons brusquement à la station. Une fourmilière d'officiers, une douzaine de généraux discutant, carte en main, qui avec un lieutenant, qui avec un capi-

taine. Les visages sont durs, tendus, soucieux, couverts de poussière, luisants de sueur ; des groupes se forment, et, chose rare, toutes les voix sont basses. Sur ce bourdonnement, ces allées et venues précipitées, semblent flotter une lassitude, un abattement profond : quelques figures sont désespérées...

Un officier me dit que j'arrive trop tard, que l'ordre définitif d'évacuation sur le nord a été donné. Je rencontre le général Silvestre qui part dans quelques heures pour Moukden. Que faire, sinon rentrer ? Découragé, je sors de mes fontes un énorme sandwich au poulet, que je garde précieusement depuis hier. La viande est gâtée. Je jette le sandwich à un gros chien chinois, qui erre aux alentours : il engloutit pain et poulet d'un seul coup. Dans un coin de la gare, un mercanti a installé une sorte de cuisine. L'air y est irrespirable. Une trentaine d'officiers se disputent des assiettes graisseuses, remplies d'une eau jaunâtre, où flotte un morceau de viande.

Je reprends aussitôt la route mandarine. Je talonne rageusement les flancs de mon poney. A la nuit tombante, j'arrive au pont de la rivière Houn-Khé.

Une sentinelle garde l'entrée du pont : mon brassard, mes papiers, rien n'y fait. Ma tête ne lui revient pas. « Au large ! » Il faut passer à bac. Sur le sable que blanchit la lune naissante, se distinguent des groupes nombreux, masses confuses d'où s'échappent des cris aigus, des vagissements plaintifs. Ils sont là, par centaines, les Chinois fugitifs dont les chaumières, les récoltes, le bétail, rien ne reste. Ils attendent le

jour pour faire péniblement passer la rivière à leurs femmes, à leurs enfants, à leurs lourds chariots. Ce pont a été construit par les Russes. Mais, en ce moment, pas une voiture prête à s'y engager, pas un cavalier, pas un piéton : n'est-ce pas l'heure pour les blancs, pour les « civilisés », de témoigner un peu de pitié à ces malheureux qu'ils ruinent ?

A Moukden, je trouve le quartier russe affolé. La Banque Russo-Chinoise file sur Tiéling, distant de quelque soixante verstes au nord : une fois de plus, les malles s'empilent, les voyageurs, les *sistras* se bousculent à la gare. C'est l'exode vers le Nord. Les Russes sont maintenant si accoutumés aux retraites, à perdre du terrain, qu'on ne pense même pas à une résistance prolongée, coûte que coûte : sitôt que les Japonais avancent de dix kilomètres, on ne pense qu'à se mettre à l'abri cent kilomètres plus loin.

Je vais aux personnes que je connais; la réponse est partout la même : « On évacue ; on discute la date à laquelle nous serons tous, l'armée comprise, à Kharbine. » Mais je ne crois guère à ces histoires : non qu'on puisse arrêter sérieusement l'ennemi, s'il veut pousser au nord, mais comment croire qu'il soit assez fou pour s'éloigner ainsi de ses bases ? Pourtant l'heure est critique, puisque la Banque Russo-Chinoise, toujours bien renseignée, montre le chemin du Nord. J'ai un tas de malles. J'apprends que mes amis ont perdu leur bagage à Liaoyang. Je me décide à ne garder que l'indispensable et à envoyer au plus vite mon boy Li-an confier le reste à la banque de Kharbine.

8 septembre.

On évacue la station de Cha-Kho. Le gros matériel du chemin de fer, les wagons inutiles, les rails, sont dirigés sur Tiéling; les camps-hôpitaux se portent au nord en hâte. On n'entend qu'imprécations contre le général Orloff[1]; il est maudit cent fois par jour.

Selon un officier des Gardes, tout marchait à souhait le matin de la fameuse déroute. Kouroki, séparé par la rivière Tai-Tzé du reste des forces japonaises, se trouvait dans une situation désespérée; la victoire russe, sur ce point, ne faisait aucun doute : les Japonais étaient enserrés. A 2 h., Kouropatkine télégraphiait à l'empereur qu'il tenait la victoire. Mais Kouroki ne tâcha point de trouer le centre, comme on l'espérait. Il fonça sur la droite (division Orloff) et les hommes, des réservistes sans entraînement (5e corps), furent pris de panique devant cette *furia* japonaise. « Comment leur en vouloir? continue cet officier avec découragement : des colonels mêmes montrèrent l'exemple, s'enfuyant dans des *drochkas* (sorte de victoria), à toute vitesse, loin de la bataille. » Il ajouta : « Ces journées furent peut-être les plus critiques pour les forces russes, depuis le début de la guerre. Le jour de la retraite finale, nos troupes étaient harassées : l'ennemi, à peine à quelques kilomètres derrière. Les pluies récentes avaient inondé les

[1] Si je cite son nom, c'est que la presse entière a parlé de lui.

routes ; les transports, les caissons, les canons se noyaient dans la boue ; à chaque instant, il fallait porter, pousser les pièces à bras d'homme. Plus d'un présageait un véritable désastre ; les Japonais avançaient, la confusion était inexprimable, le soir tombait... Un général de corps d'armée vint à passer, impeccable, parfumé, ganté de blanc, suivi de son état-major. Il croisa le camarade dont je tiens l'histoire, un jeune officier qui activait la retraite, en avait la responsabilité... Ce malheureux voyait avec angoisse l'obscurité s'accroître ; la mort dans l'âme, il supputait déjà le nombre de canons qu'il faudrait abandonner à l'ennemi, faute de temps pour les évacuer.

Or, le général le reconnut, et l'appelant pour l'entretenir, l'obligea à abandonner sa besogne ; il lui montra cette masse lamentable, ce troupeau vaincu que dorait le soleil couchant et, d'un ton lyrique, s'écria : « Hein ! tout ce mouvement, sous cette lumière, comme c'est beau ! »

L'officier conclut par cette phrase bizarre : « Ah ! vous savez ! je suis arrivé en Mandchourie fidèlement attaché au régime : maintenant... »

9 septembre.

Les Japonais, comme de coutume, ayant cessé leur marche en avant, Moukden se ressaisit petit à petit. Je ne connaîtrai plus, j'en ai peur, la grande ville

paisible, un peu somnolente, dans son activité commerciale même. Les jours vont changer. Jadis, par les matinées radieuses, des campagnes environnantes affluaient les maraîchers ; les brouettes, semblables à celles des vieux ancêtres, grinçaient et disparaissaient sous les navets, les carottes éclatantes, les belles salades vertes. Aux carrefours se rassemblaient les vendeurs réjouis, emplissant l'air de leurs appels aux consonnances inattendues. Sur le sol s'alignaient d'innombrables paniers d'osier, aux larges mailles, d'où jaillissaient soudain une crête écarlate, un chant triomphal ; de gros porcs noirs, aux ventres énormes, pattes liées, protestaient en clameurs aiguës... Pourtant, quel caractère mystérieux d'apaisement, de tranquillité inaltérable dans cette agitation !

Durant la grande chaleur, Moukden, autrefois, s'apaisait, languissante. Les rues, presque désertes, les arbres même semblaient envahis de torpeur, et les branches, agitées à peine, chuchotaient comme un rêve. Vers le soir, apparaissaient des *pékin-carts* somptueux, attelés de mules splendides, luxueusement harnachées. L'intérieur de la voiture était souvent caché par une gaze métallique qui arrêtait, avec la poussière, les regards indiscrets. J'entrevoyais à peine un vieillard respectable, aux immenses lunettes, largement cerclées de corne, ou quelque visage de femme, aux joues empourprées de fard. La chevelure noire, à l'arrangement délicat et compliqué, s'avivait d'une fleur blanche ou pourpre : un mandarin, une grande dame, allant faire leurs visites.

A peine le soleil disparaissait-il que les boutiques se fermaient, les passants se faisaient rares. Les lampes qui tenaient lieu de réverbères éclairaient si peu que Moukden semblait morte, entièrement déserte : les maisons blanchissaient sous la lune, des chats miaulaient. Mais cette ville inanimée ne donnait point une impression d'abandon, de tristesse : elle méditait, confiante en la prochaine aurore.

Ce calme est changé maintenant en une fièvre incessante. Les soldats massifs encombrent les rues. Les voitures régimentaires, les caissons, les Cosaques disparaissent dans des nuages de poussière. Des véhicules disgracieux, bas sur roues, en forme de gondoles, transportent officiers et *sistras* qui flirtent et se préparent pour l'hiver, marchandent des fourrures. Les commerçants chinois font des bénéfices énormes. Les Russes achètent, à des prix fous, des zibelines noirâtres, au poil ras, qui se pèleront dans quelques semaines, des bibelots atroces, un étalage de bazar fait en Allemagne ou à Changhaï. La nuit, des bandes d'ivrognes zigzaguent par les rues.

Je cherche refuge dans la maison de Lou, dont je ne sors guère, sinon pour les corvées obligatoires à la station, la chasse aux nouvelles. Je suis si bien dans mes deux grandes chambres ! En attendant les batailles, que je manquerai peut-être encore, je joue au *bridge*, au *poker*, tard dans la nuit. Je paresse le matin, retarde mon lever, et fume cigarette sur cigarette, allongé sur mon lit de camp. Que faire ? Je n'ai pas de livres, et l'on ne se bat pas.

Lou a disparu, est parti pour In-kéou, qu'occupent les Japonais. Il va pouvoir rebrasser de grosses affaires, maintenant, avec les amis jaunes.

Une bande de pigeons habite la maison. Ils me réveillent, quelquefois, car la tradition chinoise est d'attacher sur l'un des oiseaux un grelot qui résonne à chaque vol. Aussi, quand j'ouvre les yeux, ai-je, avec le premier rayon du soleil, des passages de notes claires, aériennes.

Ma grande distraction, à mon réveil, est de surveiller une famille de moineaux. Ils ont élu domicile à l'extérieur de ma fenêtre. A force de donner du bec contre le papier, ils ont fini par déchirer un des carreaux, et de temps à autre apparaît un tout petit œil noir, vif, qui m'épie et disparaît. Ils ne viennent là que le matin. L'après-midi, ils ont à faire ailleurs : je ne les vois jamais. Ici doit être leur parlement ; le lieu de rendez-vous pour discuter les questions importantes. Ils pépient éperdument et finissent souvent par se battre. Mais soudain un coup de vent agite le papier, avec fracas, et toute la bande s'enfuit dans un joyeux bruit d'ailes.

10 septembre.

Elle est odieuse, cette vie de rentier mandchou ! Je m'ennuie tant que j'abrège ma journée en me levant à midi, à 1 h. Tous mes livres sont à Kharbine. Ici, j'ai à peine une chemise et un savon. Qu'attendent-ils, les Japonais ? Je voudrais être au Bois. Des sou-

venirs de matinées à Armenonville me donnent le spleen.

Dans le voisinage de la maison, au sommet d'un grand arbre, des Chinois ont pendu un chapelet de coupes d'étain, percées d'un trou, au travers desquelles le vent gémit. La première fois que j'aperçus ces coupes à l'étalage d'un magasin, intrigué, je m'enquis : j'étais avec un Chinois qui parlait anglais, mais je compris mal son explication. Il parlait de coupes *sonores, qui pleurent*... Maintenant, je sais. Pendant ces longues heures d'oisiveté, de nostalgie, s'élève, avec le vent, une plainte interminable, monotone, navrante : au gré de la brise, ces harpes éoliennes exhalent des appels déchirants, des murmures épuisés.

Lou a envoyé d'In-kéou son frère, comme *manager* à sa place. Cette brute, qui ne parle que russe, veut faire de notre maison un hôtel. Il gagne pourtant assez d'argent avec nous. Quand les Russes vont nous envahir, cela va être du propre. Ma pauvre véranda!

Ça y est ! Je rentre de la gare ; il est 1 h. Notre salle à manger est remplie d'officiers et de popes qui engloutissent bruyamment. Dans la cour, d'autres ont fait dresser des petites tables : on trébuche sur des bouteilles vides, des débris de mangeaille.

13 septembre.

La maison est intenable. Une grande pancarte orne maintenant la porte d'entrée, *Mandchouria Hôtel*.

La place mérite un autre nom. Des officiers ont amené hier, tard dans la nuit, des chanteuses chinoises. Le vacarme a duré jusqu'à 3 h. du matin ! Il va falloir loger ailleurs, mais où ? Mes moineaux eux-mêmes désertent : il est vrai qu'il pleuvote.

Rencontré cet après-midi un de mes boys, qui avait disparu durant mon séjour à Tachitchao. Un grand gaillard, parlant admirablement anglais, et d'une paresse ! Il tâche de se sauver en me voyant. Je l'empoigne par sa natte. Un rassemblement se forme. Le boy m'explique que sa mère était très malade à In-Kéou, etc. Ils disent tous cela, de Port-Saïd à Yokohama : je connais le motif. Je crois bien plutôt que mon homme est allé donner des renseignements aux bons « Japs ». Il a eu tort de s'en aller en gardant quelques roubles qui m'appartiennent. Je l'emmène de force au commissariat de police russe. Le commissaire parle français ; il est très aimable, écoute mon histoire, appelle l'interprète, un Chinois de grande allure, — parlant très bien français ! Le boy reste impassible durant l'interrogatoire, fort long. Il nie tranquillement, sans éclats ; il ne sourcille pas en apprenant que le commissaire va l'emprisonner : il a même l'air un peu railleur. Le commissaire ajoute : « Mais plutôt, je vais te faire remettre aux autorités chinoises, au tao-taï (gouverneur) qui décidera. » L'interprète traduit. Mon homme devient vert, sort de son calme, demande avec véhémence : « Pourquoi le tao-taï ? » Ah ! c'est qu'il s'agit, non plus de police russe, mais bien de la justice indigène, expéditive et implacable...

Il se rit des Russes : que lui importe un peu de prison, donné par les « diables étrangers » ? Son prestige y gagnera : il jouera au martyr. Mais le mandarin lui réserve trois mois de cangue : pour les siens, il aura perdu la face.

A la fin du dîner, le sort punit le frère de Lou de sa cupidité. Il a voulu un hôtel. Il en a vite les bénéfices. Une bande d'officiers russes arrive. A leur tête, se trouve un bel homme qui n'est point ivre. Je le connais, c'est un prince et non des moindres. Il commande impérieusement le dîner. Il faut le temps de le préparer, mais cela ne le préoccupe guère. Nous autres pensionnaires, on sait que nous dînerons. Nos plats arrivent ; colère des officiers. Le prince appelle le frère de Lou. Une discussion s'engage sur les marches qui accèdent à la cour. Nous entendons un grand bruit, des cris. Nous nous précipitons. Le prince a renversé le Chinois et lui talonne la tête à coups de bottes. L'un de nous, un Américain, veut s'interposer. Le prince lâche sa victime, se retourne sur mon compagnon et fait mine de dégainer, puis se contente de l'insulter, et lui annonce qu'il le fera demain expulser de Mandchourie par Kouropatkine.

J'ai été jusqu'à la pagode, située sur la rive droite de la rivière Houn-Khé, et pareille à celle qui avoisine la gare. Elle aussi est entourée d'un jardin aux grands arbres. La dernière fois que je m'en approchai, je mis en fuite des tourbillons de corbeaux criards. Les branches alanguies, dont les feuilles commencent à jaunir, sont désertes maintenant : au pied de

troncs vénérables campent des *sotnias* de Cosaques.

Il doit être bien vieux, ce monument de briques, revêtu de plâtre, dont d'énormes fragments s'émiettent dans les ronces. Comme il est délabré, ce témoin de la Corée victorieuse, maîtresse de la Mandchourie, civilisatrice du Japon, il y a dix-sept siècles, — quand nous n'étions, pour ainsi dire, que des barbares, — et retombée en décadence, devenue l'esclave des uns et des autres ! Ce n'est point une tour élancée, comme à Liaoyang, mais une sorte de cloche immense, de géante tulipe renversée, que surmonte, en guise de tige, une flèche de métal. Les reliefs de la base, dragons, griffons fantastiques, se distinguent à peine. Un côté des fondations s'est affaissé, et l'édifice penche légèrement. Cette inclinaison mêle un peu de comique à son caractère de vieillesse auguste, lui donne comme un semblant de gaieté factice, mais si mélancolique et douloureuse ! Je songe à une très vieille femme, toute ridée, qui, montée d'un doigt de champagne, esquisserait un pas de gavotte, pour faire croire qu'elle est encore jeune.

Au retour, je laisse aller mon cheval à son gré. Il choisit, pour retourner, des chemins que je ne connais pas. Nous voici dans des rues que je ne soupçonnais guère. Quelle différence avec les larges voies marchandes qui me sont habituelles ! Pas un magasin, rien que des murs épais, hauts de plusieurs mètres. Ce quartier respire le luxe, au moins la grande aisance. De temps à autre, une lourde porte entr'ouverte. Sur le seuil, un gros Chinois, gras, cossu. Du

plus loin qu'il me voit, il se précipite en dedans de la porte, la pousse avec fracas : ils m'irritent, ces indigènes, avec leur méfiance méprisante ! Je guette une occasion. Le sol est mou ; mon cheval marche sans bruit ; nous arrivons bientôt à l'angle d'une rue. Je sens que ma bête va s'y engager. Je l'enlève des deux talons : surprise, elle fait un bond en avant. A quelques mètres, à droite, une porte grande ouverte. Il est trop tard pour la fermer. Sur le seuil, trois petites filles prennent le frais et causent gravement ; elles sont hautes comme une botte et serrées dans leurs longues robes de soie, prune ou bleue, à grands dessins. Leur coiffure savante s'égaye de fleurs vives. Le front et la naissance du cou sont couverts de poudre : cette blancheur de pierre accentue le fard qui empourpre leurs joues. Elles semblent de petites idoles faites de matières fragiles, précieuses. Hors des larges manches sortent des bras frêles, d'un dessin très pur. Au bout des doigts minuscules, aux ongles teints de carmin, se balancent les éventails de couleurs claires, savamment agités. J'arrête mon cheval. Stupéfaites, elles ne pensent d'abord pas à se sauver. L'une éclate de rire et montre des dents délicieuses. Je crois me trouver en face d'une gravure japonaise. Mais la plus grande — elles sont toutes les trois si petites ! — indignée par la mauvaise tenue de sa compagne, fronce les sourcils, lui donne sur le bras un coup sec d'éventail, et mon tableau disparaît en se bousculant, avec des sautillements, de toute la vitesse des petits pieds difformes.

Je passe devant un maréchal ferrant. Le travail a cessé depuis longtemps, les enclumes sont silencieuses; pourtant, comme d'habitude, mon cheval corne de frayeur, refuse obstinément de pousser plus avant. Pour comprendre cette terreur, il faut voir, le jour, les malheureuses bêtes ficelées comme des saucissons, immobilisées durant des heures. Les Chinois, trop paresseux ou trop indifférents pour traiter les bêtes par la douceur, mettent fin aux coups de pied, aux résistances, en les ligottant de grosses cordes : les pauvres animaux semblent pris dans quelque toile d'araignée gigantesque. Chaque fois qu'ils approchent d'un de ces lieux de torture, ils montrent qu'ils n'oublient pas plus que les hommes.

14 septembre.

J'ai vu, à la gare, la femme cosaque, cette métisse de Polonais et de Chinoise qui servait autrefois d'interprète chez le général Rennenkampf. Elle n'a guère de scrupules, dit-on. Elle s'est fait donner, l'autre jour, un cheval et une selle, pour rentrer des positions à Moukden, et n'a jamais voulu les rendre. Elle est couverte de crasse. J'ai eu envie de lui offrir un savon au lieu d'un verre de thé. Elle tenait à ce que je la photographie : j'étais heureusement sans mon appareil.

Je commençais à avoir des cheveux et une barbe de pope. Il m'a fallu entrer dans la petite boutique du

coiffeur grec, au coin de la gare. Le parquet était couvert de cheveux, blonds ou bruns ; au mur, entourant une glace étroite, étaient pendus deux brosses aux poils blancs jadis, un peigne édenté traînait sur une planchette. J'eus très envie de m'en aller. Le coiffeur, une tête de palikare féroce, rasait un officier blond : un côté de la figure était achevé. Dans la glace, je voyais une moitié de visage frais et rose, l'autre partie semblait noire. A mon tour, je m'installe sur la chaise. L'homme m'attache autour du col une petite serviette, de couleur douteuse. Je veux lui faire des recommandations. Avant d'avoir ouvert la bouche, j'ai le crâne, la barbe presque entièrement rasés. Il me laisse au bout du menton un petit balai ridicule, contemple son œuvre avec satisfaction, et répète à plusieurs reprises, d'une voix gutturale, en me désignant la touffe de poils qui me reste : Boulanger, général Boulanger ! C'est ainsi qu'il catalogue cette coupe bizarre.

Une foule de mercantis et de femmes, aujourd'hui, sur les quais. Ces dernières sont accompagnées de caisses innombrables. La police a décidé, paraît-il, de lessiver Moukden. Il va y avoir des pleurs et des grincements de dents ! Ces dames vont à Tiéling. De vagues Monténégrins escortent ces femmes : gens sordides, qui portent comme un sceptre le sac ou l'ombrelle. Quelles têtes de bandits ! Au lieu de nous envoyer un policier presque tous les matins, à l'hôtel, pour épier nos faits et gestes, les Russes feraient bien mieux de débarrasser la Mandchourie de

cette canaille. Je suis certain que nombre d'entre eux espionnent pour les Japonais.

Le frère de Lou, enfin satisfait de l'expérience d'hier, a enlevé la pancarte « Mandchouria Hôtel », mais il est trop tard : les Russes connaissent maintenant le chemin de la maison.

17 septembre.

On escompte incessamment une reprise de l'avance japonaise. Leur aile droite — toujours Kouroki — aurait débuté avant-hier. Je vais avoir quelque chose à faire ! Je voudrais bien connaître ce fameux général du *bois noir* (tel est, paraît-il, le sens de *Kouroki*), terreur des Russes : on ne parle que de lui.

Pourquoi mon boy Li-an reste-t-il si longtemps à Kharbine ? Je parie que malgré les papiers imposants que je lui ai donnés, les Russes refusent de le laisser revenir. Être boy d'un Français, quel sujet de méfiance ! Les espions chinois vont et viennent, librement, par centaines.

18 septembre.

A la messe. L'église catholique, démolie partiellement par les Boxeurs et que le missionnaire rebâtit lentement, a un aspect bizarre avec ses grandes tours nues, qui seules restent debout. L'autre jour, je les ai aperçues de loin, au soleil couchant : elles

m'apparurent comme des débris de château fort incendié, rougeâtre, farouche : il n'y manquait que les clameurs de soldats donnant l'assaut.

La chapelle provisoire, trop petite, est bondée de Chinois. Sous le plafond bas, de vilaines odeurs émanent de cette foule. Je suis resté sur le pas d'une porte ouverte. Comme toujours, quelques soldats catholiques se trouvaient là. L'église n'a ni bancs, ni chaises : durant toute la messe, les Russes sont demeurés les deux genoux sur la brique. Ils étaient plongés dans la lecture d'un livre volumineux. Pas un instant leurs lèvres n'ont cessé de bouger. Que de foi, de piété, dans l'attitude recueillie de ces humbles ! Ils m'ont impressionné, ces hommes qui priaient avec tant de ferveur, peut-être pour la femme, les petits, si loin : demain, un shrapnell les déchiquettera par morceaux. Ah ! pouvoir leur dire : « Allez-vous en, rentrez dans vos isbas ! » Pauvres gens, serfs encore il y a quarante ans ! ils sont ici, en Mandchourie, sans savoir pourquoi : ils donnent leur vie pour cette guerre stupide, meurent obscurément, humblement, comme ils prient.

Ces soldats évoquent en moi certains souvenirs du Sud. A Tachitchao et à Haïtchen, il m'est arrivé de voir des hommes, orthodoxes ceux-là, se tourner vers l'Orient pour dire leurs prières. Souvent, c'était aux abords des gares, et j'admirais leur recueillement, au milieu du tumulte, du va-et-vient des locomotives. Un jour, ce fut en plein champ. Le soleil tombait, le *gaolian* vert prenait des teintes roses :

debout sur une éminence, ils dominaient l'océan de verdure, semblaient des statues sombres. Simultanément, ils se découvrirent, se signèrent lentement, à plusieurs reprises. Je m'approchai. Ils ne me donnèrent aucune attention. Sans se laisser distraire, ils prièrent longtemps, sous le ciel de gloire. Je pensai à l'*Angelus* de Millet..., mais combien plus émouvante, l'adoration silencieuse de ces soldats guettés par la mort! Leurs prières finies, ils vinrent à moi, souriants, jovials. A ce moment, je me rappelle encore l'émotion qui s'empara de moi... J'aurais voulu leur parler, mais qu'aurais-je pu leur dire? Je me sentis petit à côté de ces héros : je leur donnai du tabac : ils étaient si contents! Le peuple, le *moujik*, le soldat russe, quel élément merveilleux... Ah ! s'il n'y avait pas les autres !

19 septembre.

Je fais si peu d'exercice que je ne puis plus dormir. Après une nuit d'insomnie, je suis parti à pied, de bonne heure, par la ville.

Des enfants me suivent avec des cris, des bousculades. J'ai eu tort de leur donner quelquefois des sous. Ils deviennent gênants. Au coin d'une rue, je vois un attroupement. Beaucoup de gamins, là aussi. On s'écarte à mon arrivée. Je me trouve en face d'un vieux bonhomme, qui me sourit. Il n'a plus de dents. Il doit être très pauvre. Il tient à la main un panier en osier, minuscule, aux mailles rapprochées : une

sorte de nasse pour tout petits poissons. On dirait un joujou. De l'intérieur, s'échappe une musique stridente, assourdissante. J'examine de plus près : soigneusement tapissé d'herbes, le panier renferme des centaines de cigales. Elles se grimpent sur le dos les unes des autres, avec un crissement de pattes sur les carapaces luisantes. Ce bruit rappelle vaguement les sons qui s'échappent d'un panier d'écrevisses. Le marchand de cigales sort une des bêtes vertes : je vois que les ailes sont rognées. L'hiver approche, les nuits sont déjà froides, j'ai trouvé du givre, ce matin, dans la cour : les Mandchous font leurs provisions de cigales, leur donneront asile dans les solives de leurs maisons, et la crécelle infatigable leur rappellera, durant la longue mort de la nature, que le printemps reparaîtra, que le soleil bienfaisant tiédira de nouveau la plaine, que les arbres redeviendront lourds de feuilles et de fruits... On saura patienter, grâce aux chants de la petite bête, qui les garde à l'espérance des moissons, des printemps futurs. Ce raffinement me fait songer à une coutume des Chinois aisés. Au cours de certains dîners, entre deux plats, dans un vase très simple, le maître de maison fait circuler parmi les convives une fleur rare, une orchidée souvent, dont la forme et la nuance réjouissent les yeux. Je m'éloigne. Une tristesse invincible s'empare de moi. Les cigales ! Routes poudreuses de Provence, oliviers, blancheur éclatante des mas, Arles, Avignon, le Rhône, la France...

J'ai trouvé au télégraphe une dépêche pour moi,

venant de Kharbine : elle traînait là depuis des jours, dans un coin. Je ne m'étais pas trompé. La police refuse de laisser mon boy Li-an revenir à Moukden. Il commence à faire vraiment froid. Je n'ai de vêtement que celui que je porte, le même que j'avais à Haïtchen, par quarante degrés de chaleur. J'irai à Kharbine chercher mon boy et m'équiper pour l'hiver.

En revenant de la station, mon cheval fait soudain un écart violent. Je comprends sa frayeur, en apercevant, allongé au bord de la route, un malheureux qui demande l'aumône. Terminant une de ses jambes, noirâtre, violacée, presque sans chair, apparaît le tibia, bout d'os jauni, terreux, comme une vieille défense d'éléphant. Le pied manque. C'est le résultat d'un séjour en prison : le pied, enserré à la cheville par un anneau qui entre dans les chairs, finit par dessécher, se détacher, tomber : la justice chinoise !

24 septembre.

Sorti à pied avant dîner. A l'extérieur de la ville, sur un remblai très élevé, je découvre un coin qui m'enchante. Là se tiennent les brocanteurs, les marchands de vieille ferraille, de vieux habits, les pédicures, les diseurs de bonne aventure. Un vieillard, réjoui, paisible, est assis sur un escabeau très bas, presque au ras du sol : devant lui est étalé un tableau, couvert d'inscriptions mystérieuses. Il tient en main

une fine baguette noire. Je me l'imagine conduisant un grand orchestre à Paris, et me mets à rire. Il rit aussi, sans comprendre, par politesse. Il me plaît, ce vieux. Je lui donne dix kopecks ; la pièce disparaît dans les plis de sa robe. Il me saisit une main dans ses grands doigts maigres, si sales ! Je laisse faire. Des Chinois s'attroupent. Un moineau, perché sur l'épaule du bonhomme, fait tranquillement sa toilette, s'ébouriffe les plumes, part soudain en l'air, à petits coups d'ailes, attrape une mouche et revient se poser sur l'épaule de son protecteur. Le vieux me regarde la main de temps à autre, parle avec volubilité, touche de sa baguette les signes du tableau étroit. Le groupe rit fréquemment. Que peut bien prédire ce vieux ? Quelles tristesses futures pour moi dans ce bavardage ? Peu m'importe. De cette hauteur, je domine une vaste étendue que partage un étang verdâtre. Tout au bout, passent des cavaliers, des fantassins lourds : que m'importe ma destinée, à moi, privilégié de la terre ? C'est à ceux-là, à leur avenir que je songe.

25 septembre.

J'ai dîné chez des amis. En rentrant, je distingue, au milieu d'une ruelle noire, une lumière éclatante. Mon cheval refuse d'avancer. Je mets pied à terre, m'approche à grand'peine. Il est très tard. A quoi peuvent-ils bien travailler toute la nuit, ces forgerons ? Le spectacle est impressionnant. De la grande porte

ouverte, s'échappe une clarté aveuglante qui troue l'obscurité des alentours. Les hommes, presque nus, s'agitent, passent comme des ombres. Au fond de la pièce ronflent les soufflets, brillent les charbons ardents. Un ouvrier attend, le lourd marteau reposé sur l'enclume. A l'extrémité de longues pincettes, un aide apporte en courant une énorme pièce de fer, si rouge que j'en ai mal aux yeux de la regarder. Sous les coups répétés jaillissent de grandes gerbes d'étincelles qui fusent comme des feux d'artifice et traversent toute la largeur de la rue. Les hommes s'interpellent, bondissent, les enclumes résonnent. Je remonte à cheval, fais quelques mètres... De nouveau l'obscurité impénétrable; la lune, voilée de légers nuages, ne se révèle que par un halo d'or pâle, les étoiles clignotent, les chiens aboient, très loin : d'une maison voisine s'élève un rire léger de femme.

26 septembre.

Un commerçant allemand me donne des détails sur l'occupation d'In-kéou, à la fin de juillet. Les Russes quittèrent la ville vers 11 h. du matin. L'après-midi, à 3 h. environ, apparurent aux portes deux éclaireurs, deux petits fantassins jaunes, solitaires. Puis les avant-gardes. Le reste des troupes, peu nombreuses, suivit. On alla aux douanes; on fit disparaître du haut d'un mât les aigles impériales, et le vent déroula le Soleil-Levant. Aucun pillage. Les

Chinois enlevèrent de leur maison les drapeaux russes, pavoisèrent aux couleurs japonaises, et les mamans dirent aux enfants d'oublier « Hourra », et leur apprirent « Banzaï! ».

Pauvre Chinois! ils ont dû, depuis 1900, déployer tour à tour les couleurs françaises, anglaises, américaines, allemandes, japonaises, tant d'autres encore : quand flottera chez eux, librement, sans rivaux, le Dragon-Vert ?

28 septembre.

Le censeur prétend savoir que les Japonais ne possèdent au sud que de faibles effectifs. Les avant-gardes occuperaient les mines de charbons de Yentaï. Les hostilités ont cessé depuis près d'un mois, et l'ennemi aurait donc employé ce loisir à reculer, car le gros de l'armée japonaise devait occuper Yentaï même vers le 7 ou le 8 septembre! Est-ce une feinte? Veulent-ils tendre la perche aux Russes? Ces derniers oseront-ils la saisir? Naturellement, Kouroki le légendaire continue sa marche en avant. Mais, depuis qu'on en parle, il devrait être au moins à Irkoutsk!

4 octobre.

On parle de plus en plus d'une offensive. J'ai peine à croire à un changement de tactique pareil. Nous sommes si habitués aux retraites! Les troupes mêmes, me dit un officier à la gare, ne songent plus,

dans l'action, qu'à se replier dans les positions préparées en arrière. Quelques-uns montrent de l'enthousiasme pour cette offensive; mais bien peu. X..., au buffet, semblait très surexcité. Il déclarait à qui voulait l'entendre que cette attaque était une folie, et qu'elle tournerait mal. Le bruit court que Kouropatkine veut un succès avant l'arrivée de Grippenberg, nommé chef de la seconde armée. On ignore encore qui commandera la troisième. On parle de Liniévitch, qui, depuis le début de la guerre, est resté du côté de Vladivostok, avec ces fameuses troupes qui devaient, en Corée, couper l'ennemi de ses bases.

5 octobre.

On va vraiment attaquer. Le gros des troupes est parti pour le sud hier. Je me prépare et je fais donner double ration à mes chevaux. Il fait très froid la nuit. L'atmosphère reste limpide, la lumière infiniment pure, mais le soleil n'a plus de chaleur. Le *gaolian*, aux environs de Moukden, n'a point été coupé. Sur de grandes étendues, les Russes ont couché, piétiné les hautes tiges, pour voir plus au loin. Elles sont sinistres, maintenant, ces plaines ravagées. Elles semblent se soumettre, fauchées, vaincues par l'hiver.

J'allais à la gare, ce matin. Mon chemin me faisait passer au long de la ligne de garage, occupée par le train du généralissime. Son propre wagon était

arrêté en face d'une tente où se célébraient les cérémonies du culte orthodoxe. Aux alentours de cette tente, je remarquai des groupes nombreux. Je m'approchai, par curiosité — et, de suite, je fus empoigné par un spectacle imposant dans son cadre magnifique et dans sa familiale simplicité. C'était bien, si j'ose dire, une réunion de famille. Sous la tente, le service divin venait d'être célébré. Le pope, haute taille, longue chevelure et visage barbu, avait, à la fin du service, présenté la croix à chaque assistant, le généralissime était venu le premier, puis chacun, en plein air, tête nue, à genoux, avait baisé le crucifix et échangé, avec le pope, l'accolade de paix. Un cantique avait alors été entonné par tous, demandant au Dieu des armées son assistance dans l'offensive prochaine.

Le généralissime procéda ensuite à une remise de décorations. Il donnait les dernières quand j'arrivai. Quelques troupes, peu nombreuses, un bataillon à peine, devaient défiler, être inspectées par lui. On attendait. Les officiers, dans l'espace libre entre la tente et le wagon, mettaient leurs hommes en formation « pour défiler ». Le froid était assez vif; mais l'hiver, en Mandchourie, est un hiver joyeux, tout ensoleillé, sous un ciel sans nuage. Un temps qui donne envie de sauter, de courir. Dans cette atmosphère étonnante de pureté, les uniformes de tous ces officiers, chamarrés d'or, bariolés de rouge, de bleu, de vert, resplendissaient. Les femmes étaient nombreuses, *sistras* pour la plupart, et, parmi elles,

deux très élégantes, chapeautées chez le bon faiseur, jeunes et jolies. J'admirai leurs robes, leur teint rosé par le froid, leurs bijoux qui jetaient des lueurs, et je pensai à Paris. On se serait cru au Bois, un beau jour d'hiver. Les conversations ne dépassaient pas un murmure de bon ton ; une intimité de parfums, de salon, nous entourait ; les grandes tailles des officiers se penchaient, pour des baisemains...

En face, à l'écart du petit groupe, encadré par deux aides de camp, le général Kouropatkine était debout contre la balustrade qui longeait les wagons. Il attendait, grave, le défilé des hommes. Son uniforme détonnait par sa simplicité. J'en ai oublié les détails, la couleur même. Mais je garde le souvenir d'un homme au-dessous de la moyenne, à la barbe grisonnante, aux traits affables où il me semblait découvrir une émotion contenue, — tout de sombre vêtu. N'eût-ce été la déférence visible de l'entourage, on l'eût pris pour un subordonné entre ses supérieurs... Le défilé commença.

Par rangs de quatre, chargés comme des bêtes de somme, les musettes, les cartouchières ballottant à chacun de leurs grands pas lourds, ils passèrent et, à hauteur du chef, la tête tournée vers lui, saluèrent avec la formule hachée et les cris habituels : Dieu vous garde, Excellence ! C'étaient des réservistes, des hommes d'une trentaine d'années. Beaucoup d'entre eux étaient alourdis d'embonpoint. J'ai souvenir surtout d'un officier obèse et court, qui faisait des pas trop grands, pour garder la cadence. La main

au képi, immobile, le général en chef répondait aux saluts... Et, si je ne pouvais l'entendre, je l'ai deviné si bien! malgré la maîtrise sans égale qu'il possède sur lui-même, malgré tout son empire, sa voix était émue, en répondant à cet : *Ave Cæsar!*

Ils passèrent dans un nuage de poussière. Et ces troupes, que depuis neuf mois on avait arrachées à leur foyer de famille, à leurs affaires, à leurs champs, à la mère-patrie pour cette campagne de recul perpétuel, s'en allèrent prendre leur poste. Oh! les brave gens! — Autour de moi, sans que d'ailleurs elles eussent jamais cessé, les conversations continuaient... un murmure de bon ton... Le mélange de parfums flottait, et, dans l'oreille des trop jolies dames, sous l'abri des grands chapeaux empanachés, les voix des officiers se faisaient confidentielles.

LA BATAILLE DU CHA-KHO

« Car le tout est d'en tuer, d'en tuer des monceaux ».
JULES FERRY.

Le 6 octobre, le général Kouropatkine reçut la visite du vice-roi amiral Alexeieff. L'entrevue dura longtemps, à la gare de Moukden, dans le train même du vice-roi qui devait aussitôt repartir pour Kharbine. Ils se séparèrent vers midi et, quelques heures après, le généralissime, avec son état-major, se dirigeait à cheval vers le Sud. Le lendemain, 7 octobre, les attachés militaires étrangers suivaient et toutes les troupes disponibles partaient en avant, impassibles, splendides... Toujours la même déférence à tous les ordres : « On attaque ? » — « On attaquera ! » — « On évacue ? » — « On évacuera ! » Enfin l'on attaquait ! L'enthousiasme était grand, parmi les hommes. L'ordre du jour du général en chef avait été accueilli par d'unanimes « hourrahs ! » Mais l'étonnement qu'avait provoqué en moi ce changement de tactique n'était pas amoindri, et bien des officiers russes m'avaient fait

sentir leurs appréhensions. On annonçait que la gare de Cha-Kho était réoccupée. On disait que les Japonais ne disposaient que de faibles effectifs sur la ligne du chemin de fer, ainsi qu'à l'Ouest, dans les plaines immenses de la rivière Liao, où la force russe pourrait se déployer. Je retrouve aussi dans mes notes le bruit, sans confirmation d'ailleurs, d'une première prise de contact entre notre extrême-gauche et l'ennemi ; j'appris ensuite que ce n'était qu'un de ces engagements de cavalerie comme il s'en produisait incessamment. Le matin du 8 octobre, on annonça qu'une action générale n'aurait pas lieu avant deux jours, et l'action, en effet, ne devint générale que dans la seconde moitié de la nuit du 10 au 11.

L'objectif était Yentaï, et, par ricochet, Liaoyang. Le général Kouropatkine prit les dispositions suivantes.

Trois corps d'armée, le 1er et le 2e de Sibérie, le 3e, composé, en Mandchourie, d'éléments divers, constituaient, sous le commandement du général Stackelberg, notre gauche. Nous l'appelions l'armée de l'Est. Le 1er corps de Sibérie avait à sa tête, primitivement, le général Stackelberg lui-même : je ne me souviens plus du nom du général auquel il confia ensuite ce commandement. Le 2e corps de Sibérie était commandé par le général Sassoulitch. Le 3e corps, enfin, par le général Ivanoff. Cette armée de l'Est avait pour mission d'attaquer le flanc droit japonais, à la hauteur des mines de Yentaï, en passant par une

région montagneuse où la marche des troupes devait être fort lente. Ayant une quarantaine de verstes à couvrir, cette armée de l'Est partit la première. Je crois qu'elle était accompagnée d'environ six batteries, mais je n'en suis pas sûr.

Le centre et la droite russes, des environs de Moukden où ils piétinaient depuis des semaines, s'ébranlèrent à leur tour, environ deux jours après. Le centre comprenait : le 4e corps de Sibérie (général Soroubaieff) et le 1er de Russie (général Meyendorff). L'armée de droite avait pour éléments (l'ordre de cette nomenclature va de gauche à droite), le 10e corps (général Sloutchevsky), le 17e (général Binderlinck), le 6e (incomplet, une brigade, je crois, et je n'ai jamais pu savoir exactement le nom du commandant en chef), enfin le 5e corps.

L'effectif total, pour moi, ne dépassait pas 200.000 hommes, et encore ! Je donne un chiffre rond et, dans mon incertitude, je préfère estimer plus haut que trop bas. Les officiers russes — et je serai le dernier à le leur reprocher — se montraient plus que discrets sur le chiffre de leurs troupes. Je ne parle pas russe. Allez donc évaluer exactement ces masses d'hommes ! Sur le papier, c'est bien simple, trop simple ! On ouvre un annuaire : on y voit que le corps sibérien, par exemple, comprend environ 20.000 hommes ; donc X..., à la tête de « tel » corps, a 20.000 hommes sous ses ordres ! Mais quand on est en Mandchourie, on n'ose pas faire une évaluation quelconque, sans réserver une marge d'erreur

d'au moins 50 p. 100. Encore une fois, le secret était bien gardé, et mon inexpérience technique est complète. Je dirai simplement que je sais des régiments qui n'ont compté que 500 hommes, alors que l'effectif régulier est de 2.400 hommes dans les corps de Sibérie, et d'environ 4.000 hommes dans les corps de Russie...

Donc, l'objectif était Yentaï, contre lequel marchaient environ 200.000 hommes. L'étendue totale du front d'action occupait de 70 à 80 verstes ; la verste vaut un peu plus d'un kilomètre. Mais les forces russes formaient trois masses : armée de l'Est ou de gauche (Stackelberg) ; armée du centre ; armée de droite ; entre ces trois masses, deux intervalles, deux « trous » de plusieurs kilomètres chacun. Et ces deux trous ont fait, d'après moi, que la rencontre du Cha-Kho, en ses dix jours de combat, comprend trois batailles nettement distinctes, indépendantes les unes des autres.

Avec une étendue d'action aussi grande, il fallait faire un choix. Je ne pouvais pas tout voir et bien. Je décidai d'assister aux opérations du centre ; mes données sur les autres armées ne peuvent être que vagues. Je suis même resté dans une ignorance complète de l'armée de l'Est, jusqu'au 12 au soir.

Nous sommes donc trois masses distinctes. Les deux ailes pressent les flancs de l'ennemi que le centre maintient dans l'étau. Nous avançons lentement, de façon à donner à nos ailes le temps d'effectuer leur

arc de cercle. Puis la concentration achevée, en avant sur Yentaï et Liaoyang !

Le 10 octobre je quittai Moukden vers midi, pour joindre au centre le grand état-major. Le général Kouropatkine se trouvait à Erdago, à environ 30 verstes au sud-sud-est de Moukden. Je traversai la rivière Houn sur le grand pont de la route mandarine, auquel on avait adjoints sept ponts provisoires. Le canon se faisait entendre sans interruption. Je me hâtais. La figure de mon *mafou*, qui m'accompagnait, était sans joie...

J'allai, j'allai longtemps : jusqu'à 5 h. du soir. Je contemplais le soleil, fréquemment, et avec inquiétude. Évidemment le bruit du canon me prouvait que j'étais tout proche, et je jugeais inutile d'être trop proche ; mais où diable étaient les troupes ? Sur cette route, droite, monotone, durant une trentaine de verstes, je ne vis pas une âme, européenne du moins. Et tout était si calme, si paisible ! Sur leur seuil, quand nous passions des villages, les Chinois riaient en regardant mon accoutrement de diable étranger, ou plaisantaient avec mon homme. J'étais, je m'en rendis compte le lendemain, dans un des « trous », entre notre centre et notre droite.

Personne. Où me renseigner ? Où trouver un indice, un guide ? La compagnie, que je commençais à désirer, m'apparut enfin sous la forme d'une bicyclette... ou plutôt ce fut mon cheval qui me la signala. Les petites roues scientillaient à quelque cent mètres, et le poney y prit un vif intérêt, à en juger par ses oreilles et son

pas défiant. Quelques secondes, ça alla bien encore, puis il décida que l'instrument inconnu et bizarre l'approchait trop, et me prouva par une défense énergique qu'il voulait rentrer à Moukden. Je le maintenais à grand'peine. C'était assez grotesque, car l'officier qui pédalait avait courtoisement mis pied à terre et tâchait de cacher derrière lui la bicyclette, tandis que, la voix coupée par les cabrioles, je me répandais tour à tour en phrases polies à cet aimable officier et en injures à ma bête rétive : « Je suis désolé... Allons, sale rosse !... »

Mais j'eus des nouvelles. J'étais, à ce que me dit cet officier, presque au pied des batteries du 17e corps : « Rien d'extraordinaire ne s'est passé aujourd'hui. Notre position est bonne, nous avons pris même une légère avance. Ce village à côté est très sûr ; vous n'avez rien à craindre pour la nuit. Bonne chance. Adieu. »

Il me quitte. Arrive au même instant un autre officier, à cheval celui-là. Nous causons : presque tous les officiers russes, surtout d'état-major, parlent français. Il est très complaisant, me sort une carte, m'indique des endroits ; puis, soudain, lui vient une inquiétude : « Vous n'êtes pas avec les Japonais, au moins ! » Je le rassure et pars chercher un gîte. La nuit vient.

Au village, mon *mafou* cogne à quelques portes. Je vois bien — j'y suis habitué d'ailleurs, — qu'on fait la grimace : loger un diable étranger ! Je vais user du talisman ordinaire : *Fagoua*, dis-je à plusieurs

reprises, et les visages se détendent, s'élargissent en bons sourires, je serre des mains offertes, les petits enfants n'ont plus peur : *Fagoua*, Français ! Les Chinois se disent sans doute en me regardant : « C'en est un de la même race que celui-là, barbe blanche ou noire, qui porte une longue robe pareille aux nôtres, qui est doux, charitable, nous donne des vêtements, et, tous les matins, accomplit des rites devant une table que domine une belle statue peinte, les bras ouverts. »

Les femmes de la maison ont disparu. La chambre que j'occuperai est balayée. Je dîne et m'endors.

Le 11 au matin, vers 5 h., à moitié réveillé, je me félicite du zèle de mon *mafou*. Il est déjà en train de faire bouillir l'eau pour le thé. Du lit de camp où je suis encore étendu, j'entends l'eau qui chante à gros bouillons. Je me lève et sors. Pas de bouillotte, ni de thé, mais bien des feux d'infanterie crépitant de tous côtés et que, dans mon demi-sommeil, j'avais pris pour la chanson de l'eau. Je crois que je jurai ; au même instant, des batteries toutes voisines ouvrirent le feu... Le *day's work* (la besogne du jour) commençait.

Durant la nuit, les Japonais s'étaient emparés d'une hauteur en face de nous, non loin de la route mandarine. Il avait fallu reculer les positions de nos batteries, si bien que je m'éveillais entre deux feux. Mes préparatifs de départ ne traînèrent pas !

Je piquai à gauche, vers l'Est, à travers champs.

Durant une heure, je rencontrai peu de troupes. Puis, au bas d'un mamelon, je distinguai des hommes et des chevaux. C'était un parc d'artillerie. Au flanc du monticule même, se dressaient quelques tentes. J'allai me renseigner. Je reçus un accueil parfait. On ignorait où se trouvait le corps que je désirais rejoindre. Mais je ne partirais pas comme ça. Et l'on m'offrit du café qui fut le bienvenu. Il ne faisait pas chaud et j'étais à jeun. A mon tour, je présentai ma gourde de cognac et nous causâmes de la flotte de la Baltique, notre préoccupation constante. La batterie était en réserve. Au pied du mamelon, cachés sous des brassées de *gaolian*, les canons attendaient.

A notre gauche, au sommet de cette hauteur en forme de selle que j'apercevais, se trouvait probablement le général Binderlinck et son état-major. Je me remis en route. En effet, je pus bientôt distinguer que la hauteur était couronnée de monde. J'éprouvai quelque pudeur à venir les déranger en un pareil moment. Mais que faire? Je me présentai donc au général, un homme superbe, avec une grande barbe blanche. Il me tendit une main blanche aux ongles très roses, et je remarquai combien les miennes étaient sales. « A l'Est, plus loin... vous trouverez... Adieu ! »

J'avais des connaissances parmi les nombreux officiers qui entouraient le général. Nous échangions quelques mots, quand l'un d'eux, tendant le bras, me dit, avec une fierté dans la voix : « Regardez ! » Devant nous, dans la grande plaine jaune que nous

dominions, des troupes de renfort, en formation serrée, comme à la parade, partaient au feu...

Le restant de cette journée se passa ainsi, à errer dans la plaine, à m'informer des lieux où se trouvait l'état-major général. La canonnade tonnait sans trêve. Vers 5 h. du soir, elle redoubla encore de violence. Je croisai alors mon ami Maurice Baring, qui suivait une batterie du Transbaïkal, mandée auprès du général Kouropatkine. Voilà mon affaire. Le colonel commandant la batterie m'autorise à les accompagner. Baring et moi, nous nous mettons à bavarder. Nous sommes heureux de nous revoir. Nous nous étions perdus de vue depuis quelque temps, et, dame ! par des journées pareilles, on ne sait jamais.

Nous nous arrêtons dans un village. Nous occupons une maison. En un instant, la cour est remplie d'hommes, de chevaux, de bagages. Nous entrons tous deux dans une pièce disponible. Autour de nous, les mouches tourbillonnent. Nous nous asseyons sur l'un des deux *khangs :* en face est étendu ce que nous prenons tout d'abord pour un cadavre. Est-ce un homme, une femme? Une figure d'une pâleur de cire s'entrevoit hors de haillons sombres, d'une maigreur effroyable, d'une immobilité de mort ; les yeux sont fermés, mais une plainte soudain sort de ces lèvres blanches, et un bras décharné, une main de squelette se mettent en mouvement et fouillent la tignasse avec une lassitude d'épuisement, et il me semble que Baring me dit alors : « La mort partout ! »

La batterie attend un ordre. Dans la cour se dresse

une table et, tasse sur tasse, nous buvons du thé. Un volontaire polonais, très parisien (il a même fait son service à Paris), monte à cheval pour aller voir, chez le général Binderlinck, où en est l'action. Le bruit du canon est terrible, l'atmosphère est pleine de vibrations étranges. L'ordre vient : *A cheval!* En route. La route onduleuse est encombrée de files de voitures sans fin, qui vont ou viennent. De temps à autre, une voiture s'arrête : le conducteur saute dans le champ voisin, rapporte à pleins bras des gerbes de *gaolian* abandonné, — autant de fourrage que les « Japs » n'auront pas.

Je me sens un peu fiévreux. Ah! je voulais y être, dans la bataille! J'y suis bien maintenant! Chaque pas de mon cheval m'y porte un peu plus.

Au bout d'une heure environ, nous nous arrêtons. Le commandant met pied à terre ; nous l'imitons. Baring vient de me parler de lui : un homme étrange, artilleur hors ligne, rongé par un cancer de l'estomac, aux traits ravagés; presque incapable de se tenir en selle, mais voulant toujours marcher avec *ses* hommes et *ses* pièces. Il s'assied au bord de la route, se prend la tête dans les deux mains, accablé. Un officier part en avant pour préparer les logements, tâcher d'en trouver plutôt. Car ce village, dans un bas-fond pittoresque, verdoyant, et que nous dominons de la route, nous abritera cette nuit.

Le volontaire polonais nous a rejoints. Les nouvelles ne sont pas bonnes. Notre droite semble fléchir... Je quitte Baring qui reste avec « sa » batterie et va

loger avec « ses » officiers, Dieu sait où. Dans ce village de vingt maisons, où se pressent des milliers d'hommes, je me mets à la recherche d'une *fandza.* A mon grand étonnement, je parviens à en trouver une. J'étais préparé à une nuit dehors. Ah! le *Fagoua!* Les bons Chinois me trouvèrent même deux œufs, mais mon domestique en cassa un, en les apportant triomphalement.

Le général Kouropatkine, était, paraît-il, tout près. L'action était engagée à fond sur toute la ligne. Après avoir abandonné, la veille, sans grande résistance, leurs premières positions qui leur parurent peut-être trop avancées, les Japonais semblaient esquisser aujourd'hui un début de contre-attaque. Ils repassaient eux aussi, de l'offensive à la défensive. On était sans nouvelle aucune de l'armée du général Stackelberg.

La canonnade et les feux d'infanterie durèrent toute la nuit.

12 octobre.

Dix minutes de cheval, au petit jour, me portent au village voisin, où loge le grand état-major. Comme c'était beau, de couleur et de mouvement, sous le soleil naissant! Les champs fourmillant d'hommes, de chevaux, les batteries tonnantes, aux éclairs livides, dans des auréoles de fumée légère, les grandes flammes des bivouacs, les fumées épaisses qui tourbillonnaient, les officiers à pied, à cheval, affairés, au grand galop,

toutes les ruelles du village emplies de charrettes bondissant dans les flaques d'eau et les ornières, les jurons des conducteurs, les appels, les drapeaux, les enseignes flottant au bout des tentes, les cours et les maisons pleines d'hommes, des chevaux attachés partout ! et la lumière incomparable baignant cette fête de la Mort ! Je m'en voulus d'oser trouver cela beau...

J'arrivai soudain sur les tentes de la Croix-Rouge. Une tente-hôpital imposante, en toile verte, dominait de plus petites ; tout autour, des centaines de brancardiers s'agitaient. Un mouvement machinal me fit me retourner, et je me trouvai face à face avec le défilé des blessés, les heureux, ceux qui revenaient...

Sur des brancards perfectionnés, ou sur quatre fusils ficelés à la hâte autour d'un manteau, d'un pas saccadé, — le temps pressait, d'autres attendaient leur tour, là-bas, — on transportait... des choses. Des choses sans nom, couvertes de linges dont le sang dégouttait, des corps déchiquetés, en morceaux, sans bras, sans jambes ; des moitiés de figures emportées. Et pas une plainte. Quelque chose me prit à la gorge : j'étais cloué sur place. Je me découvris. Je voudrais pouvoir dire... Où trouver les mots ? Même maintenant, en écrivant, en *revoyant* cette heure, une émotion pareille m'étreint. C'était à pleurer.

Je laisse mes chevaux à la garde du *mafou*. Il disparaîtra avec eux, peut-être. Ils risquent aussi d'être volés. Tant pis ! Il est encore plus risqué d'amener ma monture trop près, et la perspective d'avoir un cheval

tué et de devenir simple fantassin n'est pas tentante.

Mon point d'observation est tout choisi. A une verste à peine, se dresse une série de collines, de *sopkas*. Elles n'ont qu'une centaine de mètres, mais leurs flancs sont escarpés; je m'essouffle, dans ma hâte... Mon choix est bon! Je manque de tomber dans l'état-major du généralissime. J'aurais été bien reçu! Je comprends, maintenant, pourquoi tant de chevaux broutent sur le versant : ce sont ceux de l'escorte. Ma place de simple oisif n'est pas au milieu de ces gens en travail.

Je redescends lentement. Où vais-je aller? J'aperçois, sur la hauteur voisine, un pantalon rouge : la mission française !...

Sur mon chemin, je rencontre un jeune officier russe avec qui j'ai fait la fête, à Kharbine : « Avez-vous des cigarettes? » me crie-t-il du plus loin, et il allume mon *papiros* avec délice. Il m'apprend que les Japonais, sur notre droite, ont pris hier une batterie, par deux attaques de nuit, en la tournant. Je lui demande son impression générale. Il hoche la tête : « Et Stackelberg? » dis-je encore. Il fait un mouvement des bras pour me dire qu'il ne sait pas.

Au sommet je retrouve le chef de la mission espagnole, le marquis de Mendigorria (pardonnez-moi, mon colonel, si j'épèle mal votre nom), je revois avec plaisir sa figure bronzée, aux yeux ardents. « Où est Stackelberg? » me jette-t-il, dès qu'il me voit. « *Isnai*, je ne sais pas. » Nous causons quelques instants. Puis

je joins le général Silvestre et le capitaine Boucé. « Tiens ! vous voilà ! Où est Stackelberg ? — Je ne sais pas, mon général. » Au grondement du canon, passionnés tous deux pour cette lutte effroyable, nous échangeons, le capitaine Boucé et moi, quelques phrases, et nous nous surprenons, au bout de cinq minutes, à parler de Paris. Nous en faisons la remarque en souriant.

Je le quitte bientôt, m'accroupis sur un roc, et ajuste mes lorgnettes.

Sur ma gauche, la chaîne de hauteurs, bizarres, tourmentées, aux vallées sombres et boisées, le tout d'aspect sévère, arrêtait la vue. Là, se tenait le 4e corps de Sibérie. Des batteries, tout près, grondaient du fond d'un bois, des shrapnells éclataient aussi loin, à gauche, que pouvait aller le regard : nuage léger, subit, mystérieux, tout petit, en boule blanche, qui s'élargissait mollement, gracieusement, en courbes lentes ; de temps à autre, arrivait un « brisant », projectile contenant environ un kilogramme de mélinite, ou de lyddite, ou (m'a-t-on-dit) de poudre chimosi, ou chimosa (tous ces explosifs se ressemblent) ; il soulevait une gerbe énorme, noirâtre, de fumée et de poussière. — A droite, le regard se perdait sur la plaine infinie, au bout de laquelle je devinais, tout à l'horizon, le grand fleuve Liao, distant d'une centaine de verstes. — Devant nous se dessinaient, indécises, bleuâtres, les hauteurs de Yentaï et de Liaoyang : le but. Un coude de la rivière Cha luisait comme un morceau de glace. La fumée d'une locomotive bouffait au loin.

Un village flambait et partout, dans l'air limpide, sous le ciel radieux, les flocons des shrapnells voltigeaient et se posaient, comme un vol de pigeons blancs.

Où est Stackelberg ? C'est lui qui doit porter le coup décisif. De lui dépend le sort de la bataille. Les Japonais, débordés sur leur flanc, devront battre en retraite pour n'être pas tournés. Il marche en montagne, sans doute ! Mais, enfin, il devrait être là, maintenant ! Voici cinq ou six jours que ses troupes se sont mises en mouvement. Il a une quarantaine de verstes à couvrir, et, dans sa direction, on n'entend pas un coup de canon !

Je devais apprendre, beaucoup plus tard, que les Japonais devant lui avaient évacué, presque sans résistance, leurs positions de première ligne, mais qu'au delà, les Russes s'étaient heurtés à de véritables montagnes, à des positions retranchées formidables, devant lesquelles ils n'eurent qu'à se replier. Leur supériorité numérique, le grand nombre de leurs canons, leur bravoure furent vains. L'assaut fut tenté. Ce fut un massacre. Du haut de leur repaire, quelques poignées de Japonais (une brigade et quelques canons, m'a-t-on dit), pour économiser leurs rares munitions, les écrasèrent de rocs.

Il pouvait être dix heures. Je fouillais de mes lorgnettes l'horizon et la plaine pour découvrir les batteries russes, soigneusement dissimulées dans des tranchées profondes. Les pièces paraissaient des points noirs. Seule, la bouche était visible. A part quelques hauteurs, au flanc desquelles, faisceaux formés, atten-

dait de l'infanterie de réserve, faibles effectifs d'ailleurs, je ne vis pas un homme...

J'allai rejoindre le capitaine Boucé. Une batterie russe, assez rapprochée de nous, un peu sur notre droite, tirait sans relâche. On voyait, au loin, à la lorgnette, leurs shrapnells éclater sur un but inconnu. D'une colline, un officier debout donnait de temps à autre des ordres à l'homme placé derrière lui. Celui-ci agitait alors deux drapeaux, et la batterie exécutait les ordres. Nous suivions avec anxiété la riposte des projectiles ennemis. Ils tombaient dans le voisinage de nos canons, mais sans grand dommage : on sentait l'hésitation, le tâtonnement. Il éclataient à droite, puis à gauche, devant, derrière, puis des pauses se faisaient, la recherche semblait abandonnée et je me réjouissais... Le général Silvestre s'était joint à nous et je me rappelle avoir dit : « Hein ! s'ils envoyaient quelques salves sur nos collines ? » Au même moment, commença un spectacle inouï. Les Japonais avaient trouvé...

Coup sur coup, seconde par seconde, les shrapnells éclatèrent, droit sur la batterie. La place, ces quelques mètres, — et eux seuls — étaient littéralement arrosés de projectiles. Ils arrivaient, comme posés par une main invisible, avec une précision stupéfiante, au ras de la batterie, à un mètre peut-être au-dessus des pièces, comme de la grêle, ou plutôt comme un jet de vaporisateur... J'étais haletant. A chaque nouvel obus, je ressentais comme un coup dans l'estomac et soudain je pensai à mon ami Baring — il

était peut-être là ! — et à l'enfer où se trouvaient ces gens ! Il me semblait les voir, acceptant le défi, rechargeant sans relâche : au bruit assourdissant de leurs pièces se mêlent les détonations des projectiles ennemis ; on n'entend plus les ordres ; décidément, la place est trop chaude : terrés comme des bêtes, au plus profond des tranchées, las et hagards, couverts de terre, nos hommes regardent le sol crevassé, rongé par les boulets, couvert de débris informes qui furent leurs camarades, moitiés de corps ici, là, un bras, une jambe. Les agonisants se tordent, hurlent de douleur, parmi les culots noircis des projectiles... Ils regardent et attendent la fin de l'orage.

Arrive un aide de camp du général Kouropatkine. Il annonce au général Silvestre que le commandant en chef prendra bientôt son poste d'observation sur la colline que nous occupons.

Nous nous levons et nous apprêtons à quitter la place. Un ronflement singulier nous fait tourner la tête. Droit sur nous, de très loin, quelque chose dans l'air s'avance à une vitesse prodigieuse... Le shrapnell passe avec un chant étrange, sonore et triste, comme en produit le vent d'orage dans les fils télégraphiques, — éclate plus loin. Nous nous regardons. Un deuxième, puis un autre se succèdent. Ils tombent derrière nous, dans le village en bas. Ah ! Mes chevaux ! Je fais bonne contenance ; c'est par honte des regards. Mais j'ai une envie terrible de filer. Puis, c'est un obus à la lyddite qui éclate au fond de la gorge que nous venons de traverser il y a quelques

secondes à peine. Un fragment tombe aux pieds du général Silvestre, qui le met dans sa poche... Un nuage de terre et de poudre s'élève lourdement. Une puanteur intolérable s'en dégage.

Je descends, je vais chercher mes chevaux. Je me retourne de temps à autre. Le général Kouropatkine et son escorte déboulent de la colline au grand trot. Il est en tête. Un court espace le sépare de son escorte ; un « brisant » tombe et éclate entre lui et ses premiers cosaques... Au village, on abat les tentes avec une hâte fébrile. La grande tente de la Croix-Rouge a disparu déjà. Les transports s'ébranlent en masses confuses. Dans quelques minutes, tout le village sera désert.

A deux verstes derrière, se dressent d'autres hauteurs ; l'une d'elles, la plus élevée, est couronnée de rocs sur lesquels est bâti un petit temple. Le général Kouropatkine est déjà là-haut, assis sur un pliant, l'œil à la longue-vue. — Il est environ midi. — Je retrouve les attachés militaires sur la hauteur voisine du poste du général en chef. Je me sens complètement en sûreté maintenant, et je pousse un « ouf » de soulagement.

Je venais de passer par une minute pénible. Une fois à cheval, le village franchi, faisant route sous un petit bois jauni par l'automne, je me demandais : « Est-ce maintenant, est-ce à vingt mètres, dans quelques secondes? » J'étais en pleine zone de feu. et rien à essayer pour éviter le danger. Cette masse de métal perfectionnée, à mouvement d'horlogerie, à

fusée automatique, que sais-je? partie Dieu sait d'où, n'avait qu'à être réglée par les « Japs » pour la distance exacte où je me trouvais, et c'était fini... Et je ne désirais point que ce fût fini !

La hauteur que je viens de gagner avait été occupée par les Japonais quelques jours auparavant. Ils y avaient creusé de grandes tranchées. J'embrasse une étendue immense. La grande plaine se déroule à l'infini. Et je ne vois que des champs jaunes, des villages enfouis dans des bouquets d'arbres qui font des taches sombres. Un village, incendié par les projectiles, n'est plus qu'une masse énorme de fumée que le vent d'ouest allonge en interminable draperie. Et je suis en pleine bataille !

Vers une heure la canonnade se ralentit, s'espace, se fait rare. Je cherche un abri contre le vent au fond d'une tranchée.

Tout en ouvrant des boîtes de conserves et en déjeunant sans hâte, je repasse dans ma tête les événements de cette matinée et je pense que c'est ça, la guerre ! Quand j'arrivai en Mandchourie, j'avais soif de rencontres épiques, de grands chocs et de grands coups, de charges héroïques : je n'avais alors pas vu de blessés, qu'on me pardonne ! Je voulais voir la guerre, la belle guerre, celle que nous ont chantée tous les poètes de la terre, depuis Homère jusqu'à Hugo, et mon cœur de Français s'emplissait d'enthousiasme. Dans le Transsibérien, je me remémorais les grandes batailles de jadis, les faits d'armes des

ancêtres et des héros,, et ma mémoire retrouvait des vers :

Eux, dans l'emportement de leurs luttes épiques,
Ivres, ils savouraient tous les bruits héroïques,
Le fer heurtant le fer,
La Marseillaise ailée et volant dans les balles,
Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales,
Et ton rire, ô Kléber !

De tout cela, que reste-t-il aujourd'hui? Les bombes, et ce sont des shrapnells si perfectionnés que leur bruit « héroïque » est insignifiant. Nos héros, ce matin, criblés de projectiles, que pouvaient-ils faire? Se terrer, comme ils ont fait, et attendre le Destin. Courir, charger? Où ? Contre qui ? Contre quoi ? Charge-t-on contre la pluie, ou la neige, ou le vent? Maintenant, à midi, l'action diminue de violence, pourquoi? Parce qu'on est las, parbleu, et qu'on déjeune !

Oui ! Les histoires de jadis entrent aujourd'hui dans le domaine des légendes. C'est fini des charges, de l'héroïsme, de la valeur, du génie, qui faisait qu'un chef, avec quelques hommes, par un mouvement d'audace ou par une heureuse folie, décidait de la victoire. Maintenant, quand elle est « arrosée » de shrapnells, il faut bien que la garde se rende, car cela ne servirait à rien de mourir. C'est la fin des corps-à-corps, des grandes charges à la baïonnette et de cavalerie, où, nous autres Français, nous nous sommes couverts de gloire. Dans une guerre future, le hasard pourra faire qu'un jour une ruée de chevaux

et d'hommes se renouvelle. Mais, durant toute cette guerre mandchourienne, jamais pareil fait ne s'est produit. On a sabré dans quelques villages surpris, souvent la nuit. Autrement, les *sotnias* se rapprochaient-elles : les canons démasquaient leurs gueules. L'expérience pourtant fut tentée. Dans leur griserie de courage, les Russes *chargèrent un jour une batterie :* les Japonais guettaient, tapis dans leurs tranchées, dans leur chambre aux machines ; un officier donna des ordres, on tira quelques ficelles pour mettre en branle ces instruments de précision : en cinq minutes, la sotnia était en bouillie.

La guerre, telle que je l'ai, à cette heure, sous les yeux, c'est l'usine de mort, l'usine où ronflent les dynamos des batteries, la boucherie pour hommes, toute semblable aux boucheries de porcs que l'on vous montre à Chicago. Au réveil du jour, la cloche — un premier coup de canon, qu'il soit russe ou japonais, peu importe ! — annonce l'ouverture. La journée de travail, le *day's work* commence. Du fond de son bureau — et mes yeux se tournent vers la colline où le généralissime doit déjeuner — le directeur répartit la besogne entre ses subordonnés. L'usine est si vaste — on y emploie près de 200.000 hommes — qu'il ne pourrait l'inspecter tout entière, et il reste dans son cabinet, donnant des ordres à ses secrétaires, qui s'agitent au tableau chargé d'appareils téléphoniques ou rédigent des dépêches que l'employé transmet.

C'est une belle usine. Rien n'y manque. Un homme a-t-il le bras pris dans un engrenage, vite une voi-

ture d'ambulance ! elles attendent dans la cour. Et, pour ces machines qui consomment énormément, de tous côtés, incessamment, vient la nourriture. Aujourd'hui, c'est le coup de feu. On est débordé d'ouvrage. On travaillera nuit et jour. Les équipes de relève sont prêtes. Midi, 1 h. ! la cloche de nouveau. On se repose. On mange un morceau en hâte — pas tous ! Car se sont de braves ouvriers : certains d'entre eux ont accepté de ne point cesser leur travail, — sans double paye !

Chez nous, ceux qui ne cessent point, ce sont ceux de la droite, qui se maintiennent à grand'peine sur la route mandarine et dans la plaine de l'Ouest, aussi loin que portent mes lorgnettes. C'est atroce et exaspérant ! Sur toute cette étendue sans bornes, les projectiles ennemis tombent, tombent sans relâche : une pluie de fer ou, plus mécanique et plus irrégulièrement dru, un arrosage à la pompe. La distance rapetisse les flocons des shrapnells. Je revois, maintenant, ce champ de bataille, comme un verger tout blanc, dont on ne pourrait distinguer les branches parmi les fleurs.

Les Japonais avancent, irrésistiblement. Oh ! comme c'était tragique, tous ces points blancs qui tuaient en progressant lentement, mètre à mètre, sans arrêt, dans cette grande plaine paisible et déserte, où pas un homme n'était visible, sous cette grande lumière si pure, si sereine, si gaie ! Et je sentis qu'on ne pouvait lutter contre cette marée.

Là-bas, le travail continuait, sans soupe, sans

double paye. Tout mon être, toutes les forces d'admiration, de respect dont je dispose s'en allaient vers eux, qui se donnaient tout entiers à leur besogne sanglante. Sans double paye !... les bottes crevées, depuis des jours sans sommeil, mangeant à peine — à ces moments-là, on n'a plus faim, — crasseux, farouches, toujours au feu contre un ennemi qu'ils ne sauraient détester, ne le connaissant pas, et dont ils savent seulement qu'il est jaune. Sans double paye !... Ils meurent ou vont mourir, et ils le savent et ils l'acceptent, par esprit de discipline, de soumission, de résignation.

Un jour, l'empereur a dit un mot, a écrit quelques lignes, il y a de cela neuf mois. Et, depuis ce jour, Ivan Ivanovitch est là, par la plaine ou par la montagne, sous un soleil de feu ou sous le froid, toujours le même, sans pain, dans la boue, dans le marais : *nitchevo!* toujours jovial, toujours bon et doux, accomplissant paisiblement sa tâche, avec la même résignation courageuse, — après huit mois de reculade et de retraite.

Comme ils savent mourir, ces braves gars ! Ivan, fils d'Ivan, qu'il vienne des provinces de la Baltique, de la Petite-Russie, du Caucase, de la Sibérie ou du Transbaïkal, qu'il soit catholique, orthodoxe ou israélite, il se fait tuer où on l'a mis. Et je me souviens du ton étonné de l'officier qui, un jour, me disait la chose. La Russie — qui ne le sait ? — est profondément antisémite. On avait expédié en Mandchourie des soldats israélites sans espérer rien d'eux, et ils égalèrent les autres...

Les shrapnells pleuvent. A quoi pensent-ils, tous ces héros, dans leurs tranchées ? Le projectile arrive du fond de l'horizon. On ignore d'où il vient. On l'entend se rapprocher. On devine sa venue meurtrière. On ne voit rien. Est-ce pour toi ? pour moi? La chose invisible éclate ! Et vingt hommes à terre. On ne moissonnera pas, la saison prochaine, dans la moitié d'un village à 10.000 kilomètres d'ici.

Je suis depuis cinq mois en Mandchourie. Je suis fatigué d'entendre tant de médisances, de « scandales », de critiques, d'infamies même. Que tout cela est loin ! Comme tout ça disparaît ! Que m'importe à cette minute que le général X... soit un âne, le général Y... un ivrogne et le général Z... un joueur ou un voleur ! Au bout de mes lorgnettes, invisibles mais devinés sous les flocons dévastateurs, ils sont tous là, généraux, simples soldats, dont toutes les faiblesses, toutes les erreurs se rachètent, s'expient en cette heure du grand nivellement, en face de la mort, de cette mort purificatrice. Quelle exaspération doit être la leur, quelle rage d'impuissance ! Ah ! combattre, charger, faire œuvre de soldat ! Mais non ! C'est l'usine, le produit fabriqué, expédié à l'acheteur inconnu, aux clients qui ne le demandaient pas.

Si encore on pouvait faire des prévisions, dire : « Je ferai telle ou telle chose ; il en résultera ceci ! »... Que des plans soient possibles pour une guerre européenne, peut-être ! L'expérience ne fut point faite depuis nos désastres de 1870. Mais en Mandchourie ! sans cartes valables, dans un pays pourri d'espions,

au milieu d'une population qui cédera toujours à l'argent offert, de quelque côté qu'il vienne, allez donc faire des plans, concerter de loin quelque secrète opération ! Les plans, comme on en veut toujours trouver après coup dans les actions humaines, on les forge d'imagination, la bataille finie : « Oui, il voulait ceci, il voulait cela... » Mais Stackelberg télégraphie au général en chef : « La carte de l'état-major, au lieu des montagnes qui s'élèvent devant moi, ne donnait qu'une tache blanche ». Et je me rappelle aussi ce mot de Kouropatkine, qui n'est pas qu'une vérité de la Palisse : « Ma conduite dépendra de celle de l'ennemi ».

Le feu japonais continue à se faire plus rare... Ils emploient surtout des « brisants » maintenant. Lentement, méthodiquement, ils fouillent un terrain, d'où répond une de nos batteries. Ils ne la trouvent pas. Ils ne la découvriront pas de la journée ! J'ai envie de battre des mains, chaque fois que je vois leurs projectiles s'écarter. Eux, ils tirent leurs coups méthodiques, espacés. Je suis trop loin même pour les entendre distinctement. Un petit jet de flamme, un peu de fumée, et, plusieurs secondes après, une détonation sourde.

Mais la canonnade reprend son intensité. Il est 4 h. environ. Les Japonais [illegible] avancent ; il me [illegible] lorgner les [illegible] s'est peu [illegible]

tionnaire ; plus à gauche, le 4e corps de Sibérie se voit forcé d'abandonner ses premières lignes, ses positions avancées. Et, du côté du général Stackelberg, pas un coup de canon : que fait-il donc ? Le tout prend mauvaise tournure. Je n'ai plus d'espoir de revoir Liaoyang et sa belle tour coréenne, environnée d'un nuage d'oiseaux. Un officier vient nous prier d'évacuer la hauteur ; une batterie y prend position. Déjà grimpent les canons. Les chevaux donnent tout leur effort contre la pente rapide. Comme tout cela serait beau si ce n'était la guerre ! Je pars à la recherche d'une ferme avant la tombée de la nuit.

Comme toujours, j'arrive à trouver, et je reçois le même accueil affable. On m'apporte du fourrage, que mon cheval dévore : pauvre bête, elle n'a rien mangé depuis hier ! Les rues du village sont encombrées de troupes. Vraiment, je ne me serais jamais imaginé que, durant une bataille, il y eût tant de troupes... *derrière*. Je repars à pied ; je vais prendre quelques photographies. Des soldats, sur mon chemin, enfoncent une porte : ils logeront là de force. Tout un défilé de fourneaux de campagne se succède. Et soudain débouche de l'infanterie. Ils vont non vers le sud, vers la bataille, mais vers le nord, vers Moukden. Comment ! est-ce que ?... Je n'ose m'informer.

Je retourne à la ferme. Le dîner est prêt. Mon *mafou* dort déjà. Je m'étends, sans sommeil. Vers 9 h., trop énervé pour rester couché, je vais voir mes chevaux. A l'angle de la cour, un bruit léger, des voix basses m'attirent. Des soldats tentent de chiper

du bois amoncelé. Comme toutes les maisons chinoises, même les plus pauvres, celle-ci est entourée d'un mur en terre. Une tête se montre. Je suis vu. On disparaît.

La nuit est étoilée. La canonnade ne cesse pas. De temps à autre, apparaissent de brefs éclairs. Ce sont des shrapnells. Toujours au travail.

Je veux essayer de dormir. Mais bientôt arrivent des soldats. Ils emplissent la maison. Ils veulent un toit, eux aussi ! Et soudain ils m'aperçoivent, se taisent, gênés, et m'examinent. Tout le luminaire consiste en une lampe d'étain minuscule d'où sort une mèche trempée d'huile. Ils viennent à moi et parlent.

J'use de mes quelques mots de russe, je me désigne du doigt et dis : *Fransouski*. Ils répondent *oui*, de la tête, me disent un tas de choses que je ne puis comprendre et leur cercle se resserre. — Une vague inquiétude me saisit : Que deviennent mes chevaux ? Je veux sortir. Ils croient que je cherche à m'échapper et plusieurs mains solides m'empoignent aux épaules. Par hasard, la lampe s'éteint au même moment. Ils raffermissent leur étreinte. J'attends que mon *mafou* rallume, comme je lui en donne l'ordre. La lampe rallumée, j'essaye des explications. Un sous-officier, très poli, souriant, apparaît ; je lui répète indéfiniment les quelques phrases russes que je possède, et je m'aperçois bientôt que j'aurai beau dire et beau faire : il ne me croit pas. Décidé d'en finir, je lui demande : *Offitsir ?*

C'est cela en somme qu'il voulait. Il est content que

nous tombions d'accord : c'est entendu ; nous allons chercher quelque officier. Il me fait comprendre que je puis laisser mes affaires ici ; mais j'aime mieux refaire mon paquetage et resseller : j'ai une si bonne couverture et une si belle gourde en aluminium !... S'ils mettaient la main dessus, ils auraient, après tout, raison !

Mes préparatifs sont faits en quelques minutes. Je règle mon hôte tremblant, et, bien gardé à vue, je sors dans la cour, suivi de mon *mafou* impassible et ironique... Je m'arrête pour prendre une cigarette. J'ai un tas de poches, je cherche un instant mon étui. Quand je sors ma main, un soldat des plus proches fait un bond en arrière. Je lui fais voir que ce n'est pas un revolver, mais des cigarettes que je prends. Ses camarades le raillent, nous rions tous deux. Je songe à l'énervement de ces hommes. Ils ne savent pas. Voilà des jours qu'on se tue. Les diables japonais en ont tant abattu, autour de ce gars, et sans se laisser entrevoir jamais : tout lui est devenu suspect.

Me voici donc élevé au rang d'espion, d'espion en guerre, ce qui m'honore, et tous ensemble, les chevaux suivant, nous nous dirigeons vers une maison distante de quelque cinquante mètres. — La cour est pleine de soldats, de chevaux. — Une grande pièce, qu'éclairent quelques bougies collées sur une table. Deux ou trois officiers y sont rassemblés. L'un est étendu, l'autre écrit, le troisième fredonne un air cosaque que je connais bien, si triste ! Il me serre les mains en me

souhaitant la bienvenue. Nous avons voyagé ensemble depuis Irkoutsk. Je lui raconte mon histoire ; il en dit de toutes les couleurs au sous-officier, humble et navré, et souvent il répète : *Fransouski offitsir*.

Je suis, malheureusement, moi aussi, très énervé et fâché. Je refuse de retourner dans la maison d'où je viens. L'officier s'efforce en vain de me retenir. Non ! je logerai dans un autre village ; j'invoque ma décision arrêtée de me rapprocher de Moukden où je veux être demain à l'aube. Et je pars.

La nuit était superbe, respirait une telle sérénité, un calme si paisible ! Boum ! hurlait le canon : « Nous sommes en guerre », me rappelait sa voix. — Un pas de cheval se rapproche. Je pense aux Khongouses. Je n'ai pas de revolver. J'arrive à hauteur du cavalier qui me reconnaît au clair de lune. Encore un avec qui j'ai bu du champagne à Kharbine, ah ! noce et massacre ! Nous mettons pied à terre et causons. Je lui demande son impression générale. Brutalement, d'une voix rageuse et lasse, il me crie : « Nous sommes foutus ! »

Je ne savais que dire et, dans le silence, je regardais tristement ses traits hâlés, son visage creusé, ses yeux enfoncés où se lisaient des jours de privation et de lutte. Puis il reprit, comme heureux de se soulager : « Ah ! cette guerre ! dire qu'on ne les voit jamais, les cochons ! Savez-vous comment il faut se battre maintenant ? Il faut faire comme vos Apaches, ne jamais se laisser voir, ramper sournoisement,

traîtreusement, et jeter un coup de fusil inattendu. Il faut vivre sur les genoux, se tapir dans des tranchées, se terrer comme des bêtes, tirer Dieu sait où, ou rester immobiles des journées entières, à voir les camarades tomber tout autour... Et, nous autres Russes, nous ne sommes pas faits pour ça. »

Et cette critique évoque en moi la vision de nos collines où se dressaient des hommes, des chevaux, tandis qu'en face, chez l'adversaire, se distinguaient à peine des ombres qui rampaient. C'était à Tachit-chao.

Il me donna de vagues détails sur l'ensemble des opérations. Il savait simplement que l'armée de l'Est n'avait pu exécuter son plan et se retirait lentement, que, sur l'aile droite, nos forces ne pouvaient résister à l'attaque formidable; que les Japonais continuaient à s'avancer vers le « trou » qui séparait notre armée du centre de celle de droite; qu'ils y poussaient leurs troupes comme la cognée dans le chêne...

Il remonta à cheval, lourdement. « Adieu! — Adieu, » répondis-je. Il fut tué quelques jours après.

La canonnade se ralentit et cesse complètement. Il est environ 10 h...

13 octobre.

Le duel reprend à 6 h. du matin. Je pars pour Moukden. Je traverse sur ma route le village de Lou-dian-foun (j'écris ce nom comme me sembla le prononcer mon *mafou*) où se trouve maintenant l'état-

major général. De nouveau, je revois des officiers bien astiqués, gantés de blanc. Chaque fois, la même pensée me vient : « Comme c'est étrange ! En voici qui connaissent le confort, un certain luxe de camp, et, à quelques kilomètres à peine, les autres, capotes en lambeaux et couverts de boue ! Évidemment, les deux sont utiles, nécessaires. »

Un orage s'annonce. La pluie tombe bientôt à torrents. J'arrive à Moukden vers midi.

Les chevaux dessellés, je passe l'inspection. L'un est déferré ; l'autre est blessé au dos ; elles auront un jour de repos, les braves bêtes ! Plusieurs raisons me retiennent à Moukden ; dans les champs, que verrais-je de plus ?

La canonnade, toute la journée, est effroyable. Les Japonais poussent en avant leur gauche toujours, toujours... Leur droite ne craint rien ; elle vient de repousser Stackelberg, et des troupes nouvelles vont sans doute renforcer encore leur gauche, dans ces plaines que les Russes pensaient leur être si propices.

Je vais au quartier russe, près de la gare. L'avance des Japonais doit être maintenant grande : le bruit des canons semble si proche ! Je suis accablé de questions auxquelles je ne sais que répondre. La vérité est dure à dire. Des femmes d'officiers préparent leurs malles pour partir à Kharbine. Et je sens que la bataille est perdue...

14 octobre.

Le bruit du canon me réveille à 3 h. du matin. Vers 5 h., je pars pour le quartier général au village de Lou-dian-foun. Toute ma vie, je me souviendrai de cette route, transformée en marécage, encombrée de charrettes noyées dans la boue.

Au bout d'une heure, je pensai tout à coup : « Mais, que d'officiers, que d'hommes, que de charrettes qui vont vers Moukden ! » Et je tâchais de lire dans toutes ces figures sombres ; je ne voulais pas croire encore. Une gêne insurmontable m'arrêtait de questionner. Je reconnus enfin un officier ; j'allai à lui : « Ça y est, » me dit-il, d'un ton qu'il tâchait de rendre railleur, et, ramenant son bras du Sud au Nord, il ajouta, pour m'indiquer le mouvement de cette masse : « Moukden ! » Malgré l'état du chemin, je pris le trot vers le Sud.

J'étais à 10 h. au quartier général. Le bruit des canons dépassait toute description. Dans les ruelles et sur la route, c'était l'encombrement habituel, la même fourmillière. J'arrivai à un coude de route bordée de maisons. Sur l'une d'elles, flottait le fanion du généralissime. De nombreux officiers de tous grades, aux uniformes variés, attendaient autour. L'escorte, en selle, lances hautes, se tenait prête. Je m'écartai prudemment : « A cette heure, mieux vaut n'être pas vu, » pensai-je, et je guignai un monticule tout proche, que surmontaient les arbres d'un temple, et

que mon *mafou* nomma Quan-gua-toun. Je commençai lentement l'escalade.

Le terrain mouvementé était rempli de bivouacs, de tentes alignées. J'entends soudain, derrière moi, en chœur, la formule de salutation. Je me retourne, enlève ma casquette : le général Kouropatkine s'approche. Il me rend mon salut, me fait, de la main, un geste affable... « Il est vraiment impénétrable », pensais-je en le suivant des yeux. C'est exactement le même homme que l'hôte du wagon, qui surveillait l'autre jour le défilé. La même allure jeune, naturelle et simple, la même tranquillité, la même force, les mêmes traits souriants, tout empreints de bonté et aussi d'énergie, le même ensemble de *respectability*. Je songe à toutes les difficultés, qu'il lui faut vaincre, aux responsabilités terribles qui lui incombent, et je me rappelle ces mots d'un officier, un jour, à Liaoyang : « Je suis entré le voir, désespéré : au bout d'un quart d'heure, j'avais retrouvé près de lui le calme. »

La montée était dure. Je dus mettre pied à terre. Tirant mon cheval, j'atteignis le sommet et je visitai le temple. Toute une paroi surplombait un ravin ; deux entrées, une de face, l'autre latérale, donnaient accès dans une cour intérieure où un vieillard à barbiche rare et grisonnante, aux mille rides, vous accueillait de son plus beau sourire qui fendait sa bouche édentée. Le petit temple ne comprenait qu'une salle très fraîche, où des restes légers de pieux parfums faisaient baisser la voix. Sur l'autel

trônait un Bouddha ventru et serein ; nombre de statues, petites ou grandes, quelques-unes de porcelaine, lui tenaient compagnie. Aux murs, de belles images sur papier représentaient les nombreuses tortures du damné ou le paysage habituel avec le grand arbre penché et le petit lac calme, où se mire, au pied de la colline, la pagode minuscule.

Au dehors, dans un coin de la cour, un arbre aux feuilles jaunies tend ses branches : à chaque souffle du vent, tombent des coccinelles innombrables, de toutes nuances, jaunes, noires, tachetées, unies ; mes vêtements en sont couverts.

Notre canon continue à tonner. Mais, hélas ! je l'apprends vite : tout notre effort consiste maintenant à retenir le flot envahissant des Japonais, pour permettre à l'armée de l'Est, si éloignée, de se replier sur nous. Et je sais aussi pourquoi tant d'officiers, tant de transports se dirigent vers Moukden : l'ordre de retraite générale a été donné hier soir. Les Japonais sont sur la rive gauche du Cha-Kho : à qui sera la rivière?... A quoi bon rester ? Je suis écœuré de cette tuerie savante, mécanique, à distance. Je retournerai à Moukden.

Je redescends au quartier général. J'aperçois un instrument bizarre, grotesque en ces lieux, dont la vue m'avait échappé : une sorte de tourelle en fer, de construction légère, une tour Eiffel de quatre mètres surmontée d'une large roue à ailettes, tournant au vent, et, en gros caractères, *aero*... quelque chose, je ne sais plus quoi... *Chicago*... « C'est bien ça, gromme-

lai-je découragé, la guerre, maintenant, c est Chicago, Saint-Étienne, Fives-Lille, des laboratoires et des usines. »

En route, la pluie se remet à tomber. Elle se fait si violente que je cherche un abri dans une maison, dont le toit seul et les murs restent. Des soldats sont là, qui attendent aussi ; j'ai du café, du cognac ; je les leur donne ; je voudrais leur donner tout !

Ah ! ce retour ! cette boue épaisse couvrant les routes encombrées de charrettes de la Croix-Rouge ! Les caissons, les fourgons se succèdent sans relâche, dans les deux sens ; l'eau monte souvent aux essieux; les lourdes voitures s'embourbent malgré les efforts désespérés des chevaux, qu'excitent les hurlements des hommes. Dans les champs détrempés, des fantassins passent, beaucoup sans armes, le bras, la tête enserrés dans des linges. Sur une voiture d'ambulance, deux *sistras*, jeunes, causent en riant. Que font-elles ici, malgré les ordres du généralissime qui ne veut point de femmes sur le champ de bataille ? Elles sont venues voir et rient de leur escapade !

Un soldat traîne un petit âne rétif qui, pour tout fardeau, porte un tambour crevé.

Tirées par des chevaux ou des mules, sans ordre, attelées en hâte, souvent six, sept bêtes à la même voiture, de lourdes charrettes chinoises suivent la file aussi et transportent la fortune de la famille, tout le bien sauvé. Et c'est sur du *gaolian* un amoncellement d'objets bizarres, armoires, tables, des canards,

des porcs et, juchées au plus haut, des femmes mornes berçant leurs enfants. Autour du véhicule, marchent les hommes; ils portent souvent, en balancier, aux deux bouts d'une longue perche, deux paniers qui contiennent chacun un bébé très sage.

Ils fuient la guerre, eux aussi. Derrière, la maison brûle, est pillée ; les portes, les fenêtres, tout ce qui est bois est arraché ; la récolte est perdue ; que faire d'autre que fuir ?

Dans la boue, fouettés par la bise venue des déserts de Mongolie, sous le ciel d'orage, Russes, Chinois, charrettes, canons, soldats valides, blessés, enfants transis, le flot tout entier s'en va vers Moukden. Derrière nous, là-bas, sans relâche, tapis dans leurs tranchées profondes, dans leur chambre aux machines, les Japonais donnent des ordres ou manipulent des instruments de précision, et l'arrosage continue. Je traverse l'embranchement du chemin de fer qui va à Fou-Choun. Là se trouve un camp de la Croix-Rouge, et je pense, en longeant la voie, qu'en somme je n'ai vu que peu de blessés, quoique les pertes doivent être fortes. Je m'entends appeler. A la porte d'un fourgon, j'aperçois un gros bonnet de la Croix-Rouge. Je lui confirme les mauvaises nouvelles et lui demande si les pertes sont nombreuses. « Oui, me répond-il, la figure grave. — Combien? — Plus de cinquante mille ! » Ce chiffre me stupéfie. Je viens d'assister à plusieurs jours de bataille ; je n'ai pas vu cinq cents blessés, et j'entends parler de vingt mille morts, de trente mille blessés ! Elle

fait en silence de la « belle ouvrage », l'usine de la mort !

La journée du 14 marque, pratiquement, la fin de l'action générale qui avait débuté le 10. C'est le 10, en effet, que la ligne tout entière fut engagée à fond. C'est le 14 que la grande action finit. Qu'on m'entende bien : la canonnade va durer cinq jours encore, mais sans grand résultat : les positions des deux adversaires vont rester à peu près identiques. Le 15, la situation est stationnaire. Et voici, pour moi, où commence le mystère.

Rentré à Paris, je viens de relire les rapports officiels, dont je n'avais pas eu connaissance en Mandchourie. Cette lecture, loin de m'éclairer, me complique les faits, me les embrouille. J'ai montré combien la situation, au 14, était critique. A Moukden, tard dans la nuit, j'appris que le succès de la contre-attaque japonaise prenait, pour les armes russes, des proportions désastreuses. Un bataillon japonais avait même réussi, disait-on, à s'engager entre notre droite et notre centre ; le général Kouropatkine risquait alors d'être tourné, coupé.

Que se passa-t-il ? Les rapports russes nous parlent de renforts qui auraient réussi à arrêter la marche de l'ennemi. Les rapports japonais semblent dire que, de parti pris, ils avaient fixé la limite de leur avance à la rive du Cha-Kho. Or, d'une part, si le général Kouropatkine a pu renforcer sa droite, ses réserves n'étaient point suffisantes pour arrêter définitivement

un ennemi décidé à profiter de ses avantages ; d'autre part, je croirai difficilement que les Japonais se soient contentés des rives du Cha-Kho, quand Moukden s'offrait, à quinze verstes à peine, Moukden, ses maisons, ses ressources d'hivernage, son marché, ses provisions ; leur marche en avant eût-elle continué, que l'évacuation de la ville eût été bien probable. Car l'armée russe, coupée, débordée, n'aurait point eu le temps, je crois, de préparer, sous Moukden, une défense sérieuse, malgré les positions très fortes qu'elle possède, m'a-t-on dit, au Sud.

Puis, où donc étaient tous ces renforts dont parlent les rapports russes ? Dans ces derniers jours de bataille, les troupes tout entières avaient donné un suprême effort, jusqu'au dernier homme.

Épuisement des Japonais, épuisement physique, total, manque de troupes fraîches et de munitions[1] expliqueraient tout, et de façon bien plus compréhensible... Mais je voudrais bien savoir ! Et je n'ai jamais su.

Le 15, la situation demeura donc stationnaire. La canonnade fut violente, pendant la matinée. Vers 11 h., elle se ralentit, s'espaça, enfin se tut. Les avant-postes russes occupaient la rive droite du Cha-Kho, les Japonais la rive gauche, et déjà, sans perdre de temps, chacun de son côté creusait, creu-

[1] Les 11, 12, 13 et 14 octobre, les Russes seuls, m'a-t-on affirmé, tirèrent une moyenne de 80.000 projectiles par jour. (Le coût d'un shrapnell est d'environ 50 francs).

sait. Après la lutte d'arrosage, la lutte de bêches.

Je quitte Moukden et j'arrive au petit temple dans la matinée du 17. L'artillerie tonne sans relâche. Au moment d'escalader la colline, j'aperçois sur ma droite un rassemblement. J'y vais. Six hommes poussent à bras un canon comme je n'en avais encore jamais vu, un gentil petit canon, sur deux roues, dans la bouche duquel est fichée une grosse bûche. Les hommes s'arrêtent à tout instant, répondent aux questions multipliées; on regarde, on tâte. Qu'est-ce que ça peut bien être? Je grimpe là-haut.

Assis sur les marches du temple, pointillé de la tête aux pieds de bêtes à bon Dieu, un officier me met au courant. Il allonge le bras, me montre en face de nous, sur la rive gauche du Cha-Kho, près du village de Loun-dzian-toun, un petit monticule, encadré de quelques autres, une chaîne de hauteurs, courte, isolée dans la plaine immense. Un arbre tordu lui fait un panache qui se balance un peu de travers, sur le côté. C'est la « Sopka Poutiloff ».

Les Russes occupaient primitivement cette hauteur. Dans la nuit du 15 au 16, les Japonais s'en emparèrent. Dans la matinée du 16, le général Kouropatkine décida de la reprendre. On l'arrosa de shrapnells la journée entière. Vers 6 h. du soir, l'assaut fut ordonné, mais sans succès; les Russes passèrent la nuit sur le versant et reçurent des renforts de Stackelberg, dont la retraite était définitivement effectuée : une vingtaine de bataillons de la 5e et de la 9e divisions. Le 17, à 4 h. du matin, l'attaque reprend, en

force cette fois : « Ç'a été atroce ; une boucherie ! Nos hommes sont si énervés par tous ces jours de bataille qu'on ne fit pas de quartier. En une heure, à l'arme blanche, tout fut fini. Les cinq ou six tranchées qu'avaient creusées les Japonais débordaient de cadavres. On fit à peine 150 prisonniers ».

Et il ajouta : « Ce n'étaient plus des humains, mais de véritables fauves. J'ai vu un homme du 19e régiment, blessé à la main : il avait, de toutes ses forces, plongé sa baïonnette dans le corps de l'adversaire ; l'élan l'entraîna, il tomba sur le Japonais à moitié mort ; sa main, par hasard, rencontra la bouche, et l'autre y planta ses dents. Nous avons pris douze canons : une batterie de campagne (les batteries japonaises sont de six) et cinq canons de montagne, c'est un de ceux-là que vous venez de voir, en bas, — et un pom-pom (Hotchkiss)...

— Et vos pertes?

Il dit simplement : « J'ai entendu dire que d'un régiment deux officiers restent. »

Et je n'ai jamais pu savoir le nombre exact des pertes. Mais enfin, c'était une revanche. Les Russes avaient enfin chargé !

Sur la droite, cette terrible droite, tout paraît si calme maintenant ! Je n'ai qu'à embrasser du regard cette vaste étendue pour comprendre que l'affaire « Poutiloff » n'est qu'un incident, glorieux sans doute, mais sans influence sur l'issue finale des opérations, et, découragé, je me prends à murmurer en redescendant vers la plaine : « Les Japonais ne voudront-ils

pas reprendre la *colline à l'arbre* cette nuit? »

En bas, dans le village, la foule grandit autour des canons, que je photographie sur toutes leurs faces. Un sous-officier écarte, sans que je lui demande quoi que ce soit d'ailleurs, tous ceux qui peuvent gêner mon objectif.

J'avais affaire à l'état-major. Je pénètre dans la salle d'une *fandza*. De nombreux officiers causaient, consultaient des cartes, buvaient du thé. Un air de joie détendait les visages... Je me mis à écrire.

Un pas d'hommes, au seuil de la porte, me fit lever la tête. Escorté de deux Russes, la main droite entourée de linges, un Japonais entra. Ses vêtements de drap disparaissaient sous un pantalon et une veste khaki. Il pouvait avoir un mètre soixante-cinq ou un mètre soixante-dix, — un grand Japonais. Ses épaules larges, ses mains épaisses, son port cambré, lui donnaient un air de lutteur, d'athlète. Les yeux étaient intelligents, à peine bridés; un sourire de gêne découvrait les dents blanches. Il salua poliment, enleva son képi, se courba à plusieurs reprises. Les officiers le contemplaient, tâtaient du doigt ses vêtements; il restait impassible. Un capitaine se détourna et se mit à parler, en russe naturellement : mes regards allèrent dans la direction et je remarquai pour la première fois un individu en civil, au teint maladif, au nez prononcé, à l'expression sournoise et fausse. Une sorte de hibou malade, jeté dans le grand jour. C'était l'interprète, un métis de Polonais et de Japonaise, me dit-on. La conversation s'engage. On pose des questions au grand

« Jap » : numéro de son régiment, de sa brigade, etc. Il répond poliment, d'une voix douce, et sort de sa poche un petit carré de papier comme ils en ont tous, où est inscrit son nom, son régiment *en russe*.

L'interprète traduit d'une voix lasse.

— C'est vrai ! — dit à plusieurs reprises l'officier qui contrôle et vérifie.

Et le Japonais quitte la salle.

Je pars bientôt après. J'arrive tard à Moukden. J'ai très faim. Je vais au wagon-restaurant des officiers. Je suis le premier à annoncer la prise de la « Sopka Poutiloff ». Un officier reste sceptique. Il se lève et me dit en partant :

— C'est pour compenser la perte d'une cinquantaine de nos canons, ces jours-ci.

Nous avons perdu cinquante canons ! en voici la première nouvelle. Ah ! décidément, dénombrer les effectifs, évaluer les pertes, les canons perdus, j'y renonce ! Sur un front de quatre-vingt verstes, allez donc parcourir toute la ligne, noter le nombre des blessés, compter les pièces prises !

Le canon se fait entendre durant la nuit.

Le 18 octobre, à l'aube, je vais à la gare. On m'annonce la reprise de la station Cha-Kho. Pauvre station ! reprise et perdue, perdue et reprise, elle doit être dans un joli état ! Et ce point n'est qu'un détail, aussi ! La canonnade cesse dans la matinée.

Au 19 octobre, je trouve dans mes notes : « Coups de canon espacés, situation stationnaire. »

Nuit après jour, durant une semaine, des hommes ont crevé de faim, de soif, se sont fait tuer sans un murmure. Des faiblesses se sont sans doute produites, des retraites hâtives, en désordre, des paniques même ; mais cinquante mille hommes sont hors de combat, blessés ou tués, et quelques kilomètres sont gagnés ou perdus...

Au 20 octobre, je lis : « Dormi toute la journée, calme plat ». La bataille du Cha-Kho est finie...

MOUKDEN

22 octobre.

Le souvenir des blessés me suit comme une obsession. Quelle boucherie atroce! Jusqu'ici, je n'avais aperçu que des hommes dans les hôpitaux, à Kharbine. Ils étaient convalescents, pour la plupart vêtus proprement; mais ceux de l'autre jour!

J'ai été hier au Grand État-Major. On ne tirait pas un coup de canon : c'est bien fini. J'apprends qu'entre les 12 et 13 octobre, le général X... déclara : « Nous ne reverrons jamais Moukden. »

Courte canonnade, ce matin, jusqu'à 10 h. Les Chinois fugitifs encombrent les routes, emplissent la ville. Ils sont sans gîte : il gèle à pierre fendre, la nuit; c'est une indignité. Nous continuons à être en butte aux jalousies de nombreux officiers et de plusieurs journalistes russes. Ils ne peuvent admettre que nous vivions dans une maison confortable, et que celle-ci ne soit pas immédiatement changée en hôtel « russe », c'est-à-dire en lieu mal famé, propice aux ivrognes, au tumulte.

Un journaliste russe propose aux correspondants étrangers de collaborer à un journal, dont on ne fera qu'un tirage, et que l'on vendra en Russie, au bénéfice de la Croix-Rouge. Notre collègue russe est très enthousiaste. Il a trouvé un grand journal russe qui accepte de nous éditer ; on lira même un article inédit de Tolstoï. Il affirme que le seul censeur sera l'Impératrice-Mère. On verra bien. Pour ma part, voici ce que je vais leur offrir[1] :

M. X...,
correspondant de guerre,
Moukden (Mandchourie).

Paris, le 1er mai 1904[2].

Monsieur et cher confrère,

Désireux de tenir au courant nos lecteurs sur les événements de Mandchourie, nous nous sommes décidés à faire appel à votre compétence technique à laquelle rend hommage l'univers entier. A lire les articles de vos collègues en Mandchourie, à voir combien peu ils parlent des opérations militaires, on devine une incompétence à laquelle vous seul faites exception. Un article mensuel vous agréerait-il ?

Quel que soit le nombre de vos lettres, elles seront

[1] Par la suite, le projet n'aboutit pas.

[2] Lettre trouvée le 22 octobre, par l'intéressé, dans un coin de la poste, sur le parquet : elle était enfouie sous des fragments de vieux journaux, une épaulette, un morceau de fromage, une boite à sardines vide.

les bienvenues. Le conseil d'administration, réuni spécialement à ce sujet, me charge de vous offrir, pour chacune, trois mille francs, — désolé, croyez-le bien, de ne pouvoir faire plus.

Agréez, monsieur et cher confrère, l'expression de ma profonde estime.

Le Directeur.

GRÉGOIRE SABRETACHE.

Monsieur G. Sabretache,
Directeur de la Nouvelle Actualité,
Paris.

Monsieur le Directeur,

Je n'ai trouvé qu'aujourd'hui votre aimable lettre. Comme vous, je déplore l'insuffisance des articles qu'expédient mes collègues. Il est incompréhensible, n'est-ce pas, de les voir s'étendre complaisamment sur des descriptions de stations, de buffets dans les gares, de rues, de sites plus ou moins pittoresques, quand la guerre, cette grande guerre, unique dans les annales du passé, se déroule sous leurs yeux et s'offre, s'ils en savaient tirer parti, comme un sujet de considérations fécondes, tant sur la mise en pratique des tactiques actuelles que sur les réformes à venir.

Je vous adresse, ci-joint, ma première étude.

Début de la Correspondance telle que la reçut M. Sabretache, après visa de la censure russe.

L'armée russe, au début du règne des Rourick n'était qu' [redacted] Ivan le Ter-

rible ne fit que régul [redacted] modifia le calibre.

Les premiers Romanoff [redacted] changèrent les pièces. La Grande Catherine donna une importance spéciale au corps des [redacted]

Je n'insisterai point sur les transformations subies [redacted] dans les temps modernes : elles sont connues de tous.

Je dirai pourtant que la guerre [redacted] de Crimée et la guerre presque aussi [redacted] des Balkans révélèrent [redacted] après les changements du fusil et de l'artillerie exposés plus haut, la suppression, en Mandchourie, chez les cosaques, du port de la lance.

Rapidement je passerai maintenant en revue les faits marquants de ces derniers mois, pour en arriver à la période présente [redacted]

Dès le début de la guerre, on put constater [redacted]

L'attaque de Port-Arthur, le [redacted]

L'attaque de Vladivostock n'était pas [redacted] et les cosaques du général [redacted] bien que formant une troupe hardie et dévouée [redacted] dans le *gaolian* où rien ne permet de distinguer à la [redacted]. Les correspondants ont sans doute trouvé un accueil empressé ; mais [redacted]

[redacted]
et les puces sont tellement [redacted] *fandzas*, dormir en plein air.

Si Port-Arthur venait à [redacted]
il est probable que la situation de Liaoyang et même de Moukden [redacted]
pièces de 120. Nombre de petits postes seraient [redacted] Otéro [redacted]

24 octobre.

Des amis m'ont mené, l'autre jour, à la prison chinoise. Nous sommes entrés d'abord dans une grande pièce, un peu sombre : le Tribunal. L'interprète qui nous servait de guide nous présenta au juge : un vieux mandarin affable, avec de grosses lunettes. Il avait grande allure, l'air pas très méchant. Il nous offrit des sièges. Il se tenait assis derrière une sorte d'estrade, un peu surélevée : devant lui, des Chinois étaient agenouillés, tête basse, car l'étiquette veut que les plaignants ne regardent point le juge. Un greffier lisait, en articulant très vite : le magistrat suivait, les yeux sur une longue bande de papier étroite, couverte de signes. La lecture achevée, le greffier prit un pinceau enduit de peinture rouge, vint aux deux hommes à genoux, leur barbouilla le pouce et, l'un après l'autre, ils imprimè-

rent leur doigt sur le papier du jugement, en guise de signature. Il s'agissait d'une vente de propriété, me dit-on. Nous allâmes ensuite au lieu où sont enfermés les prisonniers.

Chaque jour on les amène là, d'une autre prison située je ne sais où. Ils apparaissent devant le juge, sont interrogés à nouveau. En Chine, pour être condamnés, les coupables doivent avouer *eux-mêmes* leur faute. S'ils nient, ils restent là jusqu'au soir, puis sont reconduits à l'autre local. Ils partaient justement comme nous arrivions, et sortaient en foule du cloaque où ils étaient entassés depuis l'aurore. Quels visages de crime, de misère et de souffrance, hâves, noirs de crasse ! Ils n'ont plus de natte, mais une tignasse répugnante qui couvre leurs grands yeux fous. Ils esquissent des génuflexions en passant devant nous, demandent l'aumône pour acheter de l'opium. Ils traînent une cangue, grosse pièce de bois qui enserre les chevilles. Ils sont couplés : les chaînes résonnent.

Un surtout me frappe... Il est presque nu, son corps est couvert d'ulcères. La cangue ballotte le long de ses jambes, maigres comme trois doigts, tandis qu'on le transporte, car il est devenu trop faible pour marcher. La plupart, même innocents, avouent bien vite. Ils préfèrent la mort à cette vie atroce. Celui-là, quelques mois en ont fait un squelette. Mais, me dit-on, il ne veut pas avouer ! Le spectacle est horrible. On hisse cet homme dans la voiture. Sur le point de me détourner, son regard tombe sur moi et je reste

cloué sur place... Quel mépris, quelle obstination farouche dans cet œil, si près de se fermer pour toujours !... « Un chef de Khongouses » murmure-t-on. Un rude homme, en tous cas !

Aujourd'hui a lieu une exécution, dans l'après-midi. Ces cérémonies prennent place en dehors de la ville, au bord d'une plaine dénudée. J'arrive trop tôt. J'aperçois, non loin, une sorte d'ouvrage en brique, circulaire, haut de deux mètres environ. Un chapiteau le recouvre. Je m'approche et me hisse au bord de cette margelle. Au fond sont éparpillés des crânes, des touffes de cheveux. On jette là les têtes des exécutés, que les parents ne peuvent point racheter pour les enfouir dans un cercueil : leur âme ne connaîtra jamais le repos, mais revivra éternellement dans le corps de bêtes immondes.

Un son de trompes, des flûtes aigres, des coups de gongs répétés et graves. Le cortège débouche. Tout passe si vite que je garde seulement le souvenir d'une escorte au galop, de cavaliers, deux à deux, se séparant, s'ouvrant en larges cercles, d'immenses bannières, magnifiques, longues, très étroites, à fond blanc, avec de grandes lettres de velours noir ; quelques mandarins, je crois, puis une charrette lancée à fond de train, un arrêt brusque, un homme jeté sur le sol, à genoux, les mains au dos ; une main puissante lui fait baisser la tête pour dégager la nuque ; une lame large ; un son mat ; une tête qui saute à un mètre du tronc, d'un seul coup, et une foule qui se rue autour du cadavre, comme des chiens à la curée.

L'escorte, les mandarins, ont disparu sans que j'aie pris garde. Le bourreau tire un papier jaune, — l'arrêt de mort, — le macule de sang : preuve que justice est faite. On place le cadavre dans la charrette : elle repart au galop du cheval. L'homme au sabre circule parmi les étrangers, fait la quête que mérite son coup de maître : il a une bonne figure réjouie, honnête. Qu'est devenue la tête ? Un indigène s'offre à nous la faire voir. Nous le suivons. A un kilomètre environ, se trouve une humble *fandza*. Au ras du sol, une trappe. Notre guide l'ouvre. Au fond de cette boîte, une tête livide, les yeux un peu ouverts. Je suis étonné de l'indifférence qui m'a semblé empreinte sur la figure du condamné, durant les quelques secondes qui précédèrent son exécution. Je me rappelle maintenant ce que l'on me disait, dernièrement, à la prison. Le jour de sa mort, la famille — quand elle a le moyen — achète quelquefois le bourreau. Celui-ci remet à la victime une forte dose d'opium, qui l'insensibilise.

J'ai passé l'après-midi à la gare. J'errais sur le quai, sans but. Arrive un convoi de blessés dont on remplit un train de la Croix-Rouge en partance. Je m'en vais, je regarde ailleurs. Une sorte d'aimant me ramène aux civières. J'entends une voix derrière moi : « Monsieur de La Salle, comment ça va? Qu'est-ce qu'il y a? Vous avez l'air de porter le diable en terre ! Tiens, des blessés ! Venez au buffet, je vous offre un verre de bière. » C'est le colonel X... Il me parle des Khongouses qui infestent la frontière mongole, la

région du Liao. Ils seraient organisés d'une façon parfaite et commandés par des officiers japonais. Une première bande, forte de plusieurs milliers d'hommes, tente de détruire la ligne du chemin de fer. Une seconde, moins nombreuse, attaque les convois russes. Une troisième va chercher, dans la plaine de Mongolie, le bétail et les chevaux dont l'armée japonaise a besoin. De cette façon, les Japonais empêchent non seulement les Russes de se ravitailler dans cette région d'élevage, mais les placent dans l'obligation d'expédier des renforts à la frontière de Mandchourie. Tout cela ne semble pas mal organisé ! Je doute qu'une combinaison pareille germe jamais dans l'esprit russe.

J'ai pris, depuis le départ de Li-an, un boy provisoire, un grand échalas qui parle anglais aussi bien qu'il travaille peu. Il m'a avoué qu'il n'a jamais « fait boy » auparavant. Ça se voit. Je voudrais bien connaître quel intérêt l'a poussé à Moukden ? Après dîner, deux amis et moi, nous sommes partis en ville avec le boy comme interprète. Nous lui expliquons ce qu'est une tournée de Grands-Ducs. Il prétend comprendre. A l'extérieur de la haute muraille, il nous mène à quelques maisons borgnes ; les occupants refusent d'ouvrir. Nous remarquons au loin une clarté rougeâtre qui emplit un coin du ciel. Un incendie. Nous nous dirigeons vers cette lumière. Une nuée d'indigènes se suivent à la file, en poussant de grands cris. Ils balancent un seau à chaque bout d'un long bâton et vont l'emplir à la mare voisine. Nous arrivons bientôt près de la maison en feu. C'est un magasin, le toit

est déjà effondré. Les soldats russes essaient vainement d'établir un peu d'ordre. Nous pataugeons dans une boue noirâtre. La rue est vaguement éclairée par les flammes qui lèchent les poutres. Des centaines de Chinois hurlent, se bousculent, vont et viennent avec leurs seaux. On dirait une scène de pillage, mais les acteurs, quoique si affairés, rient aux éclats, s'interpellent joyeusement ; ils prennent cet incendie comme un amusement. De grands étendards, tenus par des hommes, flottent et s'entremêlent. J'ignore ce qu'ils représentent. Quelques-uns sont superbes, de couleurs éclatantes, avec de beaux caractères compliqués. Je pénètre dans la maison : le sol est noyé sous une boue d'où monte une odeur de marécage. De nombreux Chinois plongent dans les seaux qu'on leur apporte des pompes de cuivre minuscules, pareilles à celles dont on arrose les fleurs. Un petit jet d'eau, ridicule, part et va éclabousser les grosses solives vermiculées d'étincelles. Tout danger est écarté pour les maisons voisines ; le feu sera bientôt éteint. Je reviens dans la rue. Un officier russe, sur le faîte du toit d'à côté, semble donner des ordres à des soldats, en bas ; ceux-ci déroulent un gros tuyau d'arrosage, mais où vont-ils trouver l'eau ?

Un vieux mandarin, vêtu de soie jaune, passe en écartant la foule. Malgré son impassibilité, sa figure décèle un peu d'ennui. Il doit être là par devoir. Mais ce magasin incendié lui importe peu. Ce tumulte, cette boue, tous ces gens lui répugnent ; il voudrait bien être rentré chez lui : il prend de grandes pré-

cautions pour ne pas salir ses socques blanches.

La foule ondule, me pousse de droite et de gauche. Je suis assourdi par tant de cris. Ils redoublent soudain, dominés par des voix russes, impérieuses ; des officiers, suivis par de nombreux cavaliers, émergent de la zone de lumière et s'enfoncent aussitôt dans la nuit, au grand trot, avec des bruits de harnachement, de sabres battant les flancs des bêtes, de sabots qui luisent, vers la porte du Sud, les positions. Nous rentrons : la tournée des Grands-Ducs est finie.

25 octobre.

Un vent terrible, durant la journée. De la ville à la gare, ce n'était qu'un nuage de poussière. Je suis rentré noir comme un nègre : je la prends en grippe, cette route !

Dix minutes de ville, à se débattre avec les voitures, les troupeaux de bœufs. Un quart d'heure à la porte, quelquefois, à attendre qu'un jour se produise où l'on puisse s'engager ; invariablement, des soldats menacent de vous crever un œil, ou celui de votre cheval, avec leur baïonnette ; ils portent leur fusil comme un ouvrier sa pioche. Ça me rappelle le régiment : « Appuyez sur la crosse ! » Quelquefois c'était simplement « Quat' jours ! » Une plaine où se tient un marché de bœufs et de chevaux. A droite, un temple avec des poutres peintes en rouge sombre, et transformé en hôpital ; à gauche, des boutiques en plein vent, des cui-

sines, des bruits de friture, des étalages de petites poires immangeables, de noix, de marrons minuscules que les Russes décortiquent, mâchonnent la journée entière. Puis une route banale, environnée de champs, maintenant nus et tristes. Des cosaques se poursuivent au triple galop, en poussant des cris; des charrettes cahottent des *sistras*, des officiers de tous grades, grands, petits, gros, gras, maigres, blonds, bruns, sales pour la plupart. A gauche fume un four à briques. Un fil télégraphique manque de vous décapiter : le poteau est cassé depuis des semaines, on ne le répare pas. Un tournant odieux, que les conducteurs prennent au grand trot, sans savoir ce qu'il y a derrière. Viennent quelques maisons en torchis, misérables. L'une, au fond d'une cour, est peinturlurée de vert violent : une pancarte annonce « Pharmacie » ; à droite, une petite mare ; un mur entoure le jardin au milieu duquel s'élève la cloche blanche du monument coréen. Puis, à gauche, de grands bâtiments, des magasins, un dépôt de cavalerie. Au fond, les sifflets des locomotives.

Je coupe quelquefois au travers du quartier russe : une trentaine de maisons basses, en briques, toutes du même type. Elles sont numérotées, sur le mur, d'un chiffre énorme, peint en blanc. Là se trouve la poste, la censure. Une plaine encore, avec quelques tentes. A proximité du quartier russe, sur une voie de garage, le train interminable du généralissime, le wagon-restaurant, les wagons des attachés militaires, quelques wagons minables auxquels aboutit un réseau de fils :

le télégraphe. Des fils télégraphiques s'enchevêtrent sur le sol, à moitié enfouis par le passage des chevaux ; une place circulaire, encombrée de voitures, de pousse-pousse ; de chevaux tenus en mains par des soldats, cinq à six marches : la gare.

Souvent, je tourne à droite en quittant la station, et j'arrive bientôt à une rue occupée uniquement par des marchands grecs, caucasiens, juifs le plus souvent. Chacun vend les mêmes produits : alcools, conserves, bottes, poissons fumés, fromage, bière japonaise, champagne, naturellement ! Des groupes de soldats marchandent, échangent des bourrades avec les Chinois.

L'autre jour, trois indigènes s'étaient saisis d'un grand Cosaque qui aurait pu les assommer tous, et ils l'accablaient de coups inoffensifs ; l'autre riait, se laissait faire. C'était un Bouriate, du pur type mongol, bouddhiste comme eux. En expédition, ces Bouriates vont souvent, dans les villages, faire leurs dévotions aux temples chinois. Ils parlent une langue bizarre, la plupart ne savent pas le russe.

De retour en ville, aujourd'hui, je suis rentré par *ma* rue. J'avais négligé mes amis, depuis quelque temps. De voir cette ruelle étroite, remplie de femmes et d'enfants qui lui donnaient un joli caractère de paix familiale, se faire déserte dès mon arrivée, je m'agaçais jadis. Peut-être cédai-je à l'état d'esprit qui domine en Mandchourie : il est possible qu'à force d'entendre parler d'assauts, d'attaques, de positions prises ou perdues, j'ai voulu moi aussi, devenir le maître. Mais

je n'ai pas sacrifié d'hommes, ni versé le sang, et j'ai réussi dans ma conquête pacifique.

Il y a quinze jours, j'ai dit à mon boy de me changer quelques roubles contre des ligatures de sapèques. Il m'en rapporta des centaines. Je m'en bourrai les poches. Les premières fois, un enfant très audacieux, ou un bébé trop jeune pour avoir le temps de fuir, profita seul de l'aubaine. Mais le bruit se répandit vite des largesses du « diable étranger ». Petit à petit, les portes restèrent entre-baillées, à mon approche, et je me réjouissais à les voir chaque jour un peu plus grandes ouvertes. La première semaine, j'aperçus à peine quelques visages dédaigneux : des femmes se détournaient, hautaines, sous mon regard. Plus entreprenants, des gamins se risquèrent, timides ; puis des enfants restèrent hors de la maison, mais collés à l'extérieur des portes, prêts à disparaître à la moindre menace : et je leur jetais mes piécettes par poignées, en riant, et je passais. Je devinais derrière moi une bataille, j'entendais des rires, des cris : je ne tournais pas la tête. Vint le jour où les vieilles, puis les mamans, leur nourrisson dans les bras, se hasardèrent, défiantes... mais les jeunes femmes, les hommes, me boudaient encore.

Lentement, ma conquête progressa. Les enfants se firent chaque jour plus nombreux...

Maintenant, à peine entré dans la rue, une voix perçante me signale : il semble qu'un guetteur ait été désigné. Ils peuvent être déserts, les quelque vingt mètres de mon empire... au cri d'appel, les porcs au

gros ventre, les chiens faméliques, les poules s'effarent... les portes font l'effet de disparaître, déversent une foule. L'école, à droite, entourée de beaux arbres et d'ordinaire sonore de voix enfantines, psalmodiant leurs leçons, se vide, se fait soudain silencieuse. Du plus loin, les petits pieds soulèvent dans leur course une poussière légère, et les petites jambes vont et viennent : ils sont trente, cinquante, qui se bousculent, renversent les plus jeunes qui rient, se relèvent, et continuent leur course. Voilà ma petite fille, si effrontée, qui n'a jamais assez de sous, la plus ardente dans la mêlée, à quatre pattes sur le sol, sans jamais abandonner son poupon très sale que, dans sa joie, elle tenait une fois la tête en bas. Voici le méchant à la calotte noire, qui bat les autres ; voici les socques rouges, toujours à l'écart, un peu triste : le flot m'atteint, des dizaines de mains minuscules se cramponnent à mes jambes, aux étriers, à la bride du poney.

Mon cheval sait. Il sait qu'il doit s'arrêter, être sage, ne pas ruer, sinon la punition sera terrible. Il sait aussi que c'est l'endroit où le maître lui donne un morceau de sucre, sans quitter la selle, pour le faire patienter, et il tourne tant qu'il peut la tête. Son œil semble dire : « Eh bien ! qu'attends-tu ? Donne-moi le sucre, à eux les sous, dépêche-toi ! » Mais aujourd'hui je veux me faire pardonner d'être resté plusieurs jours sans venir. Je mets pied à terre. Ah ! ils n'ont plus peur, les petits bandits ! L'un a bien trois ans, il se hisse sur la pointe des pieds, fait d'immenses efforts

pour plonger sa main au fond de ma poche, jusqu'au trésor. Je suis tiraillé, pincé de tous côtés. Une vieille femme, courbée sur un bâton, veut prendre part à la fête : les enfants la chassent ignominieusement ; la fillette lui dit certainement d'horribles injures, de sa bouche de forme si pure, car ils rient tous aux éclats... et je tâche de partager les sapèques équitablement. Mais c'est en vain, les plus forts rossent les plus faibles, leur volent leur fortune — deux ou trois centimes — Celui-là me vient au genou, il marche à peine : sa main se referme ; il serre les doigts très fort. Je ne veux pas qu'on le vole, il est si gentil ! Je le soulève et le confie à une femme qui l'emporte à la hâte. Car ils sont tous là, les pères, les mères, les grandes sœurs ! Ils m'entourent, parlent très vite, et je distingue souvent le mot *Fagoua !* Ils tâtent l'étoffe de mes vêtements, ma selle. Le cercle est compact : moi et le poney bienveillant, au centre, toute une rangée de petites têtes ébouriffées, de figures éveillées, aux yeux noirs malicieux, d'où part un concert de voix grêles, puis la haute taille des parents.

Me voici pauvre, à mon tour. Les sous sont épuisés. Je leur fais de grands gestes désolés, mais ils secouent leurs têtes rieuses en disant « non », et ils réclament encore. Mon poney finit par s'impatienter : l'écurie est si proche ! Je remonte à cheval. Les enfants m'escortent tant que je reste au pas. Plusieurs laissent reposer sur mes jambes, sur les flancs de la bête, une main confiante. Je vais entouré de joie, de rires, de confiance... peureuses, naguère, ou méprisantes,

les jeunes femmes me suivent d'un regard souriant.

27 octobre.

Je suis venu, hier soir, à Tiéling, distraire mon ennui. On m'indique deux hôtels. Un quart d'heure de pousse-pousse, à travers le quartier russe avoisinant la gare : quelques rues mornes qu'animent deux ou trois ivrognes. Le premier hôtel est comble. Arrivé au second, j'entre dans une grande salle, obscurcie de tabac. Des relents de graillon ; une vingtaine de tables, entourées d'officiers, de civils louches, auxquels tiennent compagnie une dizaine de femmes peu recommandables, mais qui ne tentent point. Le propriétaire affirme qu'il n'y a pas de chambre ; il me donnera un cabinet particulier pour la nuit. Il est tard. Dans une pièce voisine, un orchestre militaire fait ses préparatifs de départ. Moi qui suis venu un peu pour faire la fête, je voudrais déjà être de retour dans ma bonne chambre de Moukden. Je dors sur un canapé de ce cabinet particulier. Vers six heures, d'une chambre voisine, des bruits étranges m'éveillent. Je m'habille et sors.

Je vais à la recherche du missionnaire. Je traverse la voie principale de la ville chinoise. Ces rues se ressemblent toutes, que ce soit Liaoyang, Moukden ou Tiéling. L'animation est grande, le soleil radieux. Je parviens à me faire indiquer la mission : elle est hors de la ville. Un gamin s'offre à me guider; j'arrive

bientôt chez le Père. Il a les mains toutes violacées, et s'en excuse. Il fait son vin, presse les raisins sauvages, cueillis dans la montagne. Il m'introduit dans une grande pièce. Sur une table, des feuilles de tabac chinois, une boîte de cigarettes. Une bibliothèque occupe un panneau. Dans un renfoncement du mur, un lit étroit en fer ; au pied, dort un chien. Il m'offre de goûter son vin, disparaît pour revenir bientôt avec la bouteille, emplit mon verre. Ce vin est très fort, un peu acide, point désagréable. Nous fumons, nous causons, sans dire grand'chose. Nous parlons des Chinois, de leur misère, de la guerre. De cette conversation, rien ne me reste ; mais j'ai parlé français.

Il m'emmène visiter son domicile. Comme les autres missionnaires, il construit une grande église : partout s'amoncellent des matériaux. Il se plaint de la qualité des briques, qui contiennent du salpêtre. Il me montre une jolie maison neuve qu'il vient de finir : l'école des filles. Il y a deux sœurs à la mission. Elles ont été prévenues et vont venir. Me voici dans une petite chambre, d'une propreté minutieuse. Le parquet reluit. Une rangée de chaises borde les murs froids, qu'orne seule une série de chromos, représentant le chemin de la Croix ; un tuyau de poêle, bien astiqué, traverse la chambre : aux fenêtres, des rideaux très blancs. Les sœurs entrent. Je suis présenté ; elles s'asseyent, reposent leurs mains, les doigts enlacés, sur leurs genoux joints. Elles ne sont plus jeunes. Leurs voix basses révèlent une timidité d'enfant. L'une a dû être jolie : ses dents sont bien ran-

gées, blanches, ses grands yeux vifs encore. L'autre, l'aînée, a un gros nez rouge : que d'humilité dans son maintien et ses paroles! que de douceur dans sa voix! C'est elle qui me frappe le plus, je ne sais pourquoi. Je n'ai rien à lui dire, et la regarde, sans gestes, un peu raide en son humble attitude, avec sa large coiffe blanche, dans ce cadre de pureté austère...

L'entrevue prend fin. Le père m'accompagne au seuil de la maison. Il m'apprend que des forts russes couronnent les collines toutes proches. Si l'heure vient, il sera bombardé le premier. Il s'y prépare, en entourant ses murs d'une épaisse protection de terre.

Je retourne sans plaisir au quartier russe. J'entre dans des magasins où rien ne manque, bien mieux montés qu'à Moukden. Ce sont des Grecs qui les tiennent. Ils s'y connaissent, ceux-là, aux affaires! Ils déploient, en Mandchourie, une activité, une ingéniosité prodigieuses, non sans risques. Ils vont acheter à Tientsin, à Shanghaï, et reviennent avec leurs marchandises par Simintoun. La route est infestée de Khongouses : deux Grecs ont été tués en trois mois. J'achète des pots de confitures par douzaine.

Je traîne mon ennui par les rues, l'après-midi. On ne voit passer ici que femmes après femmes... Tiéling! soixante maisons peut-être; mille habitants; trente ou quarante maisons closes; d'autres toutes semblables, à force de rester ouvertes. Je vais dîner au buffet de la gare : à 10 h., j'y suis encore à attendre un train pour Moukden. Un train vient du sud, entre en gare. Un flot de voyageurs se précipite

vers le *vokda* et les hors-d'œuvres; parmi eux se trouve un officier que je connais. Il va à Kharbine rejoindre l'état-major du vice-roi : pas d'hostilités pour longtemps; je gèle depuis un mois dans mes vêtements d'été; Kharbine, des costumes chauds, des fourrures, mon boy qui m'attend... En une minute, je me décide, je ne rentre pas à Moukden, je monte plus au nord.

3 novembre.

Me voici de retour à Moukden avec toutes mes caisses, et Li-an, qui a profité de son oisiveté pour se vêtir de vêtements somptueux et engraisser. Il a pris l'allure respectable d'un jeune mandarin. Il me prodigue les marques de sa joie. Ce qui lui fait le plus de plaisir est de retrouver ses camarades. Il va les éblouir par ses descriptions de Kharbine, fausses, sans doute, pour la plupart... Le voyage de retour a été exaspérant. Nous nous arrêtâmes fréquemment douze et quinze heures, dans des voies de garage, en pleine campagne. Ce qui m'irritait surtout était la régularité avec laquelle notre train quittait les stations où j'aurais pu trouver un peu de pain à manger, et stoppait à sept ou huit verstes de ces gares, juste assez loin pour qu'on ne pût y recourir.

Parmi mes compagnons de voyage se trouvait une bande nombreuse de mercantis grecs. Les descendants de Platon, au bout d'une heure de voyage, sortirent des paquets de cartes. Les parties de *makao* ne ces-

sèrent qu'à Kharbine et trois heures, environ, durant la nuit.

Tout est calme à Moukden. On prétend que les Japonais vont bientôt attaquer. Je le croirai quand la canonnade commencera. Il est pourtant vrai qu'à Kharbine des ordres ont été donnés pour que l'on tienne prêts trente mille lits de blessés. Allons-nous assister à une seconde boucherie ?

Li-an me présente le compte de ses dépenses, durant sa longue villégiature. Les chiffres se succèdent avec une clarté mathématique et monotone. Je lui ai accordé quarante kopecks par jour pour sa nourriture. Aussi, durant des pages, est-ce la même formule : « Eat rice » (mangé riz), et, à l'autre bout de la page, le chiffre quarante. Il s'est offert à mes frais un superbe carnet pour inscrire ces comptes. Je le feuillette, machinalement. Tout à la fin, en écriture serrée, des pages se suivent, véritables grimoires. D'un côté, des caractères alphabétiques latins, de l'autre, des caractères chinois. Li-an a occupé ses loisirs à se perfectionner dans la connaissance de l'anglais. Quand il est entré à mon service, en juin, il n'en parlait pas un mot. A quatre mois d'intervalle, il comprend fort bien et se fait comprendre.

Je suis envahi par un spleen, une tristesse qui s'accroissent chaque jour. J'ai assez de la Mandchourie, des Russes, des Japonais, des Chinois, de tout ! Il me faut les miens, mon sol.

Elle m'emplit d'un malaise étrange, Moukden la mystérieuse, avec son calme inaltérable, surnaturel,

défiant les barbares qui envahissent ses rues, ses sanctuaires, s'agitent sous ses murs. Je ne puis comprendre cette ville impassible. Elle donne l'impression d'un roc inébranlable, contre lequel s'écraseraient les vagues, éternellement vaincues : il dresse sa tête sereine que n'effleure point la tempête... En bas, assauts, chocs acharnés, sauvages... Là-haut, couronné de buissons, de fleurs paisibles, il s'égaie au chant des nids joyeux.

6 novembre.

Napoléon Murat va prendre quelques jours de repos à Kharbine. Il l'a bien gagné. Il a été blessé dernièrement. Je l'accompagne à la gare. Sur le quai, nous retrouvons le prince Karageorgévitch. Il va jusqu'à Tiéling, qu'il ne connaît pas. Du moment qu'il quitte le « front », c'est qu'aucun engagement n'est attendu. Je décide de refaire un tour à Tiéling.

Au moment du départ, je vois un rassemblement, à l'entrée d'un wagon. Un Japonais vient d'y être placé. Deux soldats le gardent. Il a été pris, furetant dans les lignes, costumé, sans qu'un détail fût omis, en soldat russe.

Chemin faisant, Murat me parle des Caucasiens qui forment la brigade dans laquelle il sert. Ce corps n'est composé que de volontaires ; le porte-étendard de son escadron, un homme à barbe de prophète, a quatre-vingts ans ! Il rivalise d'endurance avec les plus jeunes. Un grand nombre des hommes ne parlent

pas russe et sont mahométans. Leurs prêtres les ont accompagnés en Mandchourie et chargent en tête, pour le plus grand bien du tsar, en invoquant Allah.

On nous annonce à la gare de Tiéling que les deux hôtels sont, comme d'habitude, bondés. Le prince Karageorgévitch part de son côté à la recherche d'un gîte. Je me cogne le nez à l'hôtel où je passai la nuit, la dernière fois. Aujourd'hui, on ne peut même pas me donner un cabinet particulier. Tout est archi-comble. Je vais au second, même réponse. Je m'entête, je supplie, je fais des offres d'une générosité ridicule. Le propriétaire m'invite enfin à partager sa propre chambre. Le brave homme ! je suis sauvé.

A cet hôtel est adjoint un théâtre : la salle du café, simplement, avec une scène au fond. Un monde fou. Trois hommes et deux femmes dansent un pas russe, en poussant des cris aigus. Les spectateurs semblent en délire. J'arrive malheureusement un peu tard. J'en ai bien du regret, car la grande pièce est finie, et une affiche m'apprend que l'on jouait *Otello* ! Quel malheur ! Plus jamais je n'aurai une occasion pareille ! Me faire présenter, risquer un doigt de cour, qui sait ? Ne voir mes soupirs qu'à demi repoussés, peut-être, par la Desdémone de Tiéling !

Je repars au premier hôtel, tout proche : là se trouve la grande salle fumeuse, où l'on fait la fête. C'est une cohue, un vacarme grandioses. Je trouve à grand'peine une chaise et lie conversation avec mon voisin, un commerçant juif, roux, tout jeune. Je ne parviens pas à définir sa nationalité. Il parle également bien chaque

langue : il saute du russe à l'allemand, de l'anglais au français, attaque en chinois le boy étonné et ravi. J'aperçois le prince à une table voisine. Je vais à lui. A partir de ce moment, la suite pourrait s'intituler : « Une nuit de noce en Mandchourie ».

Elles sont là une vingtaine de femmes fanées. L'une d'elles, sans être bien, est mieux que les autres; une centaine d'yeux ne la quittent pas. Elle jouit avec tact de son triomphe, sans arrogance ni modestie exagérées. Le très jeune officier qui l'escorte, lui, ne domine pas sa satisfaction à constater pareil succès. Sa figure ne cesse de rayonner, même quand la dame, de temps à autre, disparaît un quart d'heure, vingt minutes, bientôt suivie par une paire de bottes et un grand sabre qui résonne, vainqueur. Je me sens trop pauvre diable pour pareille conquête. Une femme passe, seule. Son visage, au travers de la fumée, ne semble point déplaisant. Je dis un mot au juif : il la connaît, il me présente. Elle accepte un verre de bière. Un air de jeunesse s'attarde sur les traits bouffis du visage grêlé, malgré le fard. Mais l'expression des yeux fatigués, battus et bêtes, le cerne qui les entoure, parlent. Nous causons en allemand. Je lui dis, sans effort, des choses flatteuses. Elle marque un peu d'étonnement d'abord, puis, apprenant que je suis journaliste, retombe dans son indifférence lasse.

On me touche l'épaule. Un verre de champagne à la main, un officier m'invite du geste à m'asseoir à la table voisine. Ils sont là cinq ou six qui m'attendent : des civils, des fournisseurs de l'armée, sans doute,

hirsutes, crasseux. Je ne puis refuser. Je vais m'asseoir en déguisant mon humeur. Je saisis au passage le sourire ironique du prince, qui ne perd rien de la scène et que mon air résigné met en joie. A la table, mon voisin de gauche, sordide, est ivre. Il dort à moitié, mais relève à chaque minute sa tête pesante pour réclamer un revolver. Il veut se tuer, prétend-il. Il vient d'apprendre que sa femme, en Russie, le trompe. On lui promet de lui donner satisfaction à deux heures du matin : il se rendort, tranquillisé... Mais cet air? Ça y est! cela ne pouvait pas rater! Ils sont tous debout, le verre à la main, et, soutenant l'orchestre, ils hurlent avec conviction *la Marseillaise*. Cela semble ne jamais devoir finir. J'ai le bras fatigué de tenir ce verre, que je voudrais ne pas boire. Vais-je leur jouer le tour de réclamer l'autre hymne? Bah! à quoi bon? Je jette au prince un regard de détresse. Sa figure est impassible, mais son œil sans pitié. Ma bonne amie d'il y a une demi-heure est toujours assise, recueillie et sage.

La Marseillaise s'arrête, d'épuisement. La fête est complète! L'officier m'embrasse longuement, furieusement... Sa barbe me pique.

Deux heures du matin. Un officier entre, en tenue de service, revolver à la ceinture. Il surveille la fermeture du buffet. L'alcool est désormais interdit. Un consommateur vient demander, en suppliant, un verre de *vodka*, encore, un seul, tout petit! L'officier reste impassible, et finalement fait jeter l'ivrogne dehors. Je quitte mes hôtes sans vergogne. Leur état

ne leur permet guère de constater mon absence. Je refais ma cour à la dame. Durant ce temps, elle s'est livrée à une petite enquête sur mon compte, a pris ses renseignements. Loyalement, elle préfère me prévenir d'avance : elle a deviné que je ne suis pas riche... Je lui suis bien reconnaissant de sa clairvoyance.

Il est près de 4 h. quand je rentre à l'hôtel. Des gens sont encore là. Ils boivent.

7 novembre.

Je traîne sans but. J'en ai assez, de Tiéling. Un train qui va au sud arrive tard dans la nuit. Je le prends. J'y trouve des officiers de connaissance, parmi eux un prince bouriate ; on dirait un Chinois. Il me pose des questions auxquelles il m'est impossible de répondre, sur la valeur des cadres russes, etc. Je mentirais mal. Je m'en tire en déclarant n'y rien connaître, ce qui est vrai, d'ailleurs. Mais il devient furieux, refuse de me parler plus longtemps et me témoigne ses sentiments en me jetant à plusieurs reprises ce mot : « politik ».

8 novembre.

Je suis de retour à Moukden vers 7 h. du matin. Pas un pousse-pousse. Sans entrain, je me prépare à rentrer à pied. Le vent glacé me coupe la figure.

Ah ! ce spleen que je ne parviens pas à vaincre ! Le soleil pâle semble me narguer. Des Chinois me croisent, indifférents. Toujours cette impassabilité des êtres et des choses qui m'environnent, comme un reproche incessant à ma sensibilité sans cause. Que faut-il donc à ce peuple, pour qu'il pleure ? A cette heure mauvaise, je me sens capable d'en torturer des milliers, pour être certain qu'ils sont aussi faibles que moi, qu'ils peuvent aussi gémir. Des corbeaux traînent autour de la cloche géante du monument coréen. A l'instant où je le dépasse, les oiseaux se resserrent, forment une masse compacte, et projettent sur le renflement de plâtre une ombre fugitive...

Dans la monotonie de mon existence présente, je prends de plus en plus Moukden en haine. Je la connais trop bien, cette ville inquiétante. Des années passeront sans que je perde le souvenir de quelques rues, de coins trop familiers ; mais si le voile est tombé, si je possède et « sens » Moukden, vraiment, à l'heure actuelle, pourquoi tout au fond de moi-même cette gêne indéfinissable dont je ne peux m'affranchir, cette impression intime qu'il y a quelque chose que je ne peux saisir, qui reste pour moi obscur ? Une fois ou deux, il m'a semblé que j'allais résoudre l'énigme, et puis, de nouveau, la nuit. J'en ai assez de ce malaise permanent, que je dois, sans doute, à mon oisiveté. Il y a beau temps que je connais le remède infaillible. J'en ai usé, une ou deux fois, en Mandchourie, mais comme passe-temps. Aujourd'hui, j'en ferai un usage méthodique, constant. Arrivé à la

maison, j'ordonne à mon boy de tout préparer pour que, ce soir, je m'oublie dans l'opium.

10 novembre.

... Au temps des premiers hommes, dans un pauvre village, une paysanne donna jour à une fille : elle fut nommée Ni-Do-May. Bientôt ses traits annoncèrent une laideur telle que sa mère, chaque jour, en éprouva un chagrin plus grand. Les anciens firent le vide autour d'elles : sans doute, la colère du Tout-Puissant se manifestait dans leur disgrâce. Ni-Do-May n'avait pas dix ans quand sa mère mourut, terrassée par le désespoir. L'enfant, dans sa douleur que les mois ne parvenaient pas à amoindrir, révélait déjà la tendresse de son âme. Car cette perte n'aurait dû que l'émouvoir bien peu : sa mère lui prodiguait les coups et les injures, la rendant responsable de l'opprobe qui s'appesantissait sur elle. Pourtant Ni-Do-May pleura longtemps, reniée, abandonnée...

Trop jeune pour gagner sa vie, elle disputait aux chiens sa nourriture, par les rues, et le sang des morsures dégouttait de ses haillons. A l'âge ou la beauté des vierges rayonne comme un fruit mûr, sa laideur était si hideuse que les mères, du seuil de leurs portes, la chassaient à coups de pierres, de peur que leurs enfants ne mourussent à sa vue. Bientôt son visage se couvrit de lèpre. Seuls ses

yeux, comme au centre d'une large plaie, se distinguèrent : splendides, semblables à cette clarté du ciel qui précède le jour. Les chefs du village discutèrent longtemps pour savoir s'il fallait la tuer : ils décidèrent, comme raffinement cruel, de la laisser vivre. Les rues s'emplissaient de malédictions sur son passage, les jeunes hommes la frappaient : la vie s'obstinait en elle. Ni-Do-May mourut centenaire; les rites ne furent point accomplis; elle fut laissée au seuil de la forêt, où elle avait été trouvée, froide déjà, un soir, et les bêtes immondes déchiquetèrent son corps.

Mais son âme s'éleva aux régions célestes, s'approcha, sans peur, jusqu'au trône où siégeait, entouré de sa cour triomphale, de splendeur, l'Éternel, l'Universel, et, plus forte que les harmonies bienheureuses, dominant les célestes concerts, la voix de Ni-Do-May s'éleva : « Père, tu m'as maudite! D'une forme hideuse, tu as enveloppé une âme gonflée de tendresse, de bonté, de pitié, prête à se dévouer, à se sacrifier tout entière. Mieux que les autres femmes, j'étais digne de ma part de bonheur et d'amour : jamais je ne connus une minute sans larmes, Père, justice! » Dans le silence auguste retentit la Voix : « Oui, Ni-Do-May. Plus que les autres créatures tu as souffert. Jour après jour, tu as expié, atrocement, des fautes que tu ne commis point : tu as droit à la vengeance : choisis. » L'âme de Ni-Do-May se tut longtemps, puis, farouche, reprit : « Seigneur, ma haine des hommes est immense, et je ne vois

point de punition digne d'elle : viens moi en aide, désigne l'expiation ».

Boudha leva le bras, armé du sceptre redoutable : le ciel frémit, le monde trembla, l'océan s'entr'ouvrit : « Ni-Do-May, les hommes t'ont reniée, t'ont méprisée, t'ont rendue plus misérable que l'univers entier, durant ta vie... Désormais tu seras celle pour qui les mêmes déserteront leurs maisons, leurs familles, leurs champs. Rendus fous par toi, ils se rouleront dans le vice, le crime, se précipiteront au déshonneur : de l'être le plus faible sur terre, je vais te rendre le souverain devant lequel tous les souverains s'inclinent. » ... Boudha toucha Ni-Do-May de la baguette d'or : une plante inconnue s'épanouit : le pavot, l'opium.

Ni-Do-May! Fleur de prunier, fleur de pêcher? je ne sais plus... Comme dans un rêve, j'écoutais se dérouler les phrases emphatiques, en un français difficile.

La petite lampe argentait à peine la barbe du vieux Tonkinois qui me préparait les pipes et me racontait, à voix basse, les antiques légendes. Etendu, comme lui, sur la natte dorée, dans l'étroite clairière, j'entendais autour de moi la jungle s'agiter en rumeurs confuses. Un lézard, attiré par la flamme, semblait écouter aussi, et son œil étincelait. Sur nos têtes, la lune, entre les branches, allongeait de grandes lignes pâles; les étoiles brillaient d'un tel éclat qu'elles paraissaient toutes proches, et j'imaginais qu'une d'elles allait se détacher, et venir mur-

murer pour moi seul des mots, dans une langue mystérieuse, mais que je comprendrais sans efforts.

La nuit nous baignait d'une vapeur bleuâtre, tiède. Les chauves-souris géantes, les vampires, de leurs appels stridents et brefs, rompaient seuls la paix immense, et le chant cadencé des houles sourdes qui mouraient, dans le lointain, aux grèves solitaires de Poulo-Condor...

Comme il a surgi, lumineux, ce passé, la nuit dernière, dans la torpeur où me plongeait le poison ! Puis le canon s'est fait entendre vers 3 h. du matin, et vaincu par l'opium, incapable de bouger mon corps, tandis que se mêlaient, se confondaient obscurément, dans mon cerveau, visions de guerre, défilés de blessés, siestes sous les palmes, je me suis endormi.

13 novembre.

Les Russes ont maintenant des pièces à longue portée et de gros mortiers, dans le voisinage de Moukden. Le canon gronde chaque jour, sans changer nos positions, ni celles de l'ennemi. La canonnade a été assez violente ce matin. A la gare et au quartier russe, les esprits sont de nouveau pessimistes. On affirme que l'on va se replier sur Tiéling ! Mais la préoccupation principale est le ravitaillement en bois et en fourrages, durant l'hiver. Un officier de cosaques m'a confirmé ce que j'avais entendu dire : des unités de cavalerie doivent aller à dix-huit, vingt verstes, chercher la nourriture de leurs bêtes.

14 novembre.

J'apprends, dans la matinée, que Moukden recèle une actrice chinoise, célèbre et belle. Elle n'est pas hostile aux roubles étrangers. J'appelle l'hôtelier. Le frère de Lou, dégoûté du métier, a lâché son emploi, il y a quelques semaines. Les Russes l'appointent grassement, comme interprète. Le manager actuel pratique avec discernement la langue anglaise et l'oisiveté. Il passe sa vie à fumer l'opium, en compagnie de petites femmes fardées, des Chinoises. Il m'affirme que Mlle Sin-Fou, ainsi s'appelle l'étoile, vient juste de quitter Moukden pour In-Kéou. Il en pleure presque de regret. Je devine qu'il ment effrontément. Il ne veut point qu'un diable étranger profite d'un gibier si délicat. Avant dîner, je vais, en compagnie de mon boy, à un restaurant indigène célèbre, le « Voisin » de Moukden.

Les Chinois, très hospitaliers, aiment à se réunir en gaie compagnie pour des repas interminables qu'égayent les chants de *geishas* indigènes. Mais ils dînent très tôt, les fêtards mandchous. Nous arrivons à la porte du restaurant vers 6 h. : les volets sont clos, la maison est fermée. A tout hasard, je frappe à la porte. Une conversation s'engage de l'intérieur avec mon boy. Li-an est bien dressé. Il use impérieusement du « Fagoua » ; la porte s'entre-bâille On me donnera bien à dîner, mais ces dames (car Sin-Fou a une sœur) ont leur soirée prise. Je viens trop tard.

Je commande le menu n° 1, ce qu'il y a de mieux. On me fait traverser une vaste cuisine parfumée d'ail, une cour, et je suis introduit dans la chambre ordinaire : une table ronde au milieu, une glace trouble sur l'une des cloisons ; au fond, le *khang*. La table se couvre de soucoupes : une trentaine, emplies de menus morceaux de viande, de légumes, de bonbons, de fruits. Certaines contiennent des choses mystérieuses qui m'effraient un peu. Li-an pérore sans fin avec les Chinois. Bientôt il m'annonce, avec une assurance satisfaite, que Sin-Fou va venir : elle est devenue libre, soudain. J'attaque les soucoupes. Mon usage maladroit des baguettes chinoises fait rire. On m'apporte une fourchette. Des voix de femme se rapprochent. Je devine un conciliabule sur l'entrée. On s'efforce de surmonter les hésitations dernières, et me voici en présence de Mlle Sin-Fou, de sa sœur et de sa... mère.

Les trois me serrent la main, selon qu'elles ont vu faire aux diables étrangers, parlent beaucoup, s'installent à manger avec appétit et me dévisagent. La grosse maman vide les soucoupes comme par enchantement, puis un bol de potage. Rarement ai-je vu vieille dame plus sale, plus grasse. Elle pèse, au bas mot, cent vingt kilogrammes, et ne désire pas maigrir ; j'en ai la preuve. Ses deux filles ont les cheveux tressés en longues nattes, comme les hommes. Elles sont coiffées d'une petite calotte plate, en soie noire. La longue robe, de soie bleue sombre, dissimule leurs formes, tombe en cassures raides. L'une est trop

maquillée, son visage manque d'expression ; l'autre dédaigne le fard, sûre de son teint magnifique, de ses joues ambrées et roses ; ses yeux, à peine bridés, pétillent de jeunesse et de gaieté ; la bouche est bien dessinée, un peu grande ; les lèvres, d'un rouge vif, dans un rire continuel, découvrent des dents parfaites. Elle a fini son dîner, vient à moi, prend ma casquette, l'essaye devant la glace avec des mines sérieuses, part d'un fou rire, bavarde avec force gestes, se tait brusquement, recommence : c'est Sin-Fou.

On apporte un plateau, chargé du nécessaire pour fumer l'opium. Sin-Fou s'installe sur le *kang*. J'admire son habileté gracieuse, sa dextérité à manier la longue aiguille, ses doigts frêles ; la paume de sa main et ses ongles sont teints au henné. La pipe est prête : elle me l'offre avec un joli geste. Mais la boulette est trop grosse, je la fume mal. La petite m'observe, un peu moqueuse. Je prends l'aiguille à mon tour. On s'étonne, on s'approche. Le « Fagoua » sait ! Je passe la pipe à Mme Sin-Fou mère ; elle épuise la provision d'opium en un clin d'œil. Un Chinois grêlé accompagne ces femmes : son air canaille, bas et faux, me fait assez deviner son rôle. Je m'efforce d'obtenir que Sin-Fou vienne me préparer des pipes chez moi, mais en vain : notre connaissance date de trop peu. Je rentre seul, avec un petit regret.

15 novembre.

Je suis retourné au restaurant, cet après-midi. Les dames n'ont pas tardé à paraître. Leur appétit n'a point diminué depuis hier. Sin-Fou, tout à fait apprivoisée, devient câline. Elle sait quelques mots russes qui la rendent comique. Je m'entête à l'emmener chez moi. Il me faut déployer une patience exaspérante. Le monsieur louche et moi palabrons des heures. Sin-Fou, d'ailleurs, refuse obstinément. Elle me fait comprendre qu'elle m'invite chez elle. J'accepte, dans l'espoir d'une maison intéressante. Nous quittons le restaurant, suivons la rue sombre. Après cinq minutes de marche, elle m'arrête devant une porte. Nous entrons. Pouah ! c'est une maison close, chinoise, repoussante de saleté. Des femmes maladives et laides m'entourent. Des chambres voisines, s'élèvent de grosses voix russes. Les fenêtres de ces pièces, en papier, donnent sur la cour. Deux Chinois âgés ont l'œil collé aux vitres, où sont percés des trous d'épingles imperceptibles. Ils suivent les scènes de l'intérieur avec une attention passionnée. Je refuse de demeurer plus longtemps. Hommes et femmes devinent ma décision inébranlable, et Sin-Fou commence à composer. Mais que de pourparlers encore, que de précautions prises ! Il me faut accepter — déjà ! — le quart d'heure de Rabelais. Ma conquête disparaît, revient au bout d'un instant, enfouie dans une houppelande d'indigène misérable, tout un dégui-

sement, et l'on m'explique que si l'actrice renommée était découverte, son escapade avec un diable étranger lui vaudrait des sifflets et des huées quand elle paraitrait en scène. Ce mystère, ce genre d'enlèvement, ces scrupules d'artiste m'enchantent. Je suis Sin-Fou de près, et les pousse-pousse filent à grande allure, conscients de l'importance de leurs fardeaux : il m'a fallu acheter leur silence.

Nous nous arrêtons à quelques mètres de la maison. Les pousse-pousse attendront notre bon plaisir, dans une ruelle écartée. Nous voici au moment décisif. Je frappe sur la lourde porte. Sin-Fou semble un peu nerveuse. Elle se cache la figure, et passe aussi vite que le peuvent ses pieds difformes, minuscules. Le vieux portier ouvre de grands yeux. La cour est déserte. Mes camarades dînent. Ils sont nombreux ; ils fêtent un départ pour l'Europe. Ma chambre, si paisible d'ordinaire, est tout animée des allées et venues de ma poupée curieuse. Elle ne tient pas en place, touche à tout, dérange mes papiers, mes livres. Les objets de toilette, les flacons, particulièrement, l'intéressent : elle les débouche, les flaire, réfléchit un peu, et s'inonde d'eau de cologne, puis d'eau dentifrice. Elle me dit son âge sur ses doigts : elle a quatorze ans. Nous arrivons à très bien nous comprendre, quoique nous ne communiquions guère que par gestes. En me préparant des pipes, elle parle souvent seule, longtemps. Elle doit répéter quelques passages de ses rôles favoris, car sa voix se fait tragique ou suppliante. Je voudrais bien comprendre. Dans la salle à manger, les

convives ont sans doute fini de dîner; j'entends des fragments de *speeches*, puis des chansons. Sin-Fou écoute. Tout bas, à mon oreille, elle murmure, en russe : « Beaucoup de soldats russes ». Nos alliés peuvent quitter la Mandchourie. Dans l'esprit des indigènes, leur souvenir restera gravé : les Russes! voix bruyantes, chansons, chocs de verres.

L'heure s'avance. Sin-Fou s'inquiète. Elle veut partir. Aussi se fait-elle très tendre, très affectueuse, et joue négligemment avec son porte-monnaie, gros objet de cuir noir, grossier, bourse de cuisinière qui, dans sa main fine, devient énorme, lamentable. Elle gardera un bon souvenir du Fagoua de passage. Elle me demande de la revoir. Elle me fait, bien gentiment, promettre de lui donner une bague. Pauvre petite Sin-Fou! Vénale, honnête et candide! Avec les mêmes précautions, je la conduis hors de la maison, et la vois repartir.

17 novembre.

J'ai traîné par la ville, cet après-midi. Certains quartiers, à l'heure actuelle, me donnent l'impression d'y avoir vécu des ans. Pourtant, repris par la nostalgie, j'éprouve, plus que jamais, cette sensation d'impénétrable que me fait subir Moukden. C'est un rideau que je ne puis percer, ou plutôt, une barrière à franchir. La foule russe envahit les rues, surtout la grande voie des magasins aux enseignes magnifiques, hautes comme des mâts de navire, dentelles

de bois fouillées à jour, minutieusement, et que terminent des dragons, des oiseaux fabuleux. Sur l'une d'elles se perche un paon immense, à la queue interminable, tout en or. J'ai acheté des conserves, chez le fameux I-Tay. Son magasin ne désemplit pas, jusqu'à la nuit. Le caissier parle anglais, et m'apprend que ce Potin chinois fait de 2.500 à 3.000 roubles par jour. J'ai franchi les portes, erré par les faubourgs. J'ai découvert une tour que j'ignorais, semblable à celle de Liaoyang, et sa vue a réveillé en moi le regret tenace de l'été évanoui, du soleil ardent, du *gaolian* vert. Hélas ! j'ai longé ensuite un étang glacé, grisâtre, sinistre. Le soleil se couchait, disque sans chaleur, mort, sanglant.

Le canon s'est fait entendre dans la journée. On dit que les Japonais attaquent à l'Est, qu'une action générale se dessine, prochaine. Pour moi, aucune des deux armées ne possède une supériorité numérique telle que l'une puisse écraser l'autre. Si vraiment une grosse bataille est sur le point d'être livrée, j'en devine déjà l'issue : quelque cinquante mille hommes de moins; vainqueurs, nous irons peut-être à Liaoyang, vaincus, sûrement à Tiéling, et il faudra recommencer. Quoiqu'il arrive, je doute maintenant que les Russes lâchent la partie. Je les connais assez pour tout attendre de leur obstination inouie. Une fois qu'ils ont une idée en tête, ils se font tuer plutôt que de céder. X... me racontait, l'autre jour, l'histoire, aux États-Unis, des *soul strugglers* (lutteurs pour l'âme), comme on les a dénommés là-bas. C'est un

véritable roman que l'aventure de ces milliers de Russes, établis au Canada, je crois. Éclairés par une révélation soudaine, ils partirent à la recherche du Messie, et firent des cent lieues, au cœur de l'hiver, sans souliers, sans vivres, échelonnant la route de leurs cadavres. Il fallut une véritable armée, pour les forcer à rentrer chez eux.

Au buffet de la gare, on fait des « mots ». Oyama aurait publié la proclamation suivante : « Je suis prêt à rendre aux Russes tout le territoire conquis, à condition que l'on me montrera chez eux : 1° Trois généraux capables ; 2° trois intendants honnêtes ; 3° trois infirmières vertueuses. » Ce sont les Russes eux-mêmes qui ont inventé ces histoire divertissantes.

21 novembre.

Quelle preuve de faiblesse ridicule que ce spleen, cette nostalgie auxquels je me laissais aller. J'ai honte de moi, vraiment! Non! La vie est belle, la Mandchourie intéressante, la lutte à laquelle j'assiste, passionnante, inoubliable : j'ai reçu, à 2 h., mon télégramme de rappel! Hourrah! Banzaï! Vivent les Russes! les Japonais! tout ce que l'on voudra! Mais vive la France!

J'ai immédiatement demandé mon autorisation de départ. Pourvu que la confection de ces papiers ne traîne pas trop! Je suis fou de joie. J'ai envie de danser. Li-an me regarde, effaré. Je lui ordonne de

faire disparaître de ma chambre, au plus vite, l'attirail à opium. Je n'en ai plus besoin, Dieu merci ! Je chante, je siffle, moi, d'ordinaire taciturne! Mon boy doit croire que j'ai perdu la raison.

23 novembre.

Mes papiers n'arrivent pas. Mes malles sont faites. Je m'habitue à l'idée de revoir Paris et reprends un peu mon calme. Je craignais tant de passer l'hiver ici!

26 novembre.

Je désire téléphoner à l'État-Major du général X..., pour dire adieu à un officier. Un capitaine, très aimablement, m'assiste dans mes recherches ; où niche ce téléphone ? Montre en main, nous passons trois quarts d'heure à le découvrir, après nous être adressés à cinquante personnes, à la gare, à la poste, au télégraphe. Personne n'en sait rien. Nous parvenons enfin à savoir qu'il est dans un wagon, à deux pas de la station... Et si j'étais officier russe, chargé de téléphoner un ordre urgent !

Un marchand de chevaux chinois m'offre, de mes bêtes, des sommes dérisoires. Mais que faire ! il le sait bien, et en abuse. Il revendra, aux Russes, ces chevaux, cent cinquante ou deux cents roubles : je n'arrive que péniblement à lui en arracher soixante.

30 novembre.

J'ai reçu mes « documents » hier soir. Ce n'est vraiment qu'à l'instant où ma main a tenu cette feuille de papier, que j'ai senti qu'entre les Russes et moi, tout était fini : un prisonnier dont on ouvre la porte et à qui l'on dit : « Vous êtes libre! » Rien ne me retient plus en Mandchourie. Mes préparatifs sont entièrement achevés. Je partirai demain.

J'ai voulu, cet après-midi, dire adieu aux Tombeaux des Empereurs. Que d'événements, de chemin parcouru, depuis ma dernière visite! J'éprouve une certaine émotion, durant ce pèlerinage final. La première fois que j'approchai des tombes, la nature était radieuse dans l'été naissant, et la vaste plaine funéraire, la nécropole immense qui s'étend jusqu'aux portes de la ville, faisait oublier, par la fraîcheur du gazon, que ces renflements innombrables contiennent des ossements. Aujourd'hui, qu'il me semble morne et sévère à traverser, sous son herbe jaune, ce grand campement de la mort! Des corbeaux, par centaines, me poursuivent de leurs cris lugubres, tourbillonnent et s'éloignent lentement. Me voici au parc sauvage qui entoure les tombeaux. Naguère, tant de fleurs! Un tapis rose, bleu, jaune ou blanc, charmait les yeux; partout des corolles épanouies, des guis énormes chargés de boules blanches, et des appels d'oiseaux, des éclairs multicolores qui fendaient l'air, sous les branches touffues couvrant les sentiers d'ombre. Oh!

que je regrette d'être venu ! Le silence, des arbres dénudés, des feuilles mortes... encore le mot fatal : l'hiver ! la guerre, les blessés agonisants ! Râle de la nature, râle des hommes, la mort, toujours ! La mort, pour moi, la vieillesse, le cercueil : la mort de ceux qui me sont chers...

Comme il me paraît triste, aussi, le marais sur ma droite ! Plus de roseaux verts, aux aigrettes gracieuses ; ils pendent, desséchés, froissés, inertes ; et le flamant grisâtre qui s'envola, la fois dernière, à mon approche, semble aujourd'hui dédaigner ma présence, immobile en son attitude méditative.

J'étais si heureux à la pensée de revoir la France ! Je m'irrite de sentir mon plaisir gâté, d'être envahi, devant cette campagne désolée, par une mélancolie si grande. Pourquoi penser sans cesse à des choses tristes, ne pas me laisser aller aux joies présentes, au calme de cette nature endormie?

Je quitte le chemin des tombes, traverse une prairie, et me dirige vers une hauteur boisée. Je descends de mon cheval, l'attache à un arbre et m'allonge sur les feuilles sèches. Je fumerai des cigarettes, dans ce coin de jungle, le seul que j'aie connu en Mandchourie, loin des buffets de gare, des *sistras*, des canons, des blessés, des hommes, sous les arbres, dans le silence.

J'étais là, je crois, depuis longtemps, sans pensée, ni désirs. Que se passa-t-il alors ? Était-ce l'influence de cette tension nerveuse qui ne me quittait pas et qu'augmentait encore l'approche du départ tant sou-

haïté? Mais l'énigme, si longtemps cherchée, me parut se résoudre. J'en conçus un soulagement incroyable, car, des semaines, ce malaise de ténèbres s'élevant soudain, gardant sans miséricorde son secret, avait fini par m'exaspérer.

Il m'a semblé, dans ce bois de pins lugubre, enfin comprendre Moukden, comprendre la ville « Sphinx », dont l'indéfinissable réside dans ce qu'elle symbolise la Mandchourie entière, antique plus encore que la Chine, qu'elle représente des siècles que nos ancêtres des cavernes n'ont point connus, qu'elle est l'émanation, l'image du Chinois, de cette race qui, par son passé, nous écrase, et par des voies opposées, dédaigneuse des principes que nous croyons sacrés, nous domine cependant, a atteint un idéal, est parvenue à une perfection qui nous fait, à côté d'elle, des êtres incapables de pénétrer son génie, des barbares.

Ignorants de nos agitations, de nos fièvres, de nos misères — car la pauvreté n'était guère connue, avant l'arrivée des Russes — méprisant notre soif de l'or, nos luttes stériles, considérant comme œuvre de fous de négliger le présent pour rêver uniquement à un vague idéal futur, le Chinois, mandarin ou paysan, dès le berceau, obtient et possède la part de joie que peut lui réserver la terre. Nous mourrons sans la connaître, par la faute de nos aspirations insensées, dans l'épuisement d'une recherche impossible à soutenir.

Chez nous, les luttes, la bataille incessante, les guerres, l'acharnement sur les cadavres mêmes, la

rancune, l'envie, les fins désespérées, la vie trop brève pour l'œuvre, quelle qu'elle soit, la destruction toujours poursuivie sans pitié, dans la haine : les uns sèment, au nom de l'humanité, et récoltent la tempête ; les autres, au nom de l'Évangile, réclament les bûchers. Lui, le Chinois, sans religion digne de ce nom, borné à un vague culte des ancêtres, n'ayant comme règle de vie sociale que le respect des traditions millénaires, sans armée, sans flotte, sans parlement, sans gouvernement, abandonné à lui-même, ayant subi d'innombrables invasions, dépouillé par l'un, puis par l'autre, des conquérants coréens aux envahisseurs russes, a conservé entières ses mœurs familiales, son énergie patiente, ses qualités qui le font vivre sans tache, répartir dans son rayon, humble et large, le bonheur de chaque jour, la tranquillité, la résignation idéale, la faculté de savoir vivre sans faire le mal, et, quand vient l'heure, de savoir mourir. Obscurément conscients que leur pays, dans la nuit des temps, connut cette civilisation dont les étrangers se montrent si fiers, devança l'univers, devança les plus belles entreprises qui constituent la gloire de l'Occident, ils se satisfont à répandre le bonheur, à cultiver les vertus domestiques, la charité, la douceur, la courtoisie, la paix. Nous faisons des guerres, des grèves : ils vivent pour leur femme, leurs enfants, tendent la main au déshérité[1].

[1] On me dira : « Et les Boxeurs ? » Les « civilisateurs » d'Occident ont présenté aux Chinois, en toutes occasions, comme arguments principaux, la trique ou le canon... Quelle serait donc

Et ceux-là firent Moukden, la ville sainte, où, après une vie de labeur, ils viennent finir leurs jours. Ils l'ont élevée, identique à eux-mêmes, à leur race, à leur sol. Cité à peine bâtie, antique déjà... Ville retentissante des boutiquiers crieurs, aux magasins innombrables, aux cuisines, aux maisons mystérieuses, aux temples calmes, qui, dans son trafic, son agitation, ses bouges, ses palais, ses rues actives ou désertes, domine l'étranger, s'enveloppe, inaccessible, de la tradition des siècles qui planent.

Je le sens, maintenant, j'en ai le pressentiment intime : siècle après siècle, d'autres pourront t'envahir, ville éternelle ! Ils y apporteront, y implanteront peut-être leurs lois, leurs coutumes ; cent fois encore, tu t'inclineras, si tel est ton destin, devant les houles étrangères. Mais ni la rage, ni la douceur n'effacera, dans tes enceintes, ce caractère auguste, cette marque inviolable par lesquels, sans pouvoir les comprendre, je me suis senti écrasé, et qui font de toi la gardienne d'un passé trop lourd pour les envahisseurs... tu demeureras intacte, immuable, et devant toi, vainqueurs, ils devront se briser.

La nuit vient. Je n'irai pas dire adieu aux Tombeaux. Je préfère rester sur l'impression des mois passés, quand on coupait les herbes dans les cours, que l'air embaumait. J'y rencontrai, ce jour-là, le

notre attitude, devant pareils conquérants, le jour où nous serions poussés à bout ? Le Chinois n'a-t-il pas une âme, ne peut-il ressentir ni orgueil, ni désir de liberté, joies ou tristesses : n'est-ce pas un homme ?

général Kouropatkine. Il demanda qui j'étais. Son officier d'ordonnance lui ayant décliné ma qualité de Français, affable, il me serra la main. Son visage était impénétrable, malgré son sourire de bienséance. Il me demanda si j'étais en Mandchourie depuis longtemps et ajouta : « Il faut rester, vous en verrez bien d'autres... » Hélas ! je vis la bataille du Cha-Kho...

Des tombes, je garderai l'image passée. Les détails d'architecture m'en échappent déjà. Je n'en ai plus que le souvenir d'une tortue géante, en marbre veiné, d'une entrée majestueuse, pavée de larges dalles sonores, verdies de mousse, et que borde une suite d'animaux en pierre, gigantesques, qui me donnèrent l'impression d'être là depuis une éternité. Un parc de pins séculaires, aux troncs espacés, aux frondaisons presque noires, précède l'entrée du Temple : le sol, sous ces arbres, est tapissé de haut gazon, d'un vert éclatant.

Le reste, maintenant, s'efface de ma mémoire, pour ne plus me laisser qu'une impression de sérénité, de calme infinis; une vision de jardin et de palais, lourds de passé, comme en décrivent les contes; un lieu qui console, qui incline à l'indulgence, au pardon; une retraite désirable aux heures mauvaises, où il ferait alors bon venir, grimper un escalier raide, aux marches ruinées, blanches de fientes d'oiseaux, s'accouder sur la balustrade circulaire, au faîte d'une pagode, et, n'écoutant plus battre son cœur, contempler sans désirs la campagne déserte, la ville sacrée

qui se profile à l'horizon bleuâtre, suivre le lent déclin du jour, vaguement enivré par les senteurs d'en bas, par toutes ces herbes fauchées, dont les parfums honnêtes montent jusqu'à vous...

1er décembre.

Pour la dernière fois, je déjeune au buffet de la gare. Le général Silvestre, le commandant Cheminon, le capitaine Boucé, quelques amis viennent dire adieu au premier Français qui quitte la Mandchourie. Dieu les garde ! Le train s'ébranle. Il est 3 h. 20.

DE MOUKDEN A PARIS

3 décembre.

Le train est bondé de voyageurs. Décidément, il me faut quitter la Mandchourie sans avoir pu comprendre, — ni me faire expliquer, — pourquoi tant d'officiers jeunes, vigoureux, abandonnent le « front » pour aller au Nord, à Kharbine ou ailleurs. Nous sommes au grand complet dans le compartiment. Un officier ronfle si fort que j'en reste éveillé. Quand il ne dort pas, il me pose des questions saugrenues. Ce qui semble l'intéresser surtout, c'est le chiffre d'appointements que peut toucher un correspondant de journal. J'ai souvent été frappé de l'importance qu'attachent les officiers russes à cette question. Lorsqu'ils causent entre eux, ils en arrivent bientôt à ce sujet, et les demandes se croisent : « Quelle est votre solde ? » et l'on se plaint.

La comtesse X... qui voyage avec nous, va rejoindre l'hôpital auquel elle est attachée, à Kharbine. Je lui

fais part de mon admiration pour le soldat russe. Elle me raconte des traits touchants. Dans les hôpitaux, elle est entourée de convalescents qui se disent parfaitement guéris, redevenus solides, et lui demandent d'intervenir auprès des médecins pour qu'ils soient autorisés à repartir aux positions se faire tuer avec les camarades.

Les voies de garage, où l'on stoppe des heures et des jours, ont été doublées pour faciliter la circulation des trains. Dix verstes environ les espaçaient autrefois. Maintenant, nous nous arrêtons aussi longtemps, mais chaque cinq verstes. Depuis cette transformation, la capacité de transit du chemin de fer a diminué au lieu d'augmenter. Auparavant, huit trains environ par journée circulaient en chaque sens. Il en passe aujourd'hui deux de moins : l'encombrement est doublé, voilà tout !

Je m'étonne du désordre qui semble présider à l'exploitation de ce tronçon du Transsibérien, le plus important, semble-t-il. J'ai, à plusieurs reprises, fait le trajet, aller et retour, entre Moukden et Kharbine. Pas une fois, la durée du voyage n'a été la même. J'ai constaté, entre deux parcours, des différences de deux journées. « L'exploitation, m'explique un ingénieur, est confiée à des officiers remplis de bonne volonté et accomplissant de leur mieux une tâche écrasante, mais qui manquent des connaissances techniques. Moukden expédie ses trains sur Kharbine, et vice versâ, sans entente préalable, quelquefois sans prévenir. Le résultat est que les trains se met-

tent en marche au petit bonheur, sont obligés de s'arrêter ; il faut livrer passage aux convois qui, venant en sens inverse, sont déjà engagés, entre deux garages, sur la voie unique, et signalés au dernier moment. L'effet le plus grave est de ralentir la mobilisation. Il faudra près de trois mois pour combler les pertes faites au Cha-Kho, car les trains militaires pâtissent autant de ces retards que les trains-poste. Souvent des trains spéciaux transportant de hauts personnages, des trains sanitaires, aussi, appartenant à des grandes-duchesses et venant vides de Russie, — sans blessés, tout au moins, mais chargés du seul personnel sanitaire, — ont pris le pas, depuis le début de la guerre, sur des milliers de soldats, et ont interrompu la mobilisation ! »

Je m'explique maintenant ces haltes sans fin. Combien j'en ai vu, en effet, de ces convois, troupes fraîches, canons, munitions, bloqués dans les garages durant des journées !

Nous arrivons à Kharbine vers minuit. X..., que j'avais prévenu de mon arrivée, m'a retenu une chambre à l'hôtel de l'*Ancre d'Or*.

4 décembre.

Ma journée se passe en courses. J'enlève le restant de mes malles de la Banque Russo-Chinoise et sépare les effets que j'emporte de ceux qui me sont désormais inutiles. Ces derniers, maillots épais, bas et

gilets pour expéditions au pôle, je les cède aux quelques commerçants français qui vivent à Kharbine. J'apprends que Murat est ici. Je lui demande de partager avec moi mon dernier dîner. Il accepte par un mot qui m'inquiète. « Il sera, dit-il, un triste convive. »

Nous nous donnons rendez-vous pour ce soir à l'*Hôtel de France*, qui n'existait pas à l'époque de mon dernier séjour. C'est maintenant, paraît-il, le meilleur hôtel et restaurant. Je revois, à l'*Ancre d'Or*, cette Française bizarre, au parler faubourien et fleuri, dont l'amant, un officier russe, s'est enfin décidé à partir pour le « front ». Venu à Kharbine, il y a près de trois mois, avec une permission de quinze jours, il a rejoint son poste récemment : il n'aime pas la guerre ; un très gentil garçon, au demeurant.

J'éprouve une véritable joie à rencontrer inopinément, dans la rue, le colonel X... Quel brave homme et quel bon officier ! Il y avait si longtemps que j'étais sans nouvelles de lui que je le croyais tué, comme presque tous ceux dont j'ai remarqué, en Mandchourie, les qualités de soldat. Il est arrivé hier ; vient acheter des vêtements chauds pour ses camarades. Il repart ce soir. Nous causons longuement de la guerre. Il partage mon découragement. Au cours de notre causerie, il me montre, une fois de plus, combien est difficile la tâche de l'officier de cavalerie durant cette campagne. Qu'il soit envoyé en reconnaissance ou porteur d'un ordre, il est, pour ainsi dire, perdu : les cartes sont si mauvaises ! J'apprends

que les généraux russes ont des porte-fanions en temps de paix et n'en ont pas en temps de guerre : « Au Cha-Kho, me dit-il, le général X... me donna un ordre urgent à porter au général Z... Je suis parti à 8 h. du matin, j'ai crevé mon cheval, et j'ai découvert Z... à midi ! »

J'arrive à 8 h. à l'*Hôtel de France*. Je m'explique le mot de Murat : il a la dysenterie. Durant des semaines, il a couché par terre, mangé à peine, chevauché par tous les temps, et s'est bien porté ; à peine arrive-t-il à Kharbine où il peut se reposer, se bien nourrir, s'étendre dans un lit, que le mal l'atteint ! L'attaque est légère, heureusement, et l'homme est solide. Mes motifs de regrets à quitter la Mandchourie sont peu nombreux. Le plus vif est d'y laisser la mission française, Arsène Karageorgévitch et Napoléon Murat : quelle sera leur destin, à cette extrémité de la terre ? Je fais de mon mieux pour dissimuler mon plaisir à revoir la France. Je ne veux pas augmenter encore le chagrin que, malgré son courage, Murat doit éprouver à me voir partir, tandis qu'il reste, lui, pour de longs mois encore. Ma tristesse à quitter le bon camarade, le vaillant officier, augmente, lorsque Murat me dit : « A propos, vous avez connu le lieutenant X... ? Quel gentil garçon, n'est-ce pas ? Il est mort. Il a été tué la semaine dernière, en reconnaissance, et son escorte a été massacrée aussi, presque entièrement ». X... mort ! Ils seront donc tous frappés ceux qui méritaient de vivre ! J'avais fait la connaissance de X... à la bataille de Cha-

Kho. C'était presque un enfant. Je le rencontrai de nouveau, il y a une quinzaine de jours, au buffet de la gare, à Moukden, et pris place à ses côtés. Il avait été blessé, quelques semaines auparavant, sortait de l'hôpital sans être tout à fait guéri, ce même jour, à midi, et partait à l'instant rejoindre son régiment. J'avais connu un homme bien portant, je retrouvais un cadavre. Le teint était jaune, les joues creuses, les yeux enfoncés, éteints; ses vêtements, devenus trop amples, flottaient sur son corps amaigri. Ah ! il sentait bon la Guerre, celui-là ! Il regardait avec étonnement autour de lui; je devinais que quelque chose le tracassait, mais il restait silencieux; il me dit enfin : « Y a-t-il toujours autant de monde ici ? » n'écouta point ma réponse, et retomba dans sa rêverie... Puis il se leva. Dans son attitude indécise, sa lenteur à s'éloigner, il me sembla discerner comme un petit regret de ce luxe relatif qu'il quittait.., et je le plaignais en moi-même. Mais je le suivis dehors et je vis soudain sa taille se redresser, son pas se raffermir. L'expression de son visage se fit dure, hautaine. Il toisa ce monde d'oisifs, d'officiers, qui, de long en large, sur le quai de la gare, se promenaient en courtisant des *sistras*, me dit adieu d'une voix brève, enfourcha son cheval et partit au grand trot, vers le canon qui grondait là-bas, vers les tranchées, les nuits sans sommeil, les jours sans pain, vers les alertes continuelles, la mort, le devoir.

Murat me raconte des engagements auxquels il a pris part. A chaque instant, revient la phrase : « Ils

nous canardaient ferme », ou bien : « Les projectiles tombaient autour de nous ». Et il continue tranquillement, comme s'il parlait d'une première. Je ne peux m'empêcher de lui en faire la remarque.

« Bah ! affaire d'habitude! me dit-il. On a tort de croire que la guerre est une chose extraordinaire, renversante ! Après quelque temps, on travaille à tuer comme d'autres vont à un bureau, et, la besogne finie, on mange, on dort, on fait un *poker* et l'on recommence. On prend des habitudes, même avec l'ennemi. Tenez, sur les bords du fleuve Liao, un accord tacite s'était bientôt établi. Quand nous menions boire les chevaux, les Japonais cessaient le feu, nous de même. Un village important nous séparait, le seul centre d'approvisionnement de la région. Un jour, nous allions faire nos achats ; le lendemain, c'était le tour des Japonais, et il semblait convenu que chacun de nous respecterait ce point de ravitaillement nécessaire, ne chercherait pas à l'occuper définitivement, ce qui fut fait. »

La pendule, tout à coup, sonne 1 h. du matin. Comme cette soirée me semble brève ! Cette nuit est ma dernière en Mandchourie : pour nous, la Mandchourie finit à Kharbine. Murat est là, je ne veux pas le quitter si tôt. Je tiens à prolonger ces heures qui me font oublier tant de choses. Et Murat, sans trop se faire prier, cède à mes instances. Nous causerons encore, sans regarder les aiguilles ni écouter le timbre.

Le jour vient, et nous sommes encore là. Je lui dis

enfin adieu. Il est 8 h. du matin. Je rentre à l'hôtel, boucle mes malles, et, à l'instant où je quitte l'*Ancre-d'Or* pour me rendre à la gare, quatre domestiques sortent de la salle à manger un officier ivre-mort.

6 décembre.

Je me réveille à 2 h. de l'après-midi : j'ai l'excuse de ma nuit blanche, hier. Beaucoup de monde dans le train. J'arrive pourtant à rester seul dans un compartiment, à force de pourboires. Nous avons passé Tsitsikar vers midi. Elles sont tristes, ces gares aux deux ou trois maisons trop neuves, où vient mourir la grande steppe désolée.

7 décembre.

Je fais la connaissance d'un de mes compagnons de voyage, un colonel de cosaques. Il est en garnison à Vladivostok. Nous voyagerons ensemble jusqu'à Irkoutsk. Il ne parle pas français, mais si bien allemand que j'ai honte d'employer avec lui cette langue. Sur ma demande, il relève gentiment mes barbarismes. Il semble aimable et poli. J'ai là un compagnon agréable : son uniforme, son linge sont propres. Une femme voyage avec nous. Elle est couverte de bijoux faux et semble baignée de parfums. Comme type de sa profession, elle est parfaite. Rien ne manque, ni le maintien, ni la voix, le fard, la robe de couleur éclatante, ni le petit chien, trop gras, aboyeur, grognon. Elle va à Kaïlar. Parmi les voyageurs du wagon

d'à côté, se trouve un pope énorme, un colosse ventru, aux cheveux bouclés et huileux. Notre première rencontre a eu lieu hier, à dîner, dans un buffet de gare. Deux Chinois sont arrivés, m'ont bousculé et ont fait mine de s'asseoir à côté de moi. J'aime les Chinois, mais j'admets difficilement que des gens de couleur s'asseyent à ma table. Sur ce point, mon éducation s'est faite aux Indes, et les Anglais ne plaisantent pas. Comme les deux indigènes m'avaient, en plus, bousculé sans s'excuser, je me mis en devoir de les sortir de la salle à manger, et, comme ils résistaient, cela s'accomplit avec quelque fracas. L'assentiment fut général parmi les convives. Le pope leva à peine de gros yeux étonnés, ternes, sans cils, et replongea son nez dans la soupe, qu'il aspirait bruyamment. A ses côtés était assise une petite femme, en noir, au visage doux, aux yeux rieurs. Quand le pope eut satisfait son appétit, il causa avec sa compagne qu'il semblait déjà connaître : ils paraissaient bien s'entendre et riaient fréquemment. De temps à autre, les têtes se rapprochaient, les voix baissaient, ce n'était plus qu'un murmure au bout duquel fusait un nouveau rire, particulier cette fois, un rire qui ne trompe guère : le pope venait de dire une gaudriole.

8 décembre.

Nous arrivons à 8 h. du soir à la frontière de Mandchourie, à la station Mandchouria. Le buffet,

très grand, est réputé pour sa cuisine. J'y mange, en effet, le premier bon beefsteak, depuis des mois. Je cherche en vain mes valises : où sont-elles passées ? Je retrouve un de mes porteurs : il me fait signe de le suivre et me met en présence de deux sous-officiers qui examinent mes papiers, inscrivent mon nom sur un registre, et me délivrent un ticket, grâce auquel je pourrai prendre mon billet pour Irkoutsk. De Kharbine, on ne délivre de passage que jusqu'à Mandchouria. Puis nous allons à la douane. L'exportation de Mandchourie en Russie est sujette aux droits. On estampe mon bagage sans difficultés. Il se trouve que j'ai une grande chance. Nous sommes arrivés, aujourd'hui, assez tôt pour la correspondance d'Irkoutsk ; le train d'hier a eu du retard. Comme il n'y a qu'un départ par jour, des voyageurs attendent ici depuis vingt-quatre heures. Je ne serai plus seul dans mon compartiment ; mais je retrouve Maurice Baring, que je quittai à Kharbine et qui m'a devancé d'un jour. Venus ensemble en Mandchourie, nous rentrerons *at home* ensemble. Nous en sommes bien aises. Le voyage sera moins long. Pour l'instant, Baring est avec des officiers qu'il connaît. Nous nous réunirons à Irkoutsk. Je pars à la recherche du conducteur et lui donne un gros pourboire ; il fera son possible pour que je reste seul.

Nous quittons Mandchouria vers 11 h. du soir. Je suis seul dans un petit coupé. Le gros pope voyage maintenant en 1re classe, avec la dame aux jolis yeux. Nous sommes voisins : une cloison mince nous

sépare. A peine partis, la fête commence : les rires ne cessent plus, deviennent nerveux, puis, le silence. J'ai entendu, plus d'une fois, des rires semblables s'échapper, dans les restaurants, des cabinets particuliers...

9 décembre.

La neige, maintenant, jusqu'à Paris, peut-être. Comment dépeindre la tristesse de ces plaines glacées, à perte de vue, sans une habitation ? Ce sentiment se fait, aujourd'hui, plus profond. Nous venons de dépasser une bicoque solitaire, si basse, si humble, dans son isolement : un poste de gardes-frontière ; un peu plus loin, une éminence, qu'entoure une palissade. Vingt mètres carrés, peut-être, qu'environne la steppe infinie, mais qui me semblent noyer le paysage, le dominer, l'effacer, pour grandir soudain, paraître démesurés, faire oublier le reste : cet enclos est un cimetière... une trentaine de croix neuves, affreusement neuves et blanches, dans l'immensité neigeuse. Et voici que, de nouveau, s'impose à mon esprit, avec une netteté impitoyable, le souvenir des blessés qui défilaient sous mes yeux, le 12 octobre, dans les plaines de Cha-Kho ; — n'arriverais-je point à me libérer de cette obsession ?

10 décembre.

Je sens mes nerfs se tendre de plus en plus, et je ne tiens pas en place lorsque j'écoute, sous mes pieds,

le grincement continu des roues qui mordent les rails : chaque tour me rapproche de la France. Je le prends en affection, ce Transsibérien, cette bête obstinée, patiente, qui, depuis des mois, fournit un labeur colossal. Quand j'arrivai en Mandchourie, je crus fermement, à contempler ces rails légers, peu solides, posés en hâte, ces traverses à peine équarries, placées quelquefois sans ballast, à même le sol, ces remblais où deux heures de pluie creusaient de profondes rigoles, que la ligne ne parviendrait jamais à accomplir sa tâche, qu'un jour ou l'autre, j'apprendrais que des éboulements impossibles à réparer arrêtaient le transit. Mais la nature fut clémente aux Russes, la saison des pluies insignifiante. Lentement la voie se transforma, fut consolidée ; des rails plus lourds, plus solides prirent la place des premiers ; les travaux d'art, les ponts ont résisté, et, comme à mon arrivée, il y a huit mois, les trains déversent, sans relâche, lentement, incessamment, hommes, chevaux, canons.

Le voyage, en somme, est très supportable pour le passager. Nous ne dépassons pas une vitesse moyenne de vingt à trente kilomètres à l'heure, et je suis impatient de rentrer ; mais cette allure modérée permet de rester un mois dans ce train, qui, à la vitesse d'un de nos rapides, rendrait sans doute le voyage affolant. Dans chaque compartiment, le nombre des voyageurs ne peut dépasser celui des couchettes, et chacun peut s'étendre la nuit. Les draps manquent, mais nous en aurons à partir d'Irkoutsk ; les compartiments sont

vieux, très sales, habités parfois : je commence à éprouver des démangeaisons inquiétantes. Chaque jour, nous avons au moins deux arrêts prolongés, à des stations où l'on peut prendre son repas, de la soupe aux légumes, excellente si on ne la retrouvait pas, identique, le lendemain, et de la viande fraîche, tendre, nouveauté dont je ne me lasse pas.

J'ai déjeuné dans une petite station morne, sous la neige. En entrant au buffet, la propreté de la salle m'étonna. Le parquet était balayé, la nappe blanche, les verres, les assiettes lavés, les mets excellents. Derrière le comptoir, chargé de hors-d'œuvres, une jeune fille servait les clients, emplissait les petits verres de *vodka*. Elle était très belle. Ses cheveux, châtain foncé, coupés, tombaient en boucles sur ses épaules. Cette coiffure, le profil net comme celui d'une médaille, le menton décidé, la bouche ferme formaient un ensemble presque déroutant d'abord, peu féminin, et je songeai à quelque Valkyrie... Mais je n'avais pas vu ses yeux. Longtemps, je me souviendrai du contraste de ce visage et de ce regard, qui, à cet instant, tomba sur moi : deux yeux gris pâle, si pâle, couleur de perle, lointains, profonds et tristes.

Nous arrivons à Tchita vers 4 h. Beaucoup de nouveaux voyageurs pour notre train. Vais-je rester seul ? A côté, le pope et la petite femme rient interminablement. J'ai un jeu de cartes, je fais des patiences, pendant des heures. Des patiences ! Je me vante. Je n'en connais qu'une : je n'arrive pas à la réussir. Tard dans la soirée, nous nous garons pour laisser

passer le général Kaulbars, qui va commander la troisième armée.

11 décembre.

Journée monotone. Las de faire des patiences, et songeant à une phrase de Murat, l'autre jour, je me suis occupé à noter les transformations que je voudrais voir subir à notre armée, d'après mon expérience de Mandchourie. Je ne doute pas que beaucoup de mes souhaits ne soient irréalisables : mais j'ai réussi à passer l'après-midi.

Murat me disait : « Je parie que vous en avez appris plus, en Mandchourie, quoique non combattant, que durant vos trois ans de service militaire ? » Je répondis que la caserne et ce que j'avais vu de la guerre me semblaient le jour et la nuit. Il me dit alors : « Je me souviens de mes reconnaissances, aux manœuvres, en France. Bien installé dans une ferme, je mangeais une bonne omelette, en comptant les fantassins qui défilaient, ignorants de ma présence. Je rendais compte de ma mission et je recevais quelquefois des compliments. Dans cette guerre, un village apparaît-il, semble-t-il suspect : pan ! quelques salves, pour voir ce qu'il en sortira... » Et il ajouta : « Ah ! la guerre et le service en paix ! »

J'évoque mes souvenirs de régiment. Mes officiers instructeurs se dévouaient entièrement à leur tâche, mais ils suivaient un règlement, le fameux Règle-

ment, et, s'il me fallait partir en guerre, demain, j'ignorerais bien des choses.

J'ai passé beaucoup de revues de « cuirs », de « paquetage », j'ai employé des heures à cirer la semelle de mes souliers, à noircir, avec de l'encre, les coutures de mes vieilles capotes, à écouter un gradé enseigner ce que c'était qu'une rivière, un puits, comment il fallait se conduire vis-à-vis des Présidents de la République ou du Sénat, qu'il ne fallait pas dire au chef de l'État : « Mon Président », mais « monsieur le Président », et je n'ai jamais si peu fait de marche qu'au régiment : en manœuvres, quinze, vingt kilomètres par jour ; le soir, on annonçait aux hommes « qu'il n'y aurait rien cette nuit », et l'on dormait paisiblement.

Mes tirs ont consisté en quelques exercices, trop rares, cent cartouches brûlées, peut-être. Je suis parti de la caserne ayant plusieurs fois changé de fusil, sans avoir jamais la possibilité d'en connaître la valeur, même aux dépens de quelques cartouches, sans savoir si mon arme tirait juste, trop haut ou trop bas, à droite ou à gauche.

La guerre m'apprend qu'il n'est pas de grande importance qu'un homme écoute constamment des théories souvent inutiles, polisse des clous de soulier, fasse des paquetages « carrés ». Ce temps devrait être employé à faire, d'abord, avant tout, un tireur. Quelle faveur accorde-t-on au bon tireur? Une mention au livret, un cor de chasse sur la manche, des aiguillettes. Le tireur au-dessus de la

moyenne devrait occuper une situation à part, jouir de tels avantages qu'il éveillât l'émulation, excitât la jalousie des camarades. En campagne, il est trop tard pour étudier son fusil : il faut tuer net et vite. L'homme devrait entrer en campagne familiarisé avec son Lebel, capable d'en obtenir le maximum. A nos tirs de paix, il *faut* prendre une position *réglementaire*. Jamais je n'ai bien pu placer une balle dans l'attitude du tireur à genoux : mon coude me faisait mal à la cuisse, mon talon me gênait, j'étais au supplice. Dans les Nilghiri Hills, aux Indes, j'ai mis une balle au défaut de l'épaule d'un chamois, à environ trois cents yards, et je l'ai visé assis sur le sol, dans une position qui m'aurait valu, au régiment, quatre jours de salle de police !

En campagne, on *tire comme on peut*.

J'accorderais une importance presque égale à l'utilisation du terrain et à l'initiative individuelle. Sans relâche, les hommes devraient être dressés à considérer, dans chaque mouvement de terrain, arbre ou pierre, un abri dont il faut profiter. J'ai fait au régiment quelques exercices de ce genre, mais si peu ! Et je ne pourrais énumérer les jours sans fin où j'ai passé des heures, dans la cour, à exécuter des mouvements soi-disant de canne ou de boxe : pour m'assouplir, paraît-il. Un homme qui, tous les jours, passerait une matinée à ramper, se ramasser, s'accroupir, s'étendre de nouveau, guetter, bondir, ne développerait-il pas aussi bien ses muscles, peut-être même son esprit ? Car l'"initiative individuelle est d'une

nécessité absolue. Soldat de deuxième classe, j'aurai peut-être à prendre le commandement d'une fraction quelconque, parce que je suis le plus ancien, que mes chefs sont tués. Que ferai-je alors? La plus grosse sottise, probablement : jamais on ne m'a mis en pareil cas. Jamais on ne m'a fait entrevoir la possibilité d'une responsabilité grave, d'une conduite d'où dépendent des vies humaines. Je voudrais que l'on apprît aux hommes à se « débrouiller ». Les Russes ne savent pas se débrouiller, manquent de décision, de promptitude. Des Cosaques, à la bataille de Liaoyang, perdirent cent cinquante hommes à chercher d'où venait le feu des Japonais, qui, eux, savaient « utiliser le terrain ». Ces braves dirent enfin à leurs officiers : « Que faire? On nous tire de la lune! » Il est certainement bien improbable qu'un soldat de deuxième classe ait à prendre un commandement; mais mon officier n'a que moi sous la main, il faut que je porte un ordre urgent; sans esprit d'initiative, inaccoutumé à ramper durant des heures, s'il le faut, tireur médiocre, comment pourrai-je m'en tirer? J'ai bien un moyen de faire vite : un cheval. « Sautez dessus! » me dit l'officier. Je ne sais pas monter à cheval. Une ferme peut être proche, avec des chevaux à l'écurie. Je ne m'en servirai point. Comment me hisser sur cette grande bête qui me fait peur, et surtout la nourrir, la conserver? Un soldat devrait monter à cheval, être un bon palefrenier. Ils sont nombreux, dans notre infanterie, ceux qui ignorent tout du cheval et le craignent : nous n'avons pas, en France, que

des cultivateurs, des fermiers accoutumés aux bêtes.

Chaque homme devrait savoir bien faire cuire sa soupe, être cuisinier. Mais, à ce sujet, combien il serait préférable d'adopter, chez nous, le fourneau de campagne russe ! C'est une voiture d'asphaltier : une chaudière roulante. Sur le siège, deux hommes : un conducteur, un cuisinier. L'hiver excepté, on trouve partout, en Europe, quelques légumes, du bois. S'arrête-t-on cinq minutes? Le cuisinier saute à terre, arrache des légumes dans les champs, abat quelques branches. Il ouvre la chaudière, y jette les légumes, bourre, en dessous, le foyer avec le bois, et en avant ! au trot, au galop, à travers champs, gués ou fondrières. L'appareil est léger ; l'attelage, trois ou quatre chevaux, l'enlève comme une plume. Le soir, les hommes sont harassés, se sont battus depuis l'aube : appétissante, *cuite à point*, la soupe est là, prête.

Au début de la guerre, les premières troupes de Sibérie entrées en campagne étaient dépourvues de cet instrument. Elles devaient, le soir, faire cuire la soupe dans leur gamelle, comme chez nous. La dysenterie balaya les rangs : la mortalité fut, je crois, de 15 à 20 p. 100. Les fourneaux arrivèrent; dans les mêmes corps, cette mortalité baissa à 3 ou 4 p. 100 ! Allez donc demander à des hommes qui se sont battus la journée entière, ou ont fait une marche de 30 kilomètres avec 25 kilogrammes de bagage, de bien cuire leur dîner ! Ils mangeront des légumes à moitié crus, peu leur importe : ils veulent dormir.

Le fourneau de campagne russe, tel que je l'ai vu à l'œuvre, est l'idéal. Il serait désirable que l'armée française en fît un essai sérieux. Il coûte, m'a-t-on dit, de quatre à cinq cents roubles et suffit à une compagnie. Des modèles plus petits sont établis pour un escadron (cent vingt-cinq hommes), et valent environ deux cents cinquante roubles.

J'ai donc dit qu'un soldat serait parfait, si, ne sachant qu'à moitié le nom de son colonel et apportant une maladresse évidente à astiquer son ceinturon, il était tireur excellent, marcheur infatigable, homme résolu, accoutumé aux ruses, de décision prompte, ayant quelques notions d'équitation et de cuisine. J'ajouterai : durant mes trois ans de service militaire, trois ou quatre fois seulement j'ai entendu un officier dire aux hommes quelques phrases, à peu près celles-ci : « Mes enfants, vous accomplissez la plus noble tâche sur terre ! N'oubliez pas que votre chef suprême est le drapeau... qu'être soldat est veiller sur la Patrie, la France, c'est-à-dire vos fermes, vos champs, vos femmes et vos fils... » Je sais, quelque imbécile se serait peut-être trouvé là, qui aurait ricané : la majorité lui aurait fait passer un mauvais quart d'heure.

Personnellement, je n'arrivai point au régiment différent des autres ; ces conférences « morales », trop rares, me firent toujours tressaillir. Pourquoi n'en eût-il pas été de même des camarades qui dormaient autour de moi dans la chambrée ? A l'âge où les Français sont soldats, les idées de devoir, de lutte pour le sol, de fierté pour le pays, de patriotisme

enfin, exprimées à propos, sauront toujours les émouvoir. Je ne crois pas au soldat « machine », à la brute dont il importe peu que les idées soient patriotiques ou non, et qui remplit son devoir, machinalement, par habitude. Si les officiers russes montrent des faiblesses, les hommes se conduisent en héros ; j'ai cependant la conviction que, en dehors de leur infériorité numérique et intellectuelle, une raison de leurs défaites fut leur manque de cette ardeur qu'ont toujours déployée les Japonais : le patriotisme, ou, plus vulgairement, « le cœur au ventre ». Parmi nos alliés, la guerre est impopulaire, sans intérêt : aussi se battent-ils bravement, mais sans fureur. Chez l'adversaire, on a allumé, depuis des ans, la haine des Russes, le désir violent de les écraser un jour ; ceux-là sont victorieux : pour donner toutes ses forces contre un ennemi, — cette guerre le prouve — il faut le haïr[1].

12 décembre.

Nous arrivons à Verchnéoudinsk vers 2 h. de l'après-midi. Depuis hier, notre wagon n'est plus chauffé, je ne sais pourquoi. J'étais gelé, ce matin, à mon réveil. La nuit dernière, le pope et la femme, aidés de deux jeunes officiers, ont fait un tel vacarme, qu'à 3 h. du matin j'ai frappé à leur porte. Ils m'ont ouvert. Je leur ai fait voir ma montre. Ils ont compris et se sont tus. J'ai eu le temps d'apercevoir

[1] Voir la note à la fin du volume.

que le sol de leur compartiment disparaissait sous les bouteilles. J'apprends que la bande a continué de bavarder, au fond du couloir, jusqu'à 5 h. du matin, puis, ivres, le pope, la femme et les officiers se sont violemment injuriés. Dans la soirée, nous croisons un torpilleur, soigneusement couvert de bâches, que l'on dirige sur Vladivostok.

13 décembre.

Nous arrivons, vers l'aube, au lac Baïkal. Les vitres, couvertes de givre épais, empêchent de voir au dehors. Je m'habille et fais ma valise. Nous sommes accostés à quai. Un petit bateau, appartenant à la Croix-Rouge, attend les voyageurs; il ne transportera que les officiers : les civils attendront jusqu'à ce soir le retour de l'*Angara*, le bateau ordinaire, parti pour l'autre rive. Mais, grâce au colonel de Cosaques, je puis embarquer.

Le lac n'est encore gelé que sur les bords. A trente mètres du rivage, les eaux deviennent libres, vert foncé, presque noires, aux petites vagues courtes et dures. Le visage mordu par le vent, je contemple la nappe immense des flots sombres, hostiles, qu'encadrent les hauteurs sévères, escarpées, blanches sous la neige. A droite se dressent les pics de trois montagnes, derrière lesquelles je devine la marche ascendante du soleil ; quelle tristesse dans ce paysage accablant de solitude et de silence ! Je regarde une

dernière fois les hautes montagnes, avant de descendre dans l'entrepont, à l'abri de la bise : un des sommets resplendit, semble une coupole patinée par l'âge, de cuivre pâle, tandis que la plus proche paraît baignée de sang. Le bateau gémit, tressaille au choc sourd des machines; la sirène jette dans le ciel froid une plainte déchirante.

La traversée dure environ quatre heures. La chaleur, dans l'entrepont, est étouffante. Je jette un regard dans le grand salon : plusieurs passagers sont étendus déjà et dorment ; parmi eux, l'énorme pope pousse des ronflements sonores. Dans une pièce plus petite, je retrouve Maurice Baring et ses amis les officiers russes. L'un d'eux est un beau gaillard, jeune, sain, à la physionomie ouverte. Il a un bras en écharpe : une blessure reçue à Ouafango. On l'envoie en Russie : les médecins en Mandchourie n'arrivent pas à le rétablir. Je lui demande s'il n'est pas en bonne voix de guérison. Il me répond simplement « Non ! ». Il doit beaucoup souffrir. Nous commandons des verres de thé. Arrive une petite bonne portant un plateau. Ils sont là plusieurs joyeux vivants qui lui font un bel accueil. Je ne puis comprendre les paroles, mais j'en juge par le résultat : bonne et plateau manquent de tomber sur le parquet.

Je monte sur le pont. Le froid est intense. Les rives du lac sont mornes, sauvages, sans habitations. Une fumée, au loin. La ligne du chemin de fer qui contourne le lac est maintenant achevée : mais n'y passent encore que les trains de marchandises. J'ai

vraiment trop froid, malgré ma fourrure. Je redescends. Dans la salle, parmi les officiers, un civil aux cheveux très noirs, au teint basané. Il porte des fourrures somptueuses. Un diamant brille à son doigt. Je sors ma montre de ma poche ; il m'en demande le prix aussitôt. Nous arrivons enfin. Un bateau est amarré au rivage. Le pont, le treuil, les cordages, à l'avant, disparaissent sous la neige, et je songe à quelque hivernage sans fin, dans les mers du pôle. Les passagers sont nombreux, les porteurs rares. J'arrive à en trouver un à grand'peine. Malgré mes protestations, le civil à la bague le charge de ses bagages ; c'est un commerçant lévantin ou juif. Cent mètres environ nous séparent du buffet. Nombre de soldats blessés, qui voyagent avec nous, font aussi le trajet. L'un d'eux semble épuisé, se traîne avec lenteur sur des béquilles : il est embarrassé d'un gros sac. Mais j'aperçois une rangée d'autres soldats, massés en haie, les mains libres, qui paraissent attendre ; il se précipitent vers leurs camarades blessés, les allègent de leur bagage, le portent pour eux, ou soutiennent l'invalide, avec des précautions infinies...

Nous voici au buffet. Il est 3 h. environ : la nuit va bientôt venir, le jour faiblit. Des lampes électriques éclairent soudain la salle. De l'électricité ! Voilà des mois que je ne l'ai vue ; il me semble être presque rentré ; la moitié du voyage est achevée ; les premières marques de la civilisation commencent. Je quitte le buffet vers 4 h. et demie. Le train va bientôt partir. Il fait nuit noire. Le spectacle

qui s'offre aux yeux compense la traversée du lac Baïkal si terne. Un ciel impénétrable. Çà et là, les globes rougeâtres des lampes électriques, au sommet de grands poteaux, déversent un cercle de lumière livide, artificielle, théâtrale, qui s'affaiblit graduellement et vient mourir au pied de rocs moroses, qui, à cette heure, semblent démesurés. La neige les couvre, mais n'adoucit point la dureté de leurs pentes roides : des sapins blancs et glacés se dressent au sommet; des files de wagons, rouge sombre, se distinguent vaguement. Sur la gauche, pas de hauteurs; je cherche en vain à trouer l'inconnu, le noir illimité. Autour des boules lumineuses tombent, légers, innombrables, les flocons doux et blancs, auxquels, d'une locomotive proche, se mêlent des étincelles, et je songe à un décor de féerie, je pense voir surgir un Pelléas, une Mélisande de rêve...

Il est 6 h. Nous partons pour Irkoutsk. Le train est bondé de voyageurs. Je ne puis trouver une place. Je me promène dans le couloir pour vaincre le sommeil qui m'envahit. A chaque instant, de longs arrêts. Nous arrivons vers minuit. Je m'informe. Pas une chambre dans les hôtels. Plus courageux, Baring part en ville tenter la chance. Moi, je resterai au buffet, jusqu'au jour, en buvant verre sur verre d'un café atroce.

J'ai hâte de rouler à nouveau vers le couchant, vers la France. Je m'informe : trois trains par semaine quittent Irkoutsk pour Moscou ; l'un part demain. Il me semble que le reste du voyage n'est plus qu'un

jeu : une dizaine de jours, à peine, et Paris! Le plus dur est fait; désormais, nous voyagerons dans un vrai palais : wagon-restaurant, draps de lit, le grand luxe.

Il est 5 h. du matin environ. Je tombe de sommeil, malgré le quinzième ou vingtième verre d'eau noirâtre, appelée café, que je viens de boire. Je lie conversation avec un officier à la moustache grisonnante : il m'affirme que Port-Arthur est pris. Mais la nouvelle est démentie plus tard.

Un train vient de Russie. Un grand nombre d'officiers envahissent le buffet. Pauvres gens! Je contemple les visages brillants de santé, les uniformes resplendissants et neufs ; où seront-ils dans quelques mois? A côté d'eux, il me semble que je suis un vétéran de la guerre. Je suis habillé en khaki : cette couleur est peu estimée chez les Russes ; elle personnifie le Japonais, l'Anglais ou l'Américain. Je suis dévisagé avec inquiétude : on s'enquiert. On apprend que je viens du front. Les questions se posent, sans suite. Il me faut affirmer que les Japonais sont faits comme tout le monde et qu'ils se battent bien. Sur quelques points, je dois mentir aussi, lorsque l'on me demande ce que valent les cadres russes, etc. Mais je mens sans embarras : ils sauront bien assez tôt!

Vers 6 h. du matin, l'orgie commence. Beaucoup sont ivres. Les discours péniblement prononcés, les « hourras » s'entre-croisent. Un médecin finlandais veut absolument que je parle russe et prétend que je l'insulte en gardant le silence. Le jour com-

mence à poindre. J'ai expédié un homme en reconnaissance : il vient m'avertir qu'une chambre est libre au Grand-Hôtel. Je quitte la gare.

14 décembre.

Deux traîneaux m'attendent. L'un prend mes bagages et part en tête. Je monte avec curiosité dans l'autre. C'est la première fois que je vais en traîneau. La sensation est étrange, agréable. Les patins glissent sans bruit. L'allure est rapide. Le silence, la douceur de cette course produit d'abord comme une gêne : il me semble que « ça ne marche pas » et pourtant les arbres passent, blancs de neige. Nous franchissons le grand pont de l'Angara, qui sépare la gare de la ville. Le fleuve charrie de gros blocs de glace.

Irkoutsk m'avait laissé une impression sinistre de ville morose, sale, aux maisons nues, quelquefois en pierres, et, comme le théâtre, de dimensions disproportionnées au reste de la ville. C'était bien le rendez-vous des déportés que l'on m'avait décrit en Russie, et chaque cocher de fiacre avait l'allure d'un assassin. Rien n'est changé, sans doute. Un officier, dans la rue principale, a été tué d'un coup de revolver, dernièrement, à 2 h. de l'après-midi. Pourtant la ville que je traverse m'impressionne de façon bien différente. Sans doute, Kharbine la Prostituée, Kharbine peuplée de visages de crimes, avec ses bouges, ses terrains vagues, ses marécages, m'a cuirassé,

empêche maintenant ma première impression de renaître. Mais je trouve à mon indifférence une seconde cause. Jadis, ce n'étaient que voies salies par une boue épaisse, gluante, maisons aux couleurs grises, ternes, mornes dans leur froideur, semblant méditer un mauvais coup, ou façades de briques rouges comme du sang. La Nature a pris part, aujourd'hui, à la décoration de la ville, et Irkoutsk le forçat est devenu comme l'une de ces pièces compliquées que l'on aperçoit aux vitres des pâtissiers en province ; sous la neige qui les recouvre, les maisons, les monuments, les toits adoucissent leurs lignes, perdent leur dureté, se parent de blancheur, et le tout semble un bonbon de Noël, fragile, exquis. Plus de boue noire, de pierres grises, de cochers aux vêtements crasseux : partout, une gaieté, une clarté blanche. Et l'on oublie les assassinats, la population douteuse, les ivrognes : Irkoutsk, sous la neige, est pur, immaculé.

Le propriétaire du Grand-Hôtel me mène à ma chambre. Les becs électriques, les tentures, les rideaux mauve pâle m'ébahissent, et un tapis, un lit en cuivre brillant ! Qui vient de quitter cette chambre ? Des relents de musc et d'opoponax traînent. Sur la cheminée, deux soucoupes sont remplies d'épingles à cheveux ; j'en compte une dizaine, sur la table. Dans un coin, un ruban rose, étroit, est oublié ; mon regard erre au plafond, aux coins de murs, s'arrête à l'icone d'or, qui me fixe, impassible. Ces icones ! Partout je les ai vues, dans les hôtels, les cabinets particuliers les plus équivoques, et souvent je me suis

demandé pourquoi ces chambres déshonorent ainsi la présence de la Sainte-Vierge, ou pourquoi, si l'on veut, la Sainte-Vierge les honore de façon si peu attendue ?

Je vais enfin me laver ! Les bains d'Irkoutsk ont une grande réputation. Un cocher m'y mène. Une maison misérable d'aspect. J'entre. Un hall circulaire où attendent hommes et femmes — on se baigne en famille, chez les Russes. — Le parquet est sale. Je suis mené au bain n° 1, le meilleur : un rouble l'heure. Un corridor étroit, où il fait très chaud. Des portes claquent, s'ouvrent ou se referment, laissent échapper des bruits d'eaux, des rires d'hommes et de femmes. Des clients sortent, le visage congestionné. Je pénètre dans le local qui m'est affecté. Une première pièce, affreusement sale, avec une chaise, une table, un canapé de cuir, recouvert d'un linge. Puis deux chambres. Le parquet est carrelé. La dernière pièce contient une baignoire dont le fond est noir de poussière ; un petit escalier en bois mène à une plate-forme, près du plafond, là où la chaleur est la plus forte. Ce hammam est peu engageant. Je reprends bientôt le chemin de la gare. Baring me rejoint. Notre train doit partir à 3 h. Au buffet, je revois la compagne du pope. Le nombre des voyageurs pour la Russie est grand. Plus de place en premières. Baring et moi louons un compartiment de seconde.

Le train se range devant le quai. Je vais reconnaître notre sleeping. De l'électricité, des sonnettes, des banquettes propres ! Baring et moi faisons de grands

yeux et nous nous vautrons complaisamment sur les coussins.

Un train moins rapide part avant nous. J'y vois monter la petite femme au pope. Ce dernier, après maintes effusions, ne l'accompagne point : leur idylle est finie. Notre tour arrive. Nous quittons Irkoutsk vers 6 h.

15 décembre.

Ma première nuit dans des draps, depuis six mois. J'ai naturellement très mal dormi. J'ai partagé mon temps entre des patiences et des calculs pour savoir le jour de mon arrivée : je manquerai la Noël, à Paris. Je n'arriverai que le dimanche 25, si tout marche bien.

18 décembre.

Nous avons passé, hier, la station d'Obi. Aujourd'hui : Pétropavlosk.

Il est 4 h. de l'après-midi. Le ciel est bleu, mais si pâle, si froid, presque blanc ! Le soleil jette des lueurs mourantes, décline à l'horizon, disque rouge sombre. La lune est haute déjà, demi-cercle incolore, sévère. La plaine est couverte de sapins blancs, comme poudrés à frimas, prêts au bal de l'hiver. Le vent a ridé la neige, et, à perte de vue, le sol est pareil à une mer, dont la voie serait le rivage où viendraient mourir les vagues blanches.

Un fragment d'arc-en-ciel monte, à l'horizon, tout droit.

19 décembre.

Hourra! un passager vient de me prouver, horaire en main, que je puis, avec de la chance, être à Paris samedi prochain, pour le réveillon!

De bonne heure, nous avons passé l'Oural, hauteurs escarpées, sauvages, qui se perdent dans la brume, noires de sapins à mon voyage d'aller, aujourd'hui neigeuses et mornes. Le train serpente, passe des tunnels, trace des huit: de nouveau la plaine. Le paysage me rappelle l'arrivée au tunnel du Saint-Gothard.

Je devrais être à Moscou après-demain. A chaque arrêt, je consulte nerveusement ma montre, l'indicateur : nous avons plusieurs heures de retard. Arriverons-nous à temps pour la correspondance de Pétersbourg? Je me sens très las.

21 décembre.

Moscou, ce soir. Je fais mes malles pour la dernière fois et dis adieu au Transsibérien : adieu sans larmes. Nous arrivons vers 9 h. : je me sépare à regret de Baring, cet aimable camarade de campagne et de voyage. Un traîneau me mène rapidement à travers la ville, vers la gare de Pétersbourg. Les deux chevaux noirs de l'attelage ont le dos blanc de neige. Nous glissons légèrement, sans bruit. Le froid est

intense. Ma moustache devient un glaçon. Les lumières électriques nuancent le ciel profond d'une lueur bleuâtre, où pointe de temps à autre une grande coupole dorée qui, à cette heure, semble fantastique comme un décor. Des soldats passent, en costume de parade. Nous quittons Moscou vers 10 h. J'occupe un vrai sleeping, dont la propreté, bien relative pourtant, me gêne encore.

22 décembre.

Le soleil se lève. Nous sommes à Pétersbourg. Je ne fais que passer d'une gare à l'autre. Nous partons pour Berlin vers midi. Je déjeune au wagon-restaurant comme je ne l'ai pas fait depuis longtemps. Il me semble que mon appétit augmente à sentir une serviette sur mes genoux, à boire dans un verre bien lavé.

23-24 décembre.

Cinq heures du matin. La frontière. Des uniformes allemands. Des casques noirs, luisants, disgracieux, avec la pointe. Ma joie de quitter la Russie se refroidit à la vue de ce costume : encore un vilain pays à traverser. Mais patience, j'aurai bientôt sous les pieds la terre de France. La vitesse du train me bouleverse et m'inquiète. Pourvu que nous n'ayons pas d'accident en cours de route! J'ai si bien perdu l'habitude de ces allures que je regarde avec effroi filer les

sapins noirs. Finis les arbres blancs, les sapins de Noël : je m'émeus à contempler, sous le ciel de plomb, la campagne verte.

Je me régale de café au lait et de beurre, surtout de beurre, du frais, du vrai!

En gare de Königsberg.

Sur le quai, les hommes vont et viennent, raides, d'une pièce, comme s'ils avaient avalé un sabre. Les femmes marchent en se dandinant, sans grâce. En France, la caserne nous dégage l'allure, nous rend souples. On semble en sortir, dans ce pays, avec un empesage qui ne quitte plus. Allemands et Allemandes sont vêtus avec leur goût habituel. Une jeune fille assez jolie, en grand deuil, sort d'un manchon d'astrakan une main finement gantée de jaune tendre. Une autre dame, en deuil aussi, a son chapeau sévère entouré d'une voilette bleu pâle...

Nous franchissons des ponts formidables, massifs, rébarbatifs. Des tours se suivent, dominent la masse de métal et de briques; les murs ont une épaisseur énorme, sont troués de meurtrières : ponts de guerre, ponts allemands, aux larges assises, d'aspect rugueux et lourd, comme l'indigène.

A déjeuner.

Le wagon-restaurant est comble. Tous les convives me dévisagent. Ces moustaches en croc, bête-

ment belliqueuses, m'irritent. Un petit jeune homme, en face de moi, prétentieux et commun, semble railler en me regardant. Je le fixe, moi aussi, et me prends à murmurer :

Et l'un offrait la paix, et l'autre ouvrait ses portes,
Et les trônes, roulant comme des feuilles mortes,
Se dispersaient au vent!

Liège.

Je demande à un contrôleur du wagon :

— Eh bien ! que pensez-vous de la guerre russo-japonaise?

— Oh ! monsieur, ça n'intéresse plus... On nous « embête » depuis un mois, avec la colline de 203 mètres !

3 heures.

Le train marche avec une vitesse folle. Nous avons une heure de retard, causé par un accident, hier. Ce même train en a tamponné un autre, me dit-on ; il y a des morts, des blessés. Encore, mon Dieu! Je croyais être guéri : instantanément, au mot de blessés, je revois des civières, des formes sanglantes; cette obsession est atroce!

Saint-Denis. — Paris

Il me semble que ma tête va éclater. J'ai un trem-

blement nerveux que je ne puis dominer. Nous sommes en gare. Une émotion intraduisible m'étreint. J'ai envie de pleurer, et je frappe du pied ce macadam : non, je ne rêve pas, je suis à Paris ! Mes jambes sont de coton, toutes molles ; j'ai une sorte de barre qui me coupe la gorge ; un porteur s'avance ; je le regarde, stupide, sans pouvoir articuler des ordres. Comme c'est bête ! L'effet du voyage, sans doute : vingt-quatre jours en wagon, sans arrêts pour ainsi dire, au travers de la moitié de la terre... mais aussi autre chose... Ah ! Patrie ! Être mystérieux et sacré ! que je t'ai sentie loin, durant des mois ! Tu es mienne, maintenant, je te possède, tu me pénètres. Il semble, en cet instant où j'ai foulé ton sol, que tu te dresses, vivante, à mes yeux las, non comme une amante adorée, rayonnante, les lèvres offertes, mais comme une mère vénérable, très vieille, que j'aurais cru perdre, qui, soudain, mystérieusement, vient à moi, et que j'embrasse longuement, avec une dévotion religieuse, sur ses cheveux blancs...

Mon frère est là, qui m'attend. Noël, Noël ! Le temps est gris, la boue couvre les rues, n'importe ! Paris, Noël, Noël ! Je retrouve ma Ville, et je regarde, ravi, les rues lumineuses, les Françaises alertes, gracieuses, les seules femmes au monde qui sachent marcher. L'omnibus roule dans un bruit de ferraille épouvantable, nous causons avec peine, mon frère et moi : nitchevo, Noël ! Noël !

Hélas ! nous croisons soudain une lourde voiture : près du cocher flotte un drapeau blanc, barré d'une

croix rouge... Qu'ai-je fait pour mériter cette tristesse dernière ? Je ne peux plus rire. Il semble qu'un voile épais se dresse devant mes yeux : gaieté de la rue, silhouette des femmes, ma joie, tout a fui ! D'un bond, le souvenir me rejette aux plaines désolées, aux solitudes immenses que balaye le vent glacial, aux routes monotones où défilent, non ces voitures luxueuses, luisantes, garnies de rideaux blancs, mais les petites charrettes misérables, pauvres, lamentables, qui, par la boue, les ornières, gémissent et grincent, emplies de râles...

Avril 1904 — Avril 1905.

NOTE

UN ORDRE DU JOUR DU GÉNÉRAL OKOU

Le *Bund* publie, d'après le lieutenant-colonel Gertsch, attaché militaire suisse à l'état-major du général Kouroki, le texte de l'ordre du jour que fit paraître le général Okou, un peu avant la bataille de Moukden.

1° Le secret de la victoire gît dans la vaillance, l'énergie, *la joie de combattre* et l'endurance avec laquelle les troupes poursuivent le but recherché jusqu'à ce qu'il soit complètement atteint. Les chefs doivent enseigner dans leurs instructions à leurs subordonnés que le moindre mouvement d'hésitation et d'indécision est de nature à augmenter le nombre des morts et des blessés, tandis qu'au contraire l'élan à l'attaque et *l'audace joyeuse* sont seuls en état de diminuer les pertes. C'est pourquoi nous devons toujours *avancer coûte que coûte...*

2° La véritable base d'une forte discipline réside dans la confiance absolue que le chef doit savoir inspirer à ses inférieurs...



3° Comme la guerre durera encore longtemps, notre armée doit se distinguer à tous égards. Les jeunes officiers doivent continuer à acquérir de nouvelles connaissances, et les réservistes doivent à chaque occasion propice être instruits à nouveau...

4° Dans le cas où une subdivision de la première ou de la troisième armée (voisines) viendrait à battre en retraite, en exécution d'un ordre donné, ou à la suite d'un échec, mes troupes ont à rester jusqu'à nouvel ordre dans les positions qu'elles occupent...

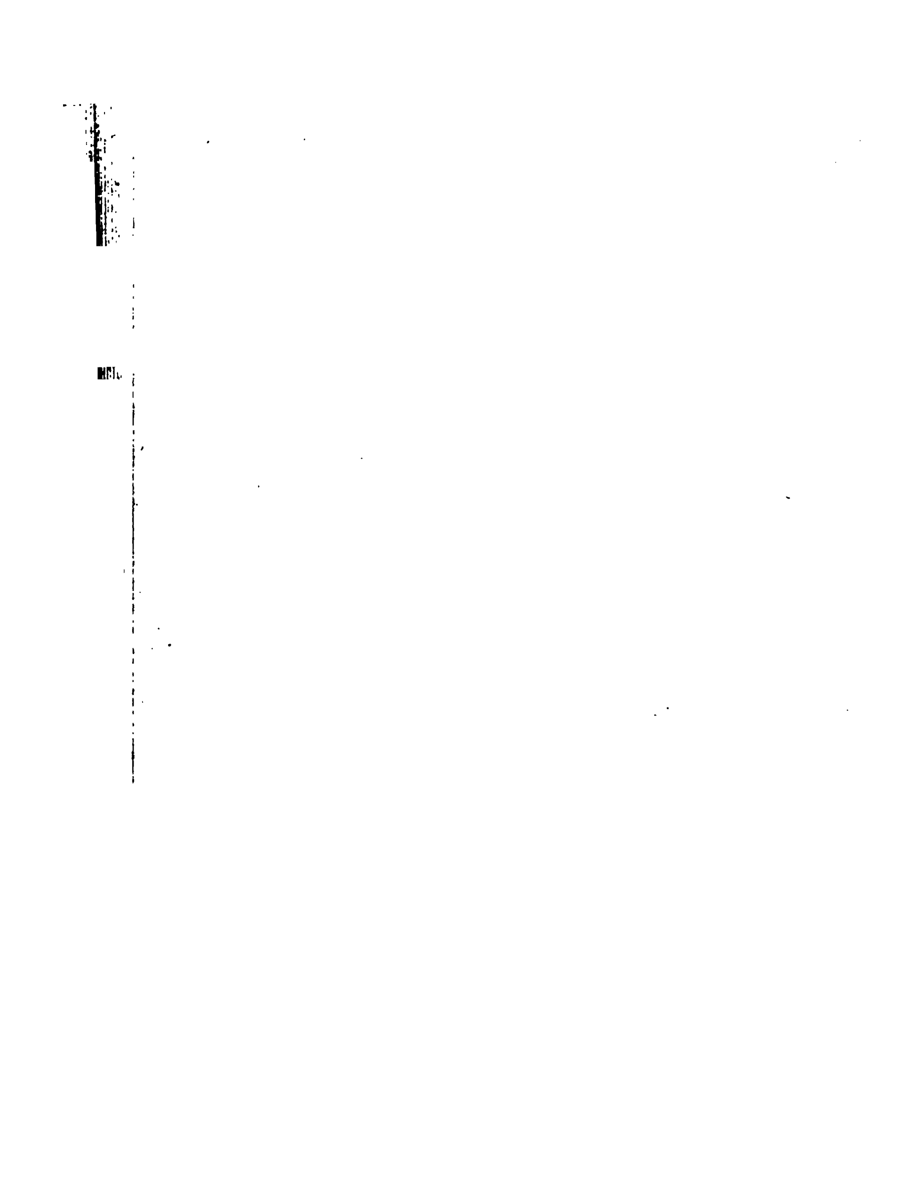
5° Les chefs doivent se tenir continuellement au courant non seulement de ce qui se passe dans leur entourage, mais aussi de la situation générale. Dans le cas où une subdivision serait particulièrement en danger, les troupes les plus proches doivent incessamment se porter à son secours sans attendre l'arrivée des réserves, et dussent-elles pour cela engager jusqu'au dernier homme, ne rien négliger pour l'aider à conserver ses positions...

(*Le Temps*, 23 avril 1905.)

La joie de combattre, *l'audace joyeuse*, dont parle le général Okou, font songer à ce commandement de nos anciens règlements de cavalerie qui se terminait ainsi : « ... nous allons avoir *l'honneur* de charger... »

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



En Méditerranée. *Promenades d'histoire et d'art*, par **Charles Diehl**, professeur-adj' à l'Université de Paris. In-18, br. 3 fr. 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*)

Dans la Dalmatie romaine : le palais de Dioclétien à Spalato. — Les fouilles de Salone et les origines chrétiennes. — Chez les Slaves de l'Adriatique. — Les souvenirs de la France en Dalmatie. — En Bosnie-Herzégovine. — Les fouilles de Delphes. — La sainte montagne de l'Athos. — Constantinople. — — Villes mortes d'Orient. — L'art français à Chypre et à Rhodes. — Jérusalem.

Excursions archéologiques en Grèce, par **Charles Diehl.** Un vol. in-18 avec 8 *plans*, broché. (5e Édition).. . . . . 4 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

Les découvertes de l'archéologie au XIXe siècle. — Les fouilles de Mycènes, — Tirynthe. — Dodone. — L'Acropole d'Athènes. — Délos. — Le temple d'Apollon Ptoïos. — Olympie. — Eleusis. — Epidaure. — Tanagra, etc., etc.

Les Phéniciens et l'Odyssée, par **Victor Bérard** (2 volumes). Chaque vol. in-8° grand jésus, de 600 pages, *nombreuses cartes et gravures*, broché, **25** fr.; avec demi-reliure, tête dorée. . **32 fr.**

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« La Méditerranée d'Ulysse, la vie des corsaires achéens ont autant de réalité que la rade de Toulon et les exploits de Duquesne et de Surcouf; il est possible de refaire aujourd'hui le voyage d'Ulysse. Telle est la thèse neuve et hardie que M. Victor Bérard démontre dans ce magnifique ouvrage avec un talent d'écrivain, un art de peindre aux yeux qui s'allient de la plus rare façon à l'érudition la plus riche et la plus sûre. » (*Journal des Débats.*)

« L'éloge n'est plus à faire de ce bel et savant ouvrage. C'est une véritable résurrection des personnages de l'épopée homérique que l'on trouve ici revivant dans les lieux qu'ils ont habités, parcourus... Ajoutons que la correction matérielle et l'impression en sont aussi parfaites que possible, et que les plans, cartes, vues et gravures sont exécutés avec beaucoup de soin et de goût ».

(*Revue des Deux Mondes.*)

La Grèce d'aujourd'hui, par **Gaston Deschamps.** Un vol. in-18 broché. (9e Édition). . . . . 3 fr. 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« C'est là un livre délicieux où la description des pays helléniques, les souvenirs de l'antiquité, la peinture de la société grecque moderne se mêlent sans se nuire, où l'on trouve de l'esprit, de la poésie, du pittoresque et aussi des vues philosophiques et historiques qui, pour n'être pas pédantes, n'en sont pas moins très sérieuses. » (*Revue Historique.*)

Sur les routes d'Asie, par **Gaston Deschamps.** Un volume in-18 broché. (2e Édition). . . . . 3 fr. 50

« M. Gaston Deschamps a réuni dans ce volume une suite d'impressions qu'il a recueillies dans un voyage commencé au Pirée et terminé vers la Pisidie après avoir visité l'île de Chio et les villes qui bordent l'ouest de l'Asie Mineure. Très apte par sa nature et ses études à dégager l'intérêt de toutes choses sur un pareil terrain, l'auteur sait s'arrêter aux bons endroits, et c'est un utile plaisir que l'on goûte en sa compagnie pendant cette belle excursion. » (*Le Figaro.*)

Suédois et Norvégiens chez eux, par **M. Quillardet.** Un vol. in-18, broché. 3 fr. 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« Livre plein de faits et d'idées qui seront le plus souvent pour le lecteur français des révélations. Le pays, le « monde », les classes sociales, la vie agricole, les pêcheries, le commerce et l'industrie, la vie religieuse et intellectuelle, la littérature, la femme, la politique : en neuf chapitres nous savons de deux peuples qui se ressemblent si peu entre eux, tout ce qu'un étranger peut savoir. Et n'allez point croire que M. Quillardet, si informé, si documenté, soit ennuyeux; il y a au travers de ses récits une lumière légère qu'on poursuit avec plaisir jusqu'à la fin ». (*Le Temps.*)

Au Pays russe, par **Jules Legras.** In-18 br. (3ᵉ ÉDITION). 3 fr. 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« L'auteur a parcouru les steppes, de la Baltique à la Mer Noire. La désolation de ce morne pays, ses mœurs encore sauvages en tant de points, mais aussi sa physionomie pittoresque mal connue jusqu'à présent, et surtout ses ressources infinies, tout cela est expliqué et dépeint par l'enquêteur perspicace et consciencieux. » (*Le Figaro.*)

En Sibérie, par **Jules Legras.** Un volume in-18, *22 gravures hors texte* et *1 carte en couleur*, broché. (2ᵉ ÉDITION). . . 4 fr.

« Jules Legras a visité deux fois la Sibérie, et ces voyages ont laissé en lui de profondes impressions. Son livre n'a pas la prétention d'être autre chose qu'un journal de route; mais toute la physionomie de l'Asie russe nous y apparaît dans un récit plein d'observations, d'anecdotes et de bonne humeur. » (*La Revue de Paris.*)

Les Chinois chez eux, par **E. Bard** Un volume in-18 *12 planches hors texte*, broché. (4ᵉ ÉDITION). . . . . 4 fr.

« M. Bard n'est pas un savant de bibliothèque, c'est un homme d'action, qui parle plus volontiers de ce qu'il sait que du reste et qui en parle simplement, clairement et avec méthode. Il a vu la Chine, a vécu parmi les Chinois, a fait des affaires avec eux... De ses investigations diverses, il a tiré un bon livre, rempli de faits, écrit sobrement, avec précision, où il nous présente une Chine vraie, peuplée d'hommes véritables, et non pas cette Chine baroque à laquelle on nous avait habitués. » (GRENARD. — *Bulletin de la Société de Géographie commerciale.*)

Le Tibet. Le pays et les habitants, par **F. Grenard** (*Mission Dutreuil de Rhins*). Un fort vol. in-18, av. *1 carte en coul.*, br. 5 fr.

« Personne ne pouvait mieux parler du Tibet, au moment où l'expédition anglaise rappelle l'attention sur ce pays, que le compagnon du malheureux Dutreuil de Rhins. C'est d'abord l'exploration qu'il fit avec ce voyageur, tué par les Tibétains en juin 1894, sur la route de Lha-sa à Si-ning, que résume M. Grenard dans la première partie de son ouvrage.

La seconde partie est consacrée à une « vue d'ensemble sur le Tibet et ses habitants », sur leurs mœurs et coutumes, la vie économique, etc. La curiosité politique et sociale de M. Grenard le distingue très nettement de tant d'explorateurs qui nous ont seulement rapporté des renseignements géographiques sur les pays qu'ils ont visités. Aussi lira-t-on son livre avec le plus grand intérêt et le plus grand profit. » (*Journal des Débats.*)

Impressions d'Égypte, par **Louis Malosse**. Un volume in-18, broché. . . . . 3 fr. 50

« Cet ouvrage se divise en deux parties : l'une qui est purement narrative et descriptive; l'autre, où l'auteur étudie l'état moral et politique du pays. La première partie va d'une allure rapide qui entraîne le lecteur. C'est, en deux cents pages, le tour de l'Egypte conté avec autant d'agrément que de vérité... M. Malosse analyse ensuite la situation morale et politique de l'Egypte, explique le caractère et les actes du khédive, relève les traces persistantes de l'influence française, apprécie l'œuvre de l'Angleterre... Ces pages, pleines d'informations exactes, méritent d'être lues. » (*Le Temps*.)

Une Mission française en Abyssinie, par **Sylvain Vignéras**. Un volume in-18, avec *60 photographies*, broché. 4 fr.

« M. Vignéras fut attaché à la mission qui se rendit, sous la direction de M. Lagarde, gouverneur des Établissements français de la Côte française des Somalis, auprès du négus Ménélik. Son livre, qui n'a d'autre prétention que d'être un *journal de route*, contient mille observations précieuses, fidèlement notées, qui laissent une impression très nette de la nature de la région qu'il a parcourue. » (*Le Temps*.)

Dahomé, Niger, Touareg. *Notes et récits de voyage*, par le **Colonel Toutée**. Un vol. in-18 avec *1 carte*, br. (3e ÉDITION). 4 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« On sait que parti de Kotonou en décembre 1894 avec la mission de relier le Dahomey français au Niger, le Colonel Toutée, à travers des obstacles et des difficultés sans nombre, put remonter le Niger jusqu'à Farka, dépendant du Cercle de Tombouctou; puis le redescendit jusqu'à son embouchure, démontrant ainsi que le Niger moyen était navigable. On trouvera dans ce livre le récit de cette exploration si féconde en résultats, et de cette mission si bien remplie. » (*Revue des Deux Mondes*.)

Du Dahomé au Sahara. *La Nature et l'Homme*, par le **Colonel Toutée**. Un vol. in-18, avec *1 carte en couleur*, broché. 3 fr. 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« Dans *Dahomé, Niger, Touareg*, l'auteur nous a raconté avec un grand charme de gaîté tous les incidents pittoresques de son exploration. Le présent volume est d'un ordre tout différent : c'est une étude grave, riche d'informations et d'idées, qui permettra au public français d'apprécier l'avenir économique du Soudan, en le renseignant sur le degré de civilisation des indigènes, sur la qualité du sol et la nature de ses productions. » (*La Revue de Paris*.)

Au Congo belge, avec des *Notes* et des *Documents sur le Congo français*, par **Pierre Mille**, préface par PAUL BOURDE. Un vol. in-18, avec *1 carte en couleur hors texte*, broché. . . . 3 fr. 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« Ce livre est « un coup de lumière ». M. Pierre Mille a vu inaugurer le chemin de fer de Matadi à Léopoldville. Il a profité de son voyage pour mener à bien une enquête rapide et avisée : c'est l'histoire et les résultats de cette enquête qu'il livre aujourd'hui à nos méditations dans cet ouvrage vivant, spirituel, pittoresque et précis. » (*La Revue de Paris*.)

OLONISATION

Les Missions catholiques françaises au XIX[e] siècle,

publiées sous la direction du **Père J.-B. Piolet**, avec la collaboration de toutes les Sociétés de Missions.

(Ouvrage couronné par l'Académie française et honoré d'une médaille d'argent par la Société de Géographie de Paris.)

Ouvrage complet en 6 volumes :

I. Missions d'Orient.	**IV. Océanie, Madagascar.**
II. Abyssinie, Inde, Indo-Chine.	**V. Missions d'Afrique.**
III. Chine et Japon.	**VI. Missions d'Amérique.**

Chaque volume in-8 grand jésus, de plus de 500 pages, avec *230 gravures* et *20 grandes planches* environ, broché. . . . . 15 fr.
Avec demi-reliure, tête dorée. . . . . 21 fr.

« Bien que dirigées par un missionnaire et rédigées en très grande partie par des missionnaires, les *Missions* ne constituent point un ouvrage d'édification à l'usage exclusif des catholiques. Le plan d'après lequel il a été conçu en fait un travail qui s'adresse au grand public; la géographie, l'histoire, la politique trouveront grand profit dans la masse des informations de première main que les auteurs y ont rassemblées. » (*Le Temps*.)

« Ce monumental ouvrage ne le cède pour l'étendue de l'information, pour l'intérêt du texte, pour la valeur documentaire de l'illustration et pour la beauté de l'impression, à aucune publication de ce genre. »
(F. Brunetière. — *Journal des Débats*.)

« Dans l'admirable publication du P. J.-B. Piolet dont les six volumes retracent l'histoire des Missions établies dans l'univers entier, on trouvera exposé l'ensemble des efforts faits, des progrès accomplis, des résultats acquis en cent ans. Et le lecteur se sentira pénétré de reconnaissance et de respect aux grands spectacles qui se déroulent sous ses yeux, en ces relations si nobles et si édifiantes dans leur simplicité, dues à tant d'apôtres éminents, et en une série de gravures qui montrent les écoles, hospices, établissements et fondations charitables, et nous font faire un véritable tour du monde chrétien. » (J. Bertrand. — *Revue des Deux Mondes*.)

Guide de l'Immigrant à Madagascar,

publié par le **Gouvernement général** avec le concours du **Comité de Madagascar**. 3 volumes in-8° raisin, avec *32 planches* de gravures hors texte, et 1 atlas in-4° jésus de *24 planches* comprenant 40 cartes, cartons, profils et plans en *6 couleurs*. Les 3 volumes brochés et l'atlas cartonné. . . . . 40 fr.

« Ce titre : *Guide de l'Immigrant*, est bien modeste; on pourrait croire qu'il ne s'agit que de notices brèves sur le pays; on se trouve, au contraire, en présence d'un véritable monument en trois gros volumes et, en outre, un superbe atlas de 24 planches. C'est une description très détaillée de l'île sous tous les rapports : histoire, géographie, organisation administrative, production, industrie, commerce, culture, colonisation, voies de communication, hygiène, législation. Tous ceux qui s'intéressent à notre grande colonie trouveront dans cette publication, sur toute matière, les renseignements les plus étendus et les plus précis. » (*Journal des Débats*.)

Java et ses habitants, par **J. Chailley-Bert.** Un vol. in-18 broché. (2e ÉDITION). 4 fr.

« M. Chailley-Bert est allé à Java. Il y est demeuré plusieurs mois, y a fait de nombreuses observations qu'il a complétées en se renseignant auprès des colons, et il nous transmet dans ce volume les résultats de ce voyage scientifique... D'une lecture facile, voire même fort agréable, cet ouvrage contient des études étendues et pénétrantes sur la société indigène et la société européenne à Java ; la concurrence économique entre Européens et Orientaux ; la question chinoise ; la concurrence politique entre Hollandais et Javanais ; la question si complexe de l'éducation des indigènes. » (*Le Musée social.*)

ATLAS

Atlas général Vidal-Lablache *historique et géographique,* par **P. Vidal de la Blache**, professeur à l'Université de Paris. *420 cartes* et *cartons en couleur* ; Index alphabétique de 46 000 noms.
Un vol. in-folio, relié toile. . . . . 30 fr.
Avec reliure amateur. 40 fr.

(*Ouvrage couronné par la Société de Géographie de Paris.*)

« Les Allemands nous ont, pendant longtemps, devancés de très loin sur le terrain géographique. On peut dire que nous les avons rejoints, et il semble même douteux que l'Allemagne puisse opposer à l'*Atlas Vidal-Lablache* un instrument de travail plus souple et mieux approprié aux exigences actuelles de la science et de l'enseignement. Qu'on ne se contente pas de feuilleter au hasard les 420 cartes et cartons du recueil, qu'on cherche à suivre le fil qui les relie, à saisir les rapports que l'auteur s'est efforcé de suggérer, et l'on verra ces représentations, inanimées en apparence, prendre vie et s'ordonner suivant un dessin fermement suivi. Cet effort, si honorable pour la science française, produira dans l'idée que nous nous faisons de la géographie et dans la pratique de notre enseignement, les effets que l'auteur et les éditeurs sont en droit d'en attendre. » (H. B.-L. — *Le Temps.*)

Atlas des Colonies françaises, dressé par ordre du Ministère des Colonies, par **Paul Pelet.** *27 cartes* (62c × 42c) et *50 cartons* en *8 couleurs* avec Texte explicatif de 78 pages et Index alphabétique de 34 000 noms. Un vol. in-4° colombier (42c × 33c), relié toile. . . . . *net.* 30 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques et par la Société de Géographie de Paris.*)

« M. Pelet se distingue heureusement de la plupart des cartographes, surtout de ceux qui s'occupent des régions coloniales : il traite, avec le même souci de vérité scientifique, les territoires dits « étrangers » et ceux que les Français revendiquent en maîtres. Les cartes qu'il nous donne prennent ainsi un intérêt général et un caractère esthétique dont nous lui sommes reconnaissants. Chaque carte, en particulier, mérite d'être signalée dans l'*Atlas* et d'être louée pour la précision et la clarté du dessin et de la nomenclature, pour la belle ordonnance du travail, pour tous les renseignements complémentaires qui ont été fournis sans trop charger la feuille. A tous égards, l'*Atlas* de M. Pelet doit être cité en modèle pour la probité scientifique et la belle exécution du travail. » (Elisée RECLUS. — *La Revue.*)

ONOGRAPHIES GÉOGRAPHIQUES

La Picardie *et les régions voisines : Artois, Cambrésis, Beauvaisis*, par **Albert Demangeon**, docteur ès lettres. Un volume in-8°, *42 cartes et croquis* et *34 photographies hors texte*, broché . . . . **12** fr.

Excursions autour de la région de craie du nord de la France. — L'architecture du sol. — Les matériaux du sol. — la craie ; l'argile à silex ; les témoins tertiaires ; les limons. — Le climat. — L'hydrographie. — La côte : les Bas-Champs et les estuaires. — La culture ; le bétail. — les arbres fruitiers. — Les industries urbaines. — Les industries campagnardes. — Relations économiques et voies de commerce. — L'élément humain : le champ. — Maisons, villages, bourgs et villes. — Les divisions territoriales, etc., etc.

La Bosnie et l'Herzégovine. Ouvrage publié sous la direction de **Louis Olivier**, docteur ès sciences, directeur de la *Revue générale des Sciences*. Un vol. in-8°, 370 pages, *223 gravures et cartes*, broché . . . . **15** fr.

Ce beau livre est dû à la collaboration de toute une pléiade de savants français : Léon Bertrand, Paul Boyer, Charles Diehl, A. Leroy-Beaulieu, Daniel Zolla, etc., qui, conviés par la *Revue générale des Sciences* à l'étude approfondie de la Bosnie et de l'Herzégovine, ont visité ces provinces en détail et nous présentent les résultats de leurs observations. L'ouvrage est luxueusement imprimé et rempli de photogravures et de cartes très intéressantes.

La Valachie. *Essai de monographie géographique* par **Emm. de Martonne**, docteur ès lettres. Un vol. in-8°, *5 cartes*, *48 figures* dans le texte et *12 planches hors texte*, broché. . . . . . . **12** fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« Étude très documentée où l'auteur met en relief l'individualité géographique de la Valachie qui résulte aussi bien de son relief que de son climat et de sa végétation et trouve sa manifestation dans les efforts qu'elle a faits pour se constituer en unité politique. Avec un grand talent, M. de Martonne a su coordonner dans un sens géographique toutes les données qui constituent les traits caractéristiques de la physionomie du pays. »
(*Revue de Géographie.*)

ÉOLOGIE

Géologie pratique et *Petit Dictionnaire technique des termes géologiques les plus usuels*, par **L. de Launay**, professeur à l'École supérieure des Mines. Un volume in-18, broché.. . . . **3 fr. 50**

« C'était un livre à faire. Écrite par un professeur de la valeur de M. de Launay, on peut dire que cette *Géologie pratique* est une bonne fortune. Les applications de la géologie sont nombreuses en effet, et tout le monde a besoin de les connaître. Cet ouvrage sera dans toutes les mains, parce qu'il répond à un besoin de chaque jour. » (*Journal des Débats.*)

La Science géologique : *ses Méthodes, ses Résultats, ses Problèmes, son Histoire*, par **L. de Launay**. Un vol. in-8° de 752 pages, avec 53 *figures* dans le texte et 5 *planches en couleur hors texte*, broché . . . . 20 fr.

Dans cet ouvrage, M. de Launay étudie la géologie à un point de vue purement théorique, scientifique et philosophique. Il expose d'abord la *méthode générale* suivie par les géologues pour observer les faits et entre ensuite dans le détail des procédés particuliers employés par les diverses sciences connexes à la géologie, mais dont le champ d'action est distinct : la minéralogie, la pétrographie, la stratigraphie, la tectonique, etc.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, M. de Launay aborde l'énonciation des *résultats* déjà obtenus en la complétant par celle des innombrables problèmes encore posés et que l'avenir devra se charger de résoudre. Ce livre, qui est écrit dans une langue accessible aux non-initiés, est indispensable à tous ceux qui veulent connaître d'une façon précise ce que cherchent et ce qu'ont découvert jusqu'ici les géologues.

La Face de la Terre (*das Antlitz der Erde*), par **Ed. Suess**, ancien professeur de géologie à l'Université de Vienne, traduit de l'allemand sous la direction de Emm. de Margerie, avec une préface par Marcel Bertrand, de l'Académie des sciences.

Tome I. — **Les Montagnes.** In-8° (3e Édition), de xv-835 pages, avec *2 cartes en couleur* et *122 figures*, dont 76 exécutées pour l'édit. française, br. . 20 fr.

Tome II. — **Les Mers.** In-8°, de 878 pages, avec *2 cartes en couleur* et *128 figures*, dont 85 exécutées pour l'édition française, br.. . . . . . . 20 fr.

Tome III. — **La Face de la Terre** (1re Partie). In-8°, de xii-530 pages, avec *3 cartes en coul.* et *94 fig.*, dont 67 exécutées pour l'édit. française, br. 15 fr.

(Le Tome III et dernier comprendra 2 parties).

« Les traducteurs ont rendu la pensée du maître avec une fidélité qui lui laisse à la fois sa précision et sa poésie ; ils l'ont respectée aussi en ce sens qu'ils se sont interdit tout commentaire critique. Mais des notes brèves et discrètes indiquent en quelle mesure les vues de l'auteur émises il y a 12 ans ont été confirmées, en quelle mesure contredites ou ébranlées par les explorations plus récentes. Tout ce travail de recherche et de mise au point donne à l'édition française — l'on dira plus justement *édition* que *traduction* — son originalité et son prix aux yeux des travailleurs; l'œuvre à laquelle reste attaché le nom de M. de Margerie fait honneur à la science française. »

(*Revue critique.*)

L'Architecture du Sol de la France. *Essai de géographie tectonique*, par le **Commt O. Barré**. Un vol. in-8°, *189 figures* dont *31 planches hors texte*, broché. . . . . 12 fr.

(*Ouvrage couronné par la Société de Géographie de Paris.*)

« Voici un gros volume bien géologique de fond et de forme, mais qui se lit clairement, à la française, éclairé qu'il est par de nombreux croquis et des panoramas d'un genre tout nouveau... Ceci suffit à faire vivre un livre, et ceux que les termes géologiques pourraient effrayer n'ont qu'à regarder pour comprendre... La science du Commandant Barré, qui a professé pendant de longues années à l'École d'application de Fontainebleau, n'est plus à apprécier. Il a laissé une trace profonde dans l'esprit de ses auditeurs, et l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui est le fruit mûr d'une forte floraison. »

(*Revue de Géographie.*)

ÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE

PSYCHOLOGIE DES PEUPLES

Fleuves, Canaux, Chemins de fer, par **Paul Léon**, avec une Introduction de PIERRE BAUDIN, député, ancien ministre des Travaux publics. Un vol. in-18, avec *4 planches hors texte*, broché. . . . . 4 fr.

Cet ouvrage est une excellente étude de géographie économique, contenant un exposé impartial des avantages que peut offrir chacun des divers modes de transport. Il faut lire l'ouvrage de M. Paul Léon; en le fermant, on sera convaincu, comme l'auteur, qu'il convient de porter à leur maximum de rendement nos deux réseaux des voies ferrées et de la navigation intérieure, et qu'il faut éviter de faire d'un programme d'amélioration des voies navigables un programme de menace pour l'exploitation des chemins de fer.

La Belgique morale et politique (1830-1900), par **Maurice Wilmotte**, avec une préface de ÉMILE FAGUET, de l'Académie française. Un vol. in-18, broché. . . . . . 3 fr. 50

« Dans ce livre bien informé et très instructif, M. Wilmotte nous fait connaître les trois partis qui se partagent son pays : libéraux, catholiques, socialistes. Quelles que soient les convictions personnelles de l'auteur, il parle froidement, exactement de toutes les doctrines, de tous les partis, de tous les hommes... Je ne connais pas un livre qui puisse donner à des Français une idée plus claire de ce qu'est cette nation voisine, à la fois si proche et si dissemblable de nous, et des problèmes auxquels elle cherche convulsivement et bravement des solutions. » (Gustave LANSON. — *Revue Universitaire.*)

Notes sur l'Italie contemporaine, par **Paul Ghio**. Un vol. in-18, broché. . . . . 3 fr.

« Ce livre, agréablement écrit, aura la faveur du grand public. Il mérite de retenir l'attention à cause des documents qu'il nous apporte et par la manière pénétrante et sagace dont l'auteur a entendu son office de critique psychologique, politique et social de l'Italie contemporaine. Le changement de politique qui s'y est manifesté au cours de ces dernières années et le rôle du parti socialiste dans la vie de la nation y sont particulièrement bien retracés. » (*Revue Historique.*)

L'Impérialisme allemand, par **Maurice Lair**. Un vol. in-18, broché. . . . . 3 fr. 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« L'intérêt de ce livre n'échappera à personne. C'est un très sérieux document sur le développement politique et économique d'un des plus grands États d'aujourd'hui. M. Lair y fait pour l'Allemagne ce que M. Victor Bérard a fait pour l'Angleterre dans son ouvrage *L'Angleterre et l'Impérialisme*. Les deux volumes se complètent et s'éclairent mutuellement et seront inséparables l'un de l'autre sur la table de l'homme politique comme sur celle de l'homme d'étude. » (*Annales des Sciences politiques.*)

Hambourg et l'Allemagne contemporaine, par **Paul de Rousiers**. Un vol. in-18, broché. . . . . 3 fr. 50

« M. de Rousiers étudie dans ce livre remarquable une des manifestations les plus caractéristiques de la puissance économique de l'Allemagne. Son enquête méthodique et minutieuse met en pleine lumière les faits les plus intéressants au point de vue économique et social. » (*Le Temps.*)

« C'est là un livre d'éducation économique d'une valeur incontestable où nous retrouvons le talent si net, si concis, qui distingue les enquêtes de M. de Rousiers. » (*La Géographie.*)

Le Développement économique de la Russie, par **J. Machat**. In-18, avec *4 cartes* et *10 diagrammes*, broché. 4 fr.

« On trouvera dans ce remarquable ouvrage les données les plus complètes et les plus sûres sur l'avenir prochain de la nation russe. La comparaison de tous les faits économiques étudiés avec les faits de même ordre chez les autres peuples contribue à en rendre la lecture singulièrement claire et attachante. » (*Le Temps.*)

L'Angleterre et l'Impérialisme, par **Victor Bérard**. In-18, avec *une carte en couleur hors texte*, br. (2ᵉ Édition). . 4 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« Ce livre magistral contient une série d'études faites de données précises, de chiffres exacts, nourries d'une abondance de renseignements neufs, et pourtant vivantes, séduisantes, amusantes, à force d'allures rapides, de souplesse, d'aisance, de disposition inventive, de groupement ingénieux et de talent... Il n'est pas de tableau où ressorte avec plus de relief la crise dramatique du commerce et de l'industrie britanniques, et la croissance prodigieuse de l'Allemagne économique. » (*La Revue de Paris.*)

Les Anglais aux Indes et en Égypte, par **Eugène Aubin**. Un vol. in-18, broché. (3ᵉ Édition) . . . . 3 fr. 50

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« M. E. Aubin a longtemps vécu au Caire : il a été témoin des événements qu'il nous raconte. Comme d'autre part, il est allé aux Indes, il a pu aussi se rendre compte de l'organisation indienne et il nous en explique le mécanisme avec une clarté parfaite.... C'est toute une analyse de la politique anglaise coloniale que le lecteur trouvera dans ce volume ; souhaitons qu'il soit beaucoup lu en France et beaucoup médité. » (*La Revue de Paris.*)

Essai d'une Psychologie politique du Peuple anglais *au XIXᵉ Siècle*, par **Émile Boutmy**, membre de l'Institut, directeur de l'École des Sciences politiques. In-18, br. (2ᵉ Édition). . 4 fr.

« Œuvre de lettré, de moraliste, d'économiste, de politique et d'historien, ce livre est un modèle de méthode et d'exposition en matière de psychologie ethnique. Il comprend dans sa riche variété toutes les manifestations de la vie d'un peuple; il en marque les traits permanents et la physionomie changeante... Beaucoup d'écrivains ont étudié l'Angleterre, les divers aspects de son génie, de son activité nationale. Le livre de M. Boutmy forme l'étude d'ensemble la plus complète et marque une date, une apogée. » (*Journal des Débats.*)

Éléments d'une Psychologie politique du Peuple américain, par **Émile Boutmy.** Un vol. in-18, broché. . . . . . 4 fr.

« M. Émile Boutmy nous fait assister dans cet ouvrage à la formation du caractère américain. Le livre est divisé en quatre grandes parties : la population et la société, — la nation et la patrie, — l'Etat et le gouvernement, — la religion et l'idéal. — L'ouvrage se termine par un dernier chapitre sur l'impérialisme américain et sur les visées nouvelles des Etats-Unis. C'est là un volume d'analyse puissante, une étude magistrale de psychologie politique qui soulèvera le plus vif intérêt. » (*La Revue de Paris.*)

L'Idéal américain, par **Th. Roosevelt,** traduit par A. et E. de Rousiers, avec une préface par Paul de Rousiers. Un volume in-18 broché. (3e Édition). . . . . 3 fr. 50

« Cet ouvrage constitue, dans la diversité des sujets qu'il embrasse, une synthèse de l'esprit américain de notre temps. Il est infiniment intéressant; il ne vaut pas seulement par les lumières qu'il nous donne sur l'Amérique, mais encore par les enseignements qu'il comporte au point de vue social, et dont nous pouvons faire tous notre profit.... Cette œuvre, d'une très noble et très utile inspiration, méritait de traverser les mers. » (*Le Figaro.*)

La Religion dans la Société aux États-Unis, par **Henry Bargy.** Un vol. in-18, broché. . . . . 3 fr. 50

« Ce que l'auteur a entrepris d'expliquer, c'est comment toutes les églises des Etats-Unis, protestantes, catholiques, juives et indépendantes, ont quelque chose de commun; comment elles sont plus voisines entre elles que chacune d'elles ne l'est de son église - mère en Europe; comment l'ensemble de toutes les religions d'Amérique forme ce que l'on peut appeler la religion américaine. C'est ce qu'il expose en homme qui habite les Etats-Unis depuis plusieurs années. Ce qu'il a vu et compris en observateur pénétrant, il le présente avec méthode et clarté. » (*Revue des Deux Mondes.*)

La Femme aux États-Unis, par **C. de Varigny.** Un vol. in-18, broché. . . . . 3 fr. 50

« La femme aux États-Unis, l'auteur nous la montre enfant, dans ses écoles mixtes; — jeune fille, dans le monde et dans sa famille; — épouse, dans son intérieur ; — partout et toujours en possession de droits et de privilèges soigneusement défendus par la loi.... Cette étude rapide, conçue dans une forme singulièrement attrayante, est le livre le plus instructif qui ait encore été publié sur la femme américaine. » (*Journal des Débats.*)

Les États-Unis au XXe siècle, par **Pierre Leroy-Beaulieu.** Un vol. in-18 de 480 pages, broché. (2e Édition). . . . . . 4 fr.

Le pays et la population. — La question des noirs. — L'accroissement de la population américaine et sa natalité. — L'agriculture. — Les céréales. — L'élevage. — Le coton. — Les cultures industrielles. — L'industrie. — Les capitaux industriels et leur rémunération. Trusts. — Les forces motrices dans l'industrie : la vapeur, les chutes d'eau et l'électricité. — L'industrie minière. — L'industrie du fer et de l'acier. — La construction mécanique. — L'industrie électrique. — L'industrie textile. — Les industries alimentaires. — Les transports, le commerce et l'expansion économique au dehors. — Les chemins de fer. — La navigation et la marine marchande, etc., etc.

La Révolte de l'Asie, par **Victor Bérard.** Un vol. in-18 440 pages, broché. (2e Édition). . . . . 4 fr.

« L'Asie est plus que jamais à l'ordre du jour : tous les regards, tous les esprits sont tendus vers cet Extrême-Orient où se joue une partie formidable dont l'issue est grosse d'incalculables conséquences : aussi l'on ne saurait contester au livre de M. V. Bérard le mérite de l'actualité. Il en a d'autres : c'est un exposé complet, éloquent et concis des graves questions qui sont liées à ce gigantesque conflit. Dans une série de chapitres remplis de documents et de faits, M. V. Bérard confronte tour à tour « l'Asie et l'Europe », « le Japon et l'Europe » ; il nous fait assister à « la Descente russe » et à « l'Expansion japonaise », et nous montre enfin avec une précision impressionnante « le Rôle de l'Angleterre ». Il faut lire ce livre qui présente un très vif intérêt et qui fera comprendre au public un certain nombre de questions brûlantes, dont tout le monde parle et que bien peu de gens connaissent. » (*Le Figaro*.)

La Rénovation de l'Asie (Sibérie-Chine-Japon), par **Pierre Leroy-Beaulieu.** Un vol. in-18, broché. (4e Édition). . . . 4 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« C'est de la rénovation de l'Asie sous l'influence de l'Europe qu'il s'agit ici. L'auteur a ce rare mérite d'avoir tout voulu voir par lui-même, d'avoir étudié le problème sur les lieux... Qu'il nous parle de la Sibérie, des méthodes d'exécution du Transsibérien qu'il a vu construire, du développement industriel du Japon, de l'exploitation de la Chine par les Européens, de tous ces pays d'Extrême-Orient qu'il a eu la bonne fortune de voir à l'heure propice, toujours ses renseignements sont le fruit d'observations précises et justes et l'on ne saurait parler avec plus de compétence et d'autorité de la situation actuelle que dans ces pages où le charme pittoresque et vivant ne le cède en rien à la sûreté des informations. » (*Revue des Deux Mondes*.)

Le Japon politique, économique et social, par **Henry Dumolard,** docteur en droit, ancien professeur de droit français à l'Université impériale de Tokyo. Un vol. in-18 (3e Édition), broché. . . . . 4 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

Un peu d'histoire. — La constitution. — La politique et les partis. — L'administration. La presse. — Les finances publiques. — L'agriculture. Les colonies. — L'évolution commerciale et industrielle du Japon et le prétendu Péril jaune. — La question ouvrière et le paupérisme. — L'instruction publique. — La religion. Le féminisme. L'art. — Le Japon libre : la revision des traités. — La politique extérieure. — Le Japon et la Corée.

Le Japon d'aujourd'hui. Études sociales, par **Georges Weulersse.** Un vol. in-18, broché. (3e Édition). . . . . . 4 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

Le pays japonais. — Croquis de villes : Tokyo, Kyoto, Osaka. — Oppositions et adaptations sociales ; vieux et nouveau Japon. — Le développement économique : l'agriculture ; l'industrie ; le commerce. — La concurrence japonaise. — L'enseignement primaire, secondaire, supérieur. — La femme au Japon : infériorité sociale ; l'enfant : gloire et misère. — La France : nos intérêts économiques ; nos intérêts moraux.

Chine ancienne et nouvelle. Impressions et réflexions, par **Georges Weulersse**. Un vol. in-18, broché. . . . . 4 fr.

« Dans cet ouvrage, M. Weulersse décrit d'abord ce qu'il a vu. Il nous montre les contrastes de Hong-Kong et de Changhaï, les pagodes de Canton; avec lui, nous naviguons sur le Yang-tsé, nous visitons Hankaou et Nankin, puis le port de Tsintau. Dans la seconde partie, l'auteur aborde l'étude économique et sociale de l'Empire Céleste et y consacre une série de chapitres très documentés et très suggestifs. On goûtera la dialectique serrée de ces *réflexions* autant que le charme des descriptions de la première partie, qui, comme le dit fort justement M. P. Foncin dans une lettre-préface, « donnent l'impression prime-sautière de la réalité et l'illusion vraie de la vie ».

(*Revue de Géographie.*)

L'Inde d'aujourd'hui. Étude sociale, par **Albert Métin.** Un vol. in-18, broché. . . . . 3 fr. 50

« C'est là un bon livre, plein de conscience, appuyé sur de vastes connaissances antérieures, sur une enquête assurément rapide mais conduite avec sagacité, sur une documentation suffisamment large et très impartiale. Je ne puis guère en faire un plus bel éloge. J'ajoute encore : je ne redouterais pas de mettre ce manuel entre les mains d'une personne qui n'aurait pas vu l'Inde; elle en aurait une idée exacte et juste. »

(J. CHAILLEY-BERT. — *La Quinzaine coloniale.*)

« Cette « étude de société » mérite de retenir l'attention. Les observations ingénieuses y abondent et la lecture en est fort agréable : car l'auteur écrit d'un style naturel et précis. » (*La Revue de Paris.*)

Les nouvelles Sociétés anglo-saxonnes (Australie et Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud), par **Pierre Leroy-Beaulieu.** (NOUVELLLE ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE). Un vol. in-18, broché. . . . . 4 fr.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

« M. Leroy-Beaulieu nous donne, dans cet ouvrage d'un intérêt et d'une valeur incontestables, des observations toutes personnelles, originales, vivantes et pittoresques à la fois, faites sur les hommes et les choses et recueillies sur les lieux mêmes. » (*Revue des Deux Mondes.*)

« Livre compact, bourré de citations de toute espèce, et qui pourtant se lit sans fatigue, de la première à la dernière ligne, parce que l'information fortement documentée y est toujours claire, précise, vécue, pourrait-on dire. »

(*La Revue Bleue.*)

La Démocratie en Nouvelle-Zélande, par **André Siegfried,** docteur ès lettres. Un vol. in-18, avec *1 carte hors texte*, br. 4 fr.

« De cette Nouvelle-Zélande que l'on a appelée le grand laboratoire et le champ d'essai des doctrines socialistes, M. Siegfried nous rapporte une étude documentée sur ces audacieuses innovations politiques : arbitrage obligatoire, vote politique des femmes, lois agraires, etc. Les illusions anglaises sur le loyalisme désintéressé de cet archipel et les véritables sentiments que cette communauté lointaine nourrit à l'égard de la métropole donnent une actualité plus piquante à ce livre curieux, sérieux, et pourtant très facile à lire. »

(*La Revue de Paris.*)

VULGARISATION — ENSEIGNEMENT

Album géographique, par **Marcel Dubois**, professeur de géographie coloniale à l'Université de Paris, et **Camille Guy**, agrégé d'histoire et de géographie, lieutenant-gouverneur du Sénégal.

Ont paru :

* **Aspects généraux de la Nature.**	*** **Les Régions tempérées.**
** **Les Régions tropicales.**	**** **Les Colonies françaises.**

Chaque volume in-4°, avec *500 gravures* environ, broché. . . . . . **15 fr. »**
Relié toile, tranches jaspées. **18 fr.** — Relié toile, tranches dorées. **20 fr. »**

En cours de publication : Le dernier volume : ***** **La France.** Ce volume paraît en livraisons de 16 pages. Chaque livraison. . . . . **» 75**

Les nombreuses gravures de l'*Album géographique*, inédites pour la plupart, sont exécutées d'après des photographies prises sur nature, des croquis de voyageurs, des documents dus à l'obligeance des explorateurs, archéologues, naturalistes, industriels, etc. C'est un commentaire vivant des atlas les plus récents laissant loin derrière lui les descriptions pittoresques, même les plus colorées. Chaque gravure est d'ailleurs éclairée par un commentaire succinct, mais clair et précis, qui explique son but et suscite les réflexions personnelles.

Cartes murales Vidal-Lablache, par **P. Vidal de la Blache**, professeur de géographie à l'Université de Paris :

1re SÉRIE : FRANCE ET CINQ PARTIES DU MONDE.

Les Cartes marquées d'un *astérisque* sont *parlantes* au recto, *muettes* au verso.

1 **Termes de géographie.**	10 **France.** Front. du N.-E., et 10bis **France militaire.**	18* **Continent américain** physique.
2* **France.** Cours d'eau.	11 **Algérie** et **Tunisie** physique et politique.	19* **Amérique du Nord** politique.
3* — Relief du sol.	12* **Europe** physique.	20* **Amérique du Sud** polit.
4* — Départements.	13* — politique.	21* **Océanie.**
5* — Villes.	14* **Asie** physique.	22* **Planisphère.**
6* — Canaux.	15* — politique.	23 **Palestine et pays d'Orient.**
7* — Chemins de fer.	16* **Afrique** physique.	24 **Paris et environs.**
8 — Agriculture, et 8 *bis* Industrie.	17* — politique.	
9* — Provinces.	39 **France.** Géologie.	

2e SÉRIE : CONTRÉES D'EUROPE.

Ces Cartes sont *physiques* au recto, *politiques* au verso.

25 **Belgique.**	29 **Pays-Bas.**	33 **Péninsule des Balkans.**
26 **Suisse.**	30 **Italie.**	34 **Russie.**
27 **Allemagne.**	31 **Espagne.**	35 **Grèce et Archipel.**
28 **Iles Britanniques.**	32 **Autriche-Hongrie.**	

3e SÉRIE : COLONIES ET PROTECTORATS FRANÇAIS.

36 **Madagascar** et 36 *bis* **Indo-Chine** française.	37 **Afrique** occidentale et 37 *bis* **Guyane, Antilles, Nlle Calédonie.**	38 **Tunisie** physique et 38 *bis* **Tunisie** politique.

Chaque carte, double face, sur carton ($1^m,20 \times 1^m$), tirage en *couleur*. **6 fr. 50**
Notice pour chaque carte : in-12, cart. . . . . **» 40**
Meuble pour renfermer toutes les cartes. **12 fr.** | Appareil de suspension. . **2 fr.**

Cours de Géographie avec *nombreuses cartes* et *figures*, à l'usage de l'Enseignement secondaire, par **P. Vidal de la Blache** et **P. Camena d'Almeida**, professeur à l'Université de Bordeaux.

La Terre, l'Amérique, l'Australasie (*Sixième*). In-18, relié toile . 3 fr. »
L'Asie, l'Insulinde, l'Afrique (*Cinquième*). In-18, relié toile . . 3 fr. »
L'Europe (*Quatrième*). In-18, relié toile . . . . 3 fr. 25
La France (*Troisième*). In-18, relié toile. . . . . 3 fr. »
La Terre. Géographie générale (*Seconde*). In-18, relié toile. . 4 fr. 50
La France (*Première*). In-18, relié toile . . . . 3 fr. 25

Atlas classique Vidal-Lablache *historique et géographique*, par **P. Vidal de la Blache**. *342 cartes* et *cartons en couleur*; index alphabétique de 46 000 noms. Un vol. in-folio, cart. . . . **15 fr.**
Avec reliure toile souple. . . . . **16 fr.**

Atlas de Géographie *physique, politique, économique*, etc., par **P. Vidal de la Blache**. *197 cartes* et *cartons*. In-folio, cart. **10 fr. 50**

Géographies-Atlas, par **Pierre Foncin**, inspecteur général.

Année préparatoire (La France). Un vol. oblong, cart. . . . . . » 75
Première année (La France, les cinq Parties du monde). In-4, cart.. 1 fr. 50
Deuxième année (La France). Un vol. in-4, cart.. . . . . 4 fr. 25
Troisième année (Les cinq Parties du monde). Un vol. in-4, cart. 6 fr. 50

ÉRIODIQUE

Annales de Géographie (14e Année), publiées sous la direction de **P. Vidal de la Blache**, **L. Gallois** et **Emm. de Margerie**; paraissant les 15 janvier, 15 mars, 15 mai, 15 juillet et 15 novembre. Les abonnés reçoivent gratuitement la *Bibliographie géographique annuelle*, qui parait le 15 septembre.

« On manquait en France de publications géographiques réellement scientifiques. Nous n'avions rien à opposer aux bien connues *Mitteilungen* de Petermann. Cette lacune a été comblée par la fondation des *Annales de Géographie*. La tenue de cette revue, la sûreté des informations de sa chronique géographique, la variété de ses articles de géographie régionale, la science de ses études de géographie générale ont assuré son succès. Il s'est trouvé en France un public pour goûter la science géographique et en comprendre l'utilité, et, à l'étranger, les *Annales de Géographie* sont aujourd'hui estimées à l'égal des *Mitteilungen*. » (*Le Temps*.)

Abonnement annuel (de janvier)

France. . . . . 20 fr. | Colonies et Union postale. . . 25 fr.
Chaque numéro, 4 fr. — *Bibliographie géographique* de l'année courante, 5 fr.

Chaque année des *Annales de Géographie* forme un vol. in-8, br. Prix. 20 fr.
(*Les 1re, 6e, 7e, 8e années* ne sont pas vendues séparément.)
Première Table décennale des *Annales de Géographie* (1891-1901). In-8°, br. 4 fr.
Bibliographies de 1893 à 1902 : Chacune. . . . . 10 fr.

TABLE DES OUVRAGES

Tous ces ouvrages sont expédiés Franco *au prix marqué, contre envoi de leur montant, en un mandat postal, à l'adresse suivante :* Librairie Armand Colin, 5, rue de Mézières, Paris, 6e. — *Nos publications sont en vente chez tous les libraires.*

778-04. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 2-05.

